

Sédir



**Le Sermon sur la
Montagne**

Amitiés
Spirituelles

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

TABLE DES MATIÈRES

Préface	1
L'Annonciateur, l'Adversaire et les Amis..	2
La Tentation..	214
Les Béatitudes.	22
La Loi Nouvelle..	45
La Prière.	62
La Maison Spirituelle.	77

PRÉFACE

Quelques lecteurs, amis des belles disciplines intellectuelles, de la claire et forte logique, de l'ordre qu'on admire dans les productions du génie français, se sont étonnés que je n'aie pas soumis à ses lois mes commentaires de l'Évangile. Je l'aurais fait volontiers; mais j'ai cru bon de ne pas suivre mes goûts.

J'ose dire qu'il m'aurait été facile d'adopter cette méthode. Des hasards heureux m'avaient mis dans ma jeunesse en possession de synthèses du Savoir à côté desquelles les grandes tentatives d'Ampère, de Wronski, d'Auguste Comte, de F. Ch. Barlet apparaissent comme fragmentaires. Et n'importe qui, ayant reçu ces clés de la Connaissance patriarcale préhistorique, pourrait, je le crois, sortir, des anecdotes, des paroles et des actes de Jésus, toutes les sciences, tous les arts, toutes les règles. Mais un autre hasard, plus qu'heureux : inestimable, et duquel je me sens à jamais indigne, m'a fait voir que la Connaissance n'est qu'une image, le mental un miroir, et tout système une limitation.

La pensée est un édifice. Elle a son plan, ses fondations, ses distributions symétriques, ses oppositions concordantes, ses passages secrets, ses salles d'apparat et de décor. Elle est solide, fixe, limitée. Elle peut émouvoir ou conquérir l'admiration, sans doute; mais sa nature même lui impose des bornes, et, dans son suprême effort, elle n'arrive jamais plus loin que la cime vierge et glacée de la conscience en soi.

Le sentiment dépasse cette cime et s'en élance vers les cieux de la vie éternelle. Dans ce monde indescriptible, aucune loi raisonnable ne peut plus vivre; l'être y reçoit les ailes de l'Esprit pur et le don de la liberté sans limites. Là fleurissent à l'infini l'inconcevable et l'impossible; là tout jouit d'une jeunesse innumérablement nouvelle; là règnent l'amour et le mouvement absolu; là Dieu est tout, et tout respire Dieu sans intermédiaire. C'est le domaine de Jésus; l'Évangile est sa description et tous les cadres de l'intelligence éclatent.

Voilà pourquoi je n'ai pas employé dans mes commentaires la méthode didactique. J'ai voulu conduire le lecteur sincère et simple aux richesses inépuisables de la pauvreté spirituelle. Dans le désordre de mes descriptions chacun trouvera plus librement la nourriture bonne à son âme, qu'elle choisira elle-même par ses désirs intuitifs et directs. Et l'intelligence, débarrassée des habitudes apprises, saisira entre les objets les plus lointains des analogies révélatrices. C'est donc sur soi-même, sur l'ardeur de sa recherche, sur la rigueur de sa discipline morale que le lecteur doit compter pour approfondir et pour agrandir sa compréhension de l'Évangile. Son maître sera le pieux amour, car le royaume de la pensée se limite à l'univers; mais Jésus-Christ nous entraîne au delà. L'unique soin que nous ayons à prendre en courant à Sa suite, c'est d'employer toute la pénétration de notre intelligence à nous connaître nous-mêmes, et toute l'énergie de notre volonté à nous rendre maîtres de notre égoïsme.

CHAPITRE PREMIER

L'Annonciateur, l'Adversaire et les Amis

Un homme a paru, envoyé de Dieu; son nom était Jean.

Celui-là est venu pour être témoin. Il est venu témoigner en faveur de la Lumière, pour que tous devinssent croyants par lui. Lui-même n'était pas la Lumière, mais sa mission était de témoigner en faveur de la Lumière.

Oui, le Verbe s'est incarné et parmi nous il a fait sa demeure, plein de grâce et de vérité.

Jean lui rendait témoignage lorsqu'il s'écriait : C'est celui dont je disais : Celui qui vient après moi a le pas sur moi parce qu'il existait avant moi et que, de sa plénitude, tous nous avons reçu et grâce après grâce; car la Loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.

Personne n'a jamais vu Dieu. Le Fils unique, celui qui est dans le sein du Père, c'est lui qui nous l'a fait connaître.

*

La quinzième année du règne de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée et Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe son frère tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite et Lysanias tétrarque de l'Abilène, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert de Judée. Et il s'en alla dans toute la région du Jourdain prêchant un baptême de repentance pour la rémission des péchés; selon qu'il est écrit :

Voici, j'envoie mon messager pour te précéder

Et préparer ton chemin.

et au livre des paroles d'Isaïe, le prophète :

Une voix crie dans le désert :

Préparez le chemin du Seigneur,

Aplanissez ses sentiers;

Toute vallée sera comblée

Toute montagne et toute colline seront abaissées;

Les voies tortueuses seront changées en droits chemins;

Et les voies rocailleuses en routes unies;

Et toute chair verra le salut de Dieu.

Or, Jean portait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour des reins; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Voyant beaucoup de pharisiens et de saducéens venir à son baptême, il leur dit :

Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Produisez donc du fruit digne de la repentance. Et ne vous mettez pas à dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père; car, je vous le dis, de ces pierres Dieu peut faire surgir des enfants à Abraham. Déjà la cognée est mise à la racine des arbres; tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

Les foules lui demandèrent alors :

Qu'avons-nous à faire ?

Il leur disait : Que celui qui possède deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas, et que celui qui a des aliments pour se nourrir fasse de même.

Il vint aussi des publicains pour être baptisés; ils lui dirent :

Maître, qu'avons-nous à faire ?

Il leur répondit : N'exigez rien de plus que ce qui vous a été prescrit.

Des soldats aussi l'interrogeaient, disant :

Et nous, qu'avons-nous à faire ?

A eux il dit :

Ne faites violence à personne, ne faites tort à personne, et contentez-vous de votre solde.

Le peuple était dans l'attente et tous se demandaient dans leur coeur si Jean n'était peut-être pas le Christ. Jean répondit :

Je ne suis pas, moi, le Christ. — Qui donc ? demandèrent-ils. Serais-tu Elie ? — Je ne le suis pas, dit-il. — Es-tu le Prophète ? Et il répondit : Non. Ils lui dirent alors : Qui donc es-tu ? que dis-tu de toi-même ? Il répondit : Je suis une voix qui crie dans le désert... Ils continuèrent à l'interroger : Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète ? Jean répondit : Moi, je baptise avec l'eau, mais au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi; je ne suis pas digne de délier la courroie de ses sandales; lui vous baptisera d'Esprit saint et de feu. Il a son van dans sa main pour nettoyer son aire et amasser le froment dans son grenier; mais la paille, il la brûlera au feu qui ne s'éteint point.

*

Ce fut alors que Jésus vint de Nazareth en Galilée jusqu'au Jourdain, vers Jean, pour être baptisé par lui. Jean, voyant Jésus qui venait à lui, dit : Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. C'est de lui que j'ai dit : Il vient après moi un homme qui a le pas sur moi parce qu'il était avant moi; pour moi, je ne le connaissais pas, mais c'est pour qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu baptiser avec l'eau.

Jean se défendait de baptiser Jésus, disant : C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et c'est toi qui viens à moi ! Jésus lui répondit : Laisse-moi faire pour le présent, car c'est ainsi qu'il convient d'accomplir toute justice. Alors il le laissa faire. Après avoir été baptisé, Jésus sortit de l'eau; pendant qu'il priait, les cieux s'ouvrirent et l'Esprit de Dieu descendit sur lui sous la forme d'une colombe. Et des cieux vint une voix : Tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection.

(MATTHIEU ch. 3, v. 1 à 12. — MARC, ch. 1, v. 2 à 8. — LUC, ch. 3, v. 1 à 18. — JEAN, ch. 1, v. 6 à 8, 15 à 18. — JEAN, ch. 1, v. 19 à 27. — MATTHIEU, ch. 3, v. 13 à 17. — MARC, ch. 1, v. 9 à 11. — LUC, ch. 3, v. 21 et 22. — JEAN, ch. 1, v. 29 à 34.)

Jean-Baptiste est envoyé par Dieu pour accomplir l'annonce du prophète Isaïe, en délivrant un baptême de repentance.

On peut dire sans inexactitude que tout homme, que tout être est un envoyé de Dieu, puisque, à l'origine, les êtres, tous créés par Lui, sont les formes de Ses desseins et les signes de Ses perfections. Mais, prises à un moment de la durée, sur un point de l'étendue, ces créatures ne laissent plus apercevoir leur visage primitif; enfouies sous mille voiles, marquées de mille stigmates, toutes poussiéreuses des routes séculaires

qu'elles parcourent, on ne voit plus derrière leurs silhouettes indistinctes qu'à peine deux ou trois des mains subalternes qui les dirigent. A de longs intervalles seulement, quand une de ces hordes fatiguées approche d'un carrefour décisif, Dieu délègue un guide extraordinaire qui, descendant à pic et en ligne droite des cimes éternelles, apparaît à juste titre comme Son envoyé immédiat.

La Parole, dit saint Luc, est adressée à Jean. C'est le Fils que le Père lui délègue. Toute activité du Père, c'est le Fils, et, comme l'activité du Père est incessante, le Fils prend contact avec tous les êtres dans la mesure où ils peuvent L'entendre; dans cette mesure-là ils Lui rendent témoignage, et singulièrement les missionnés comme le Précurseur, vers qui le Fils vient Lui-même et tout droit, sont les témoins les plus fidèles et les plus authentiques.

Le prophète et le quatrième évangéliste s'éclairent ici l'un l'autre. Il semble que le prophète raconte ce qu'il voit dans l'avenir et que l'événement se prépare et se réalise, indépendamment de la prédiction. Cela est exact pour tout ce qui se rapporte au cours naturel des choses; mais, dans le cours surnaturel, dans l'ordre des rapports immédiats de Dieu avec l'homme, c'est, au contraire, la prophétie qui déclenche l'événement. Dieu voit, en S'introduisant dans la Durée par une opération indescriptible, que, tel jour, les hommes auront besoin d'être encouragés ou avertis; un prophète leur transmet Son message et celui-ci se réalise plus tard automatiquement, parce que la Parole divine est créatrice. Si elle n'avait pas été prononcée, la vicissitude n'aurait pas lieu. Souvenons-nous-en : où Dieu agit, c'est la liberté; c'est, oserai-je dire, le régime de Son adorable bon plaisir. Dieu crée le monde librement; Il pourrait ne pas le faire; mais, une fois proférée la parole qui sème les étoiles, celles-ci entrent dans le régime du Destin, selon leur propre loi vivante. Ensuite, au cours du développement logique de leur existence, quand Son amour le juge utile, Dieu intervient pour envoyer un secours supplémentaire et gratuit; Il projette des petites créations adventices. Les devins prévoient des conséquences cachées aux effets normaux des lois naturelles. Les prophètes annoncent des interventions surnaturelles qui, parce que surnaturelles, ne troublent pas l'équilibre des actions naturelles. L'incarnation du Verbe est la plus importante de ces divines aumônes; elle les résume toutes et les couronne; et Jean-Baptiste, dont antérieurement l'esprit habita cette comète spirituelle sortie des espaces inconcevables de l'Irrévéle, dut paraître d'abord sur la terre pour dire aux hommes l'approche vertigineuse de l'Amour sauveur. Car Jésus-Christ, la plus formidable des individualités, est aussi un univers; Il est le Royaume du Ciel, avec ses mondes et ses multitudes angéliques; Il est une création nouvelle; Il est l'inouï, l'inimaginé; Il diffère de tout ce que l'homme attend; c'est pourquoi, pour ne pas être tout à fait repoussé, Il envoie aux hommes un ambassadeur, qui racontera ce qu'il a vu, et qui, étant un homme, parlera le langage des hommes et se fera croire d'eux.

Ce héraut représentera le repentir sans lequel la conversion est impossible; pour prendre la bonne route, ne doit-on pas reconnaître qu'on s'est trompé ? Annonçant la douceur, il sera rude; précédant le pardon, il parlera de la colère; préparant la joie fraternelle, il prêchera les larmes et les amers regrets; envoyé pour tous, il s'isole d'abord dans le désert : désert physique et désert intérieur; vallées, collines et chemins dans l'esprit de l'homme, et, plus tard, bouleversements géologiques, tout cela est parallèle, tout cela est une même chose, comme le vase et l'eau qui en épouse la forme.

La création est construite de telle sorte que l'homme se trouve habiter la partie centrale de chacun des mondes qui la composent et son travail consiste à élaborer seulement la partie du monde où il vit, dont il a pleine conscience; or, l'Absolu se reflétant au centre de tous les êtres, on voit la liaison unifiante, l'axe qui soutient ensemble la planète et l'homme et, si ce dernier le veut, la réintégration à son innocence première, dans le Royaume de la Nature, par le moyen de l'homme. Vus de cet axe spirituel, le fait physique et le fait divin coïncident; c'est pourquoi l'Évangile veut être contemplé comme un organisme autonome, comme un système de réalités qui laisse apercevoir sa structure homogène au lecteur, dans la mesure où lui-même s'est fait réel, c'est-à-dire un, central, et tout perméable à l'Esprit.

Ainsi, le désert où vaticine le Précurseur, c'est la vie terrestre, luxuriante certes de jungles et de forêts temporelles, mais, selon l'éternité, stérile et aride, parce que ce n'est pas le Père céleste qui a planté ces jardins illusoires. Tout ce qui vient de l'égoïsme s'aperçoit dans l'Invisible central comme ronces et vénéneuses herbes. Seule la charité sème des fleurs, des arbres à fruits et des céréales spirituelles. De même que, économiquement, l'agriculture reste à la base de la fortune publique, mystiquement nos oeuvres sont une agriculture immatérielle; c'est pourquoi le Christ parle si volontiers des champs, des arbres et des campagnes. Nous voyons là de fraîches allégories, mais Lui, Il racontait simplement comment les choses se passent à Ses yeux.

On a dit avec raison que l'univers ressemble à un homme immense duquel les innombrables foyers vitaux sont reliés ensemble, comme nos viscères tiennent et correspondent au moyen des os, des muscles, des vaisseaux et de l'arborescence du système nerveux. Ce que les médecins appellent artères, veines et nerfs dans notre corps, l'Écriture l'appelle chemins, dans les créations. Le long de ces routes circulent tous les êtres, depuis l'infusoire jusqu'au soleil; et leurs voyages, ce sont leurs existences particulières. Quand ces existences sont conformes à la Loi, les chemins sont directs et commodes; quand elles sont asservies à leurs propres égoïsmes, les chemins deviennent inégaux, tortueux, raboteux. L'homme, roi des créatures, exerce sur elles une influence prépondérante; elles le regardent agir, comme des écoliers épient leur maître; il est donc rigoureusement obligé à donner l'exemple de l'obéissance et de l'amour.

Dans le coeur invisible du Monde, nous existons groupés en familles spirituelles. Les plus nombreuses de ces familles sont les moins avancées; elles marchent, par conséquent, par les routes les plus longues et les plus faciles. Il y a des familles très nobles qui ne comptent plus que deux ou trois membres; il y a même des hommes mystérieux, les Amis inconnus du Christ, qui n'ont plus de parents; leur labeur écrasant n'est connu que du Maître, ils fraient un sentier nouveau où des siècles ensuite passeront les foules moutonnières; car les hommes les plus grands sont les plus ignorés. Jean-Baptiste est de ceux-là.

Ainsi le travail commun, c'est d'aplanir sa propre voie, de la redresser, de la nettoyer, afin qu'au dernier jour Notre Seigneur puisse y paraître. Quelques rares disciples, quelques saints savent cultiver les champs spirituels en bordure de ces chemins. Quant aux cités mystiques dont la Jérusalem est le type merveilleux avec leurs édifices, leurs arts, leurs sciences et tous leurs enchantements, ce sont les grands voyageurs taciturnes, les solitaires pèlerins de l'Éternité qui en tracent l'enceinte et qui les font construire.

Les montagnes, les précipices, les abîmes marins montrent la colère souterraine dont

tremble notre planète; ce sont les orgueils, les bassesses, les corruptions, les paresse de son régime géologique. Son régime spirituel offre les mêmes inégalités; et c'est de la conduite générale du genre humain que dépend l'harmonisation de ces excès. De même que nos vices sculptent nos visages, la forme physique de la terre annonce l'état de sa spiritualité; elle parviendra quelque jour à l'équilibre qu'exprime la sphère, figure géométrique de l'harmonieuse perfection.

*

Saint Matthieu et saint Marc n'oublient pas de mentionner le Vêtement de poil de chameau et la ceinture de cuir du Précurseur, parce que c'était le costume d'Elie. Le Christ dira plus tard le rapport de ces deux grands serviteurs; contentons-nous de voir dans la simplicité de leur accoutrement, dans la frugalité de leur nourriture, l'enseigne vivante de la pénitence.

Si la mentalité contemporaine ne se montrait pas éperdument avide de superstitions et de merveilleux, on pourrait dire à quelle puissance cosmique le chameau sert de support et rendre compte de la vertu cachée dans les sauterelles et dans le miel. On n'apercevrait pas alors sans un effroi mêlé d'admiration la sévérité du régime psychique que s'imposent les ambassadeurs de l'Éternel et l'énergie implacable qu'ils déploient dans les luttes intérieures. Je ne sais rien d'êtres comme Jean-Baptiste; mais l'infinitésimale connaissance que j'en puis soupçonner me frappe d'une stupeur semblable à celle qui écrase le montagnard quand il mesure du regard les murailles verticales au bas desquelles il rampe comme un cloporte au fond d'un puits.

Jean obligeait ses auditeurs à déclarer leurs péchés publiquement. En effet, toute faute, étant un dommage infligé à une créature, demande d'abord le pardon de l'offensé, puis la réparation du dommage. Telle est la loi de cette cinématique morale. Il faudrait, pour lui obéir, rechercher l'offensé avec les témoins de l'offense, pour qu'ils entendent et l'aveu et le pardon. Cette convocation est impossible en fait, à moins d'attendre que le jeu des palingénésies remette en présence les personnages dispersés. Mais, dans le moment où prêchait le Baptiste, fin d'une époque, aurore d'un jour nouveau, il y avait grande réunion des âmes capables de voir la Lumière. C'était un règlement de comptes; beaucoup d'ennemis anciens se retrouvaient pour liquider leurs vieilles dettes, vivants ou morts, en corps et en esprit. Et le Baptiste savait cela, lisait sur les fronts les sombres histoires enterrées et conversait avec les morts; il n'était pas le juge, mais l'appariteur du Tribunal; et son baptême enregistrait seulement la conversion du pécheur.

Il avait le droit de confondre tous ceux qui l'écoutaient dans les mêmes virulentes apostrophes, car tous avaient sophistiqué la loi de Moïse, tous en avaient transformé l'esprit purificateur en formalismes venimeux, tous vivaient des mauvais instincts de tous, comme la vipère se nourrit de poisons ou transforme ses proies en venins. Tous se réclamaient d'Abraham, mais ils n'étaient plus ses enfants que selon la chair; ils avaient perdu leur filiation spirituelle. Les rabbins de ce temps-là enseignaient la révolution des âmes, comme les Kardécistes d'aujourd'hui et les disciples de l'Orient enseignent la réincarnation. Mais, en ce temps-là comme aujourd'hui, la paresse savait trouver son compte dans cette théorie; on envoyait déjà à Dieu cette espèce de sommation insolente qui exige de Lui une sorte de compte rendu de notre destinée; on s'acharnait déjà sur des pourquoi et des comment; on pensait déjà que, si Dieu ne nous donne pas une claire explication de Ses desseins, Il n'est pas juste, ni bon. Enfin, on était déjà de méchants

enfants, indociles et irrespectueux. Nous non plus, nous ne serons pas sauvés parce que nous aurons mécaniquement récité des formules; des pierres de nos chemins Dieu peut aussi faire surgir des disciples fidèles à Son Christ; les premiers chrétiens ne furent-ils pas le rebut et la lie du monde romain ?

La foule venait donc au prophète parce qu'elle présentait la justice divine, comme les serpents sentent venir l'inondation. Nous aurons plusieurs fois à parler des Jugements; ils viennent toujours, sous une forme ou sous une autre, après la dernière exhortation de la Miséricorde. Ainsi Josèphe nous raconte que, quarante années après Jean, Vespasien massacra cinquante mille Juifs sous les murs de Jéricho; et l'histoire mystique du dix-neuvième siècle montre que Dieu est toujours prodigue de pareils avertissements. Si le peuple de France les avait écoutés, ni l'Année terrible, ni la Grande Guerre n'auraient pu déployer leurs fureurs.

Cependant la Miséricorde ne s'en va jamais; elle se cache seulement derrière la Justice; de là elle nous veille, toujours prête d'accourir nous relever. Jean le laisse bien entendre : « La cognée, dit-il, est à la racine des arbres » ; le tronc stérile sera coupé et mis au feu, mais la racine reste dans la bonne terre patiente; elle poussera certainement après quelque repos un rejeton plus vigoureux; aucun être ne retourne au vide originel.

*

Par de tels sous-entendus les intelligences sont préparées à la venue de Celui qui, plus puissant que le Précurseur et antérieur à lui, était son maître et son idéal. La vision du deuxième Jean, l'Évangéliste, exprime le même fait par la formule : « Je suis l'Alpha et l'Oméga. » Le Fils, en effet, coéternel au Père, puisqu'il est aussitôt que le Père veut, et que le Père veut de toute éternité, le Fils est l'être originel, le premier. Puisque, d'autre part, Il est toutes les volontés du Père et que le Père, en tant que Seigneur des mondes, ne les retirera vers Lui que lorsque l'ensemble de Ses vouloirs, c'est-à-dire Son Fils, aura été réalisé, le Fils est l'être final, parfait, complet.

Il y a donc, entre Jésus et Jean, la distance qualitative du tout à la partie et du perpétuel à l'accidentel. Si baptiser signifie dénommer, Jean, qui baptise par l'eau, purifie ses néophytes selon le terrestre; il les mondifie; il les rend aptes à recevoir la purification intérieure que Jésus leur administrera, le nom nouveau éternel, la régénération par l'Esprit dans leur esprit immortel. Le premier lave des souillures matérielles, le second change l'essence, recrée, transmue le Moi.

On aperçoit dès lors l'économie de la divine thérapeutique. D'abord un baptême de la pénitence, délivré par les hommes qui en ont reçu le pouvoir, et qui ouvre la personne terrestre du disciple aux rayons de la Grâce. Puis un certain baptême de feu, reçu individuellement à la comparution devant le Juge aussitôt après la mort; puis un autre baptême collectif répandu au Jugement de la race; et enfin le dernier baptême, conféré par l'Esprit Saint, qui fait le disciple homme libre et citoyen de l'Éternité. Il est d'autres baptêmes encore, mais ceux-là suffisent comme points de repère à nos contemplations. Pour chacun d'eux, le divin Moissonneur nettoie Son aire, rassemble le froment et brûle la paille; pour les moissons des races et pour les moissons des individus, remarquez-le, seule la paille va au feu; la paille, le support, l'enveloppe, le terrestre enfin; ainsi aucun être n'est perdu en entier, aucun être ne va en entier au feu qui ne s'éteint pas; le froment est mis toujours aux célestes granges; c'est à nous de veiller à ce que notre esprit fasse le moins de paille et les épis les plus gros; nous souffrirons bien

assez quand le chaume brûlera.

Et, en somme, tout cela n'est qu'un strict minimum d'une Justice enchaînée par la Miséricorde. L'Évangéliste homonyme nous le fait bien sentir, en nous affirmant que nous avons tous reçu de la plénitude du Verbe, nous qui sommes des vides, et cela gratuitement, et cela sans mérite. Rien de ce qu'accomplit la plus grande des créatures ne force Dieu à descendre; et de ce qu'elle reçoit de Lui elle ne peut jamais rien Lui rendre. C'est l'Amour de Dieu qui fait obéir Sa puissance; c'est notre amour versant sur nos frères gratuitement ce que nous avons reçu gratuitement qui, par une effrayante et inconcevable et adorable absurdité, se fait à son tour obéir par l'Amour divin. Avant Jésus, il y avait Moïse et la Rigueur; à Moïse furent montrées les directrices de l'Univers et ses systèmes d'équilibres jusqu'en leurs plus particulières ramifications, jusque dans le corps humain, jusque dans la poussière des solitudes. C'était la Loi; il fallait obéir; c'était la caserne. Jésus a ouvert les grilles, et ce fut le grand air libre et le zèle spontané de l'Amour. Moïse et ses pairs imposent des règlements d'hygiènes diverses; Jésus nous invite à aimer d'abord, parce que, ensuite, notre vie, toute en sacrifices, dépassera de loin les exigences de la Loi antérieure.

Ce qu'il nous apporte est gratuit; c'est essentiellement un don parce que rien d'humain ni de terrestre ne peut payer, ne peut même commencer à payer ce qui est divin et céleste. La loi au contraire, offrait à l'homme des récompenses de même nature que ses efforts : des lumières et des bonheurs en proportion de ses mérites. De même, dans l'ordre de la connaissance, Moïse ne pouvait enseigner que ce qui lui avait été appris; tandis que Jésus, venant de la maison du Père, Ouvrier de toutes Ses oeuvres, nous enseigne absolument la Vérité. La Vérité, ce n'est pas le savoir, pas plus que l'intelligence n'est la mémoire; nous aurons occasion d'approfondir ces points à propos d'autres paroles révélatrices.

*

Le Baptiste ne se contente pas du repentir platonique; il veut des actes; il ne se contente pas de pénitences à effets personnels; il veut des pénitences utiles : qu'on partage avec le pauvre, qu'on agisse honnêtement, qu'on ne lèse personne. Déjà nous pressentons les préceptes si doux, si simples, si pratiques et en même temps si hauts que le Christ nous donnera en abondance. Car l'ambassadeur annonce explicitement la venue de son souverain; et, si les lévites qui le questionnaient avaient eu la moindre intuition des grandeurs éternelles, ils auraient compris à ses humbles réponses qu'un envoyé qui se place aussi bas ne pouvait être le héraut que du Seigneur suprême.

Ce héraut, proclamé plus tard par son Maître le plus grand des enfants des hommes, ne veut pas qu'on le prenne pour Elie, ni même pour un prophète; il ne veut être qu'une voix, un simple instrument. Il sait d'expérience que personne n'est rien, sans que le Ciel le fasse quelque chose. Ainsi, sous l'acceptation de l'immensité, la Création totale peut devenir, à chaque minute successive du temps, l'épouse de Dieu, et Lui donner un fils qui sera elle-même à la minute suivante. Ainsi, sous l'acceptation de l'individualité, chaque créature humaine peut devenir l'épouse de Dieu, et le fils qu'elle Lui engendrera sera elle-même sous son aspect définitif de régénération et de liberté. L'ensemble de toutes ces âmes unies au Verbe, ne vivant que pour Lui, instruments fidèles de Ses volontés, consacrant toutes leurs forces à construire dans la substance terrestre un corps harmonieux aux desseins providentiels, c'est la phalange sainte des Amis, c'est l'Église intérieure, ce sont les Laboureurs du Maître de la moisson, les Soldats

du Seigneur de la Paix.

Pour parler d'eux justement, il faudrait les connaître. Mais ils se taisent; seules leurs oeuvres parlent. Aussi beaucoup, qui prennent leurs aspirations pour des actes, se croient-ils à tort appartenir à ces fraternités de Lumière. Il ne suffit pas de savoir que Jésus est le Fils unique de Dieu, il ne suffit pas de soupirer après la béatitude, il ne suffit pas de ne pas faire le mal. Il faut une foi vivante, il faut donner aux autres de son propre bonheur, il faut faire le bien. Aussi une hiérarchie juste existe-t-elle dans cette mystique Assemblée; tous les membres paraissent appliqués aux mêmes besognes, mais la valeur de celles-ci diffère selon des niveaux nombreux. Les chefs seuls sont impeccables, libres et consciemment unis avec le Seigneur; à eux seuls s'appliquent les titres de Laboureurs et de Soldats, parce qu'eux seuls voient clairement les causes, les méthodes et les résultats de leurs travaux, de l'origine à la fin; parce qu'eux seuls sont capables d'un sacrifice complet : comme le soldat offre sa vie corporelle, eux aussi donnent la leur à l'occasion; de plus ils donnent sans cesse leur vie sentimentale, leur vie spirituelle. Jean-Baptiste était l'un d'eux et des plus grands. C'est pourquoi il ose dire que sa joie est parfaite. Qui a jamais rencontré un homme heureux ? Et, pour nous faire entendre de quelle incompréhensible sorte est sa joie, l'ami de l'Époux ajoute aussitôt : Il faut qu'il croisse et que je diminue.

En effet, nos bonheurs ne sont misérables que parce que nous les cherchons, parce que nous les croyons cachés dans ce qui se passe. L'Ami voit le sien dans ce qui ne passe pas, et il l'atteint en se sacrifiant. Nous autres, nous courons après des fumées, en refermant sans cesse sur elles nos mains maladroites mais que les déceptions ne lassent pas. Lui, il se place dans le Réel unique, et s'ouvre et se donne et s'abandonne. Il gagne ainsi l'Absolu, la Plénitude et la Perfection, d'un double geste définitif. Le Bonheur, il est là; aucun joyau n'est plus proche de nous, puisqu'il siège en nous. Pourquoi n'imitons-nous pas le Précurseur ?

Parce que nous ne sommes que de la Terre; nous ne pensons qu'à elle, nous ne parlons que d'elle. Et nous sommes les innombrables. D'En Haut, par contre, ne vient qu'un seul : le Christ. Il est le Premier, le Prince, la Tête; aussi personne ne L'écoute, sauf, çà et là, quelque rêveur qui se souvient, quelque blasé qui ne croit plus ni à l'argent, ni à la gloire, ni à la science, ni à aucun dieu, quelque ingénu qui ne voit pas la laideur. Ceux-là ont raison, car Jésus nous apporte tout; Son Père Lui a tout donné pour nous. Le Père donne toujours du superflu, ou plutôt Il offre; c'est à nous de prendre; et prendre les dons du Ciel, c'est croire au Ciel, non seulement de coeur, mais d'action; c'est faire la volonté du Ciel. C'est cela qui lève vers Dieu les bras de l'Homme-Esprit; c'est cela qui remplit ses mains de gemmes et de perles; c'est cela qui dès maintenant fait couler dans nos veines, aussi fort que notre personne périssable les peut supporter, les flots transfigurateurs de la Vie éternelle. Nous pouvons bien alors tout perdre : fortune, amis, santé, puissances; tout nous est rendu d'avance au centuple.

*

Les déclarations de Jean-Baptiste ne semblaient pas suffire à emporter la confiance du peuple. Jésus voulut que l'ambassade du prophète reçût de Lui-même une éclatante confirmation. Il voulut authentifier ce baptême de la Pénitence; Il voulut donner dès le premier jour à tous les chefs, à tous les évêques, à tous les princes futurs, l'exemple complet des devoirs que le supérieur est tenu de par Dieu à rendre à ses inférieurs. Jésus descendit au Jourdain pour Se faire baptiser du baptême extérieur,

Lui, chef de tous les baptêmes, dénominateur de toutes les créatures, pénitent volontaire de tous les péchés qu'il ne commit jamais.

Il rejoint Jean entre Béthanie, le lieu de la grâce, et Béthabara, le lieu de la barque, le lieu du passage : entre la justice distributive de l'ancienne Loi et la faveur gratuite de la nouvelle. Jean Le désigne comme l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde, en le prenant sur Soi. Par un mystère, en effet, dont Ses Amis les plus intimes ont seuls la notion pratique, Jésus, la Toute-Pureté, a permis que se répandent en Lui les hordes des impuretés, afin que désormais, à côté de chaque tentation, les pauvres êtres trouvent une vertu pour la vaincre; afin que, au moment de payer chacune de leurs dettes anciennes, les pauvres humains en soient partiellement déchargés, afin que, en toute circonstance, faste ou néfaste, leur esprit, enivré ou craintif, puisse se reprendre sur un modèle impassible, sur ce calme divin, sur cette ineffable sérénité. Depuis cet Agneau, il n'est plus, il ne sera jamais plus d'épreuve d'aucune sorte, en face de laquelle nous ne trouvions, si nous le cherchons par les yeux de la foi, l'exemple surnaturel donné par Jésus; et ceci, sur la terre et en tous lieux jusqu'à la consommation des siècles.

Mais, seule, la foi nous introduit dans ce mystère. Croyons d'abord, croyons contre la logique, croyons contre la vraisemblance, forçons-nous à croire, saisissons le Doute et terrassons-le sans écouter ses chuchotements. Songez donc : le Baptiste déclare qu'il ne connaissait pas Celui dont il avait mission d'annoncer la venue. Quelle ignorance incroyable et quelle étreinte puissante de l'Impossible ! Et quelle audace dans l'initiative de ce missionné qu'on aurait pu croire simplement un serviteur obéissant : « Je ne Le connaissais pas, dit-il, mais c'est pour qu'il fût manifesté que je suis venu baptiser avec de l'eau ». Encore un mystère ici : la mise en présence de l'ordre divin et de l'accepté humain. Dieu désigne un de Ses serviteurs et Il commande; on croirait que celui-ci ne peut qu'obéir; non; il reste libre d'examiner; parfois il refuse, car l'homme n'est qu'un homme. Moïse a été indocile; Elie a eu peur. Toutefois, si le serviteur obéit, son obéissance, qui est un don de Dieu, lui est comptée par ce même Dieu pour une décision libre. La tendresse du Père le veut ainsi pour que nous ayons, en même temps que le mérite d'obéir, celui de prendre une responsabilité. Mais j'en dis trop peut-être, ou pas assez; nous nous promenons ici dans les paysages de l'essentielle Étrangeté, dans l'Inconnu propre, dans cet univers qui préexiste à la raison, qui subsiste après la raison, mais où on n'aborde qu'après avoir exploré toute la raison.

L'acte initial de la vie publique du Fils fut magnifié par la présence du Père et de l'Esprit. Jésus veut S'anéantir, et Jean se prosterne devant un ordre de l'exécution duquel le plus sublime des archanges ne serait jamais qu'infiniment indigne. Or cette double folie d'humiliation — Jésus l'exprime avec force —, c'est la justice de Dieu, c'est la Toute-Justice, incompréhensible à notre logique, parce qu'elle réalise l'accord ineffable de l'Infini avec le Fini. Aussi Jean est-il le-seul à « voir » l'Esprit et à « entendre » le Père glorifier le Fils.

On pourrait de l'immense simplicité de ce texte partir en très hautes spéculations sur les rapports de l'ouïe, de l'entendement, de la foi, du sans-forme, du nombre, essence de la vibration, du temps enfin et de la durée avec le Père; sur les correspondances de la lumière, de l'oeil, de l'atmosphère, de l'oiseau, de l'espace avec l'Esprit. Mais il ne manque pas de cerveaux amoureux des métaphysiques pour s'absorber dans ces subtiles recherches; notre domaine, à nous autres, c'est l'amour et l'action; nous

sommes certains que, lorsqu'il sera nécessaire, l'Esprit nous apprendra tout en un clin d'oeil, et que, si nous vivons la Vérité du coeur et la Vérité des mains, la Vérité de l'intelligence nous sera gratuitement offerte.

Me permettez-vous d'ajouter une touche à cette esquisse. en transcrivant ici une légende que se transmettent les chrétiens du Liban ? Il se peut qu'elle soit tout imaginaire; je l'ai trouvée suggestive et peut-être vous ouvrira-t-elle une perspective sur l'organisation spirituelle de notre terre.

*

A deux mille cinq cents lieues de notre patrie, plus loin que la Palestine, que Chiraz et que Mascate, au delà de l'Indus et de l'effroyable Bikanir, une fois dépassées les merveilles de Delhi, toute rose dans son atmosphère d'or, le voyageur, laissant sur sa gauche les lieux où s'épanouit autrefois l'enchantement du Paradis terrestre, monte à travers le Népal et prend pied sur la route sans fin qui court de Bénarès aux solitudes tibétaines et jusqu'aux gorges du Pamir.

S'il continue de s'élever vers les neiges éternelles, si, par impossible, il affronte les glaciers inconnus, si les anges lui fraient le chemin, il verra lui barrer l'horizon une montagne irréaliste que les Délivrés mêmes n'ont jamais aperçue.

Des précipices vertigineux l'entourent de toutes parts; ses assises verticales la défendent invinciblement et les bises meurtrières expirent à ses pieds. C'est elle sans doute que les hymnes des Rishis védiques proposent à la vénération des peuples de Bharât sous le nom sacré de Mérôu.

Son sommet s'arrondit en cirque verdoyant; un soleil, invisible encore aux peuples occidentaux, y maintient une température printanière dont quelques zéphirs accentuent la douceur. Le sol disparaît sous un souple gazon; des fleurs innombrables le parsèment dont le frais éclat fait penser aux jardins célestes où chantent les bienheureux.

Un lac occupe le centre de cette immense prairie, et une île repose en son milieu. La transparence miraculeuse de l'eau reproduit avec délicatesse les herbes des talus et les frondaisons élégantes des arbres riverains; une imperceptible palpitation intérieure de la masse liquide communique à ces reflets le vague des paysages enchantés; les roches multicolores du fond, le bleu permanent du ciel font paraître dans l'eau profonde des amas mobiles d'émeraudes, de saphirs sombres et de mourantes turquoises.

L'île semble flotter sur le miroir circulaire où elle se contemple. Ses contours élégants, le désordre harmonieux des bouquets d'arbres qui la décorent, la grâce diverse de leurs attitudes, l'éclat des fleurs immenses dont, çà et là, quelques-uns sont couverts, l'haleine parfumée des corolles, le gazouillement d'oiseaux étincelants : tout concourt à produire un ensemble de parfaite beauté.

On n'aperçoit aucun insecte; mais des animaux semblables à des antilopes, à des cerfs, à des moutons, d'une élégance de formes incomparable, détachent sur le vert vigoureux de la prairie leurs robes fauves ou argentées.

A demi vêtues de plantes grimpantes, des tours se cachent derrière de grands arbres; les feux du couchant, reçus tout le long des siècles, les ont teintes de leurs pourpres et de leurs ors. Les unes rondes, les autres polygonales, leurs mesures, divinement proportionnées, raviraient les constructeurs de l'Acropole; on n'y aperçoit aucun assemblage de pierres; elles semblent de larges colonnes de marbre ou de porphyre, directement jaillies du sol rocheux. Ce sont des tombeaux. Sous leur base reposent les restes de patriarches antédiluviens; et leur emplacement, leur forme, leur

couleur expriment les arcanes mêmes dont ces patriarches disparus furent les incarnations.

Rangées en cercle, au nombre de vingt-quatre, elles montent la garde autour d'une sorte de longue tente centrale ou de dais d'une étoffe somptueuse et qui semble certainement l'ouvrage des patients génies qui tissent les robes des anges. Les aurores boréales l'ont imprégnée de leurs teintes magnifiques. Elle tombe en nobles plis abondants qui paraissent, non pas drapés sur une charpente, mais bien suspendus à plusieurs grosses torsades d'or, que l'oeil suit dans l'air radieux, mais sans toutefois apercevoir la rosace immatérielle où ces cordages se rejoignent.

Sous ce dais s'étend une grande table de pierre, couverte de rouleaux et de livres, et autour d'elle va et vient un personnage dont l'aspect déconcerte.

Ce n'est pas un homme semblable à nous; ce n'est pas non plus un de ces fantômes qui hantent les lieux funèbres. Il est bien vivant; sa chair spiritualisée rayonne un éclat auprès duquel les plus beaux des habitants de la terre paraîtraient des malades aux portes du sépulcre. Il est dans la force de l'âge; une étoffe d'un jaune soufré tombe en plis nombreux de ses larges épaules. Il ressemble à ces pasteurs fils de rois que racontent les légendes sarrazines; une mélancolique douceur attendrit ses regards qui ont vu trop de choses, mais la, sérénité des archanges habite son front qu'une épaisse chevelure ombrage de ses reflets bleus.

A chaque instant tombent sur la table, venant on ne sait d'où et comme s'ils se matérialisaient soudain, des papyrus couverts d'écritures. L'homme les lit, puis, après en avoir recopié des passages sur son grand livre, les brûle à un brasier qui flambe au ras du sol.

A l'autre extrémité de la tente on voit une sorte de char à trois roues, fait d'une matière translucide et dure, orné de toutes sortes d'arabesques hiéroglyphiques. Enfin, sous la table, on devine un sarcophage où repose un corps à la ressemblance du scribe mystérieux.

Que sont ce lac et ce jardin ? Qui est cet homme dont l'aspect sublime couronne les beautés environnantes ? Ce dais suspendu à quelque étoile, ce feu perpétuel qui brûle sans aliment, ce char de rêve qui semble attendre ses licornes ? Serait-ce pas l'invisible patron des inaccessibles Rose-Croix, le thaumaturge du Carmel, cet Elie revenu sous le nom du Baptiste, le plus grand parmi les fils de la femme ?

C'est lui, en effet. Il demeure là jusqu'aux derniers temps; il recueille tout ce que les hommes élaborent de saint dans les domaines de la pensée, de la science et de l'art; il livre au feu ce qui est impur et accumule ainsi les trésors du Vrai et du Beau dont se nourriront plus tard les élus de la Jérusalem nouvelle.

Par intervalles descend du haut des airs un être à forme humaine qui n'est, comme Elie, ni un corps ni un fantôme. Son visage vermeil brille de jeunesse; mais les longs cheveux qui ondulent sur ses épaules sont tout argentés; il n'a point d'ailes; cependant il plane comme soutenu dans les mille plis d'un nuageux vêtement bleuâtre. Il est imberbe; un sourire de tendresse et de paisible joie éclaire ses traits; ses mains divines retiennent son manteau qui flotte au vol rapide des courses éthérées et nul mortel pécheur ne supporterait l'insondable innocence de ses limpides regards.

C'est le Voyant, Jean le Vierge, le Bien-Aimé, le fils adoptif de Marie. En attendant le retour de son Jésus, il parcourt l'univers, recherche les bénédictions que le Sauveur sème, les apporte à la terre aride, et remporte du livre d'Elie ce que les

autres mondes peuvent en recevoir.

Un troisième visiteur paraît encore sur ce mont singulier : c'est Moïse. Le théocrate porte sur son visage les flammes de l'Horeb et les majestés du Sinai. Les cornes de la puissance thaumaturgique grandissent son front sourcilleux; sa main d'athlète tient le bâton du pontife; sur sa poitrine brillent les Urim et Thummim authentiques qu'il ravit autrefois au Soleil-des-Nombres. Il marche à pas longs dans le tintement des sonnettes sacerdotales, et les oiseaux étonnés se taisent sur son passage. Sa stature est courte; ses épaules de Titan remplissent l'ampleur d'un manteau pourpre. Un nimbe d'immutabilité l'auréole; l'énergie éclate dans ses gestes et semble animer jusqu'aux plis de son vêtement. C'est la vivante figure de l'Acte et du Vouloir.

Mais le Scribe, le Sacerdote et le Voyant n'agissent pas seuls; ils sont pour ainsi dire les circonférences de sphères dont les centres demeurent ensevelis dans la gloire vivante du Soleil-des-Ames. Ils forment trois couples unis par la plus intime collaboration. Comme la nouvelle Alliance parfait l'ancienne, de même qu'en Christ les pénibles efforts des justes s'épanouissent selon la splendeur de l'allégresse éternelle, de même derrière Elie se tient Enoch, le septième fils d'Adam, l'inventeur de la Science, descendu en droite ligne du Soleil-des-Formes.

Derrière Moïse se tient le prêtre sans parents, le roi de Justice, Melchissédéch, fils du Soleil rouge; derrière Jean, Jacques, l'autre fils du Tonnerre, contemple et prie dans la retraite la plus occulte. Aucun de ces six n'a subi la mort terrestre. Et tous ensemble, ces six sont un seul être et un seul esprit; ces trois sphères sont une seule sphère : la forme du futur règne de Dieu ici-bas.

Un septième être les contient tous, quoiqu'il se distingue d'eux par le mode même de son existence et la qualité de sa Lumière; il les dirige et les emploie comme il le juge à propos. Il peut aller partout; aucun palais qui ne s'ouvre devant lui; aucune cime qui ne lui soit accessible; aucun abîme océanien où il ne descende; aucun être qu'il ne scrute jusque dans sa racine primitive. Il s'occupe de tout; il prend toutes les formes; il ressemble à tout le monde et il est seul sur cette terre; les passants le croisent peut-être dans la rue; les saints dans leurs extases le voient comme identique aux figures éternelles. Son apparence anonyme constitue son mystère, sa défense et sa toute-puissance. On le nomme le Seigneur de la Terre. Par Enoch et par Elie parviennent aux créatures les eaux célestes qui les nourrissent; par Jacques et par Jean, les clartés qui les illuminent; par Melchissédéch et par Moïse, les bénédictions qui les guérissent. Et tous les disciples de Jésus, quels que soient leur race, leur rite ou leur intimité, se rattachent à l'un de ces trois couples, formant ainsi dans l'Invisible un monde complet de lumières, d'eaux vives et de souffles embaumés.

Enfin, assez proche également du lieu où fleurirent, à l'aurore des siècles, les délices du Jardin d'Héden, mais dans la direction septentrionale, s'élève une autre montagne de légende, où habitent les Maîtres de la Perversité.

CHAPITRE II

La Tentation

Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable pendant quarante jours. Il ne mangea rien durant ces jours-là et, quand ils furent achevés, il eut faim. Le tentateur lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. Mais Jésus répondit : Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Alors le diable le transporta dans la ville sainte, à Jérusalem; il le plaça sur le faîte du Temple et lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges, à ton égard; ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre. Jésus lui dit : Il est encore écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu.

Le diable le mena encore avec lui sur une montagne très haute; il lui montra en un instant tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit : Je te donnerai tout cela si, te prosternant, tu m'adores. Jésus lui répondit : Arrière de moi, Satan ! car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul.

Alors le diable, ayant achevé toute espèce de tentation, se retira de lui jusqu'à une nouvelle occasion et voici que des anges s'approchèrent et le servirent.

*

Dès lors, Jésus commença à prêcher et a dire : Repentez-vous, car le Royaume des cieux est proche.

En marchant le long de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon et André son frère, qui jetaient leurs filets à la mer, et il leur dit : Venez, suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. Ayant regardé Simon, il lui dit : Tu es Simon, fils de Jona, tu seras appelé Céphas (ce qui veut dire : Pierre).

Continuant son chemin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, dans la barque avec Zébédée, leur père, arrangeant leurs filets et il les appela. Aussitôt, laissant la barque et leur père, ils le suivirent.

Le lendemain, Jésus trouva Philippe et lui dit : Suis-moi. Philippe était de Bethsaïda, la ville d'André et de Pierre. Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Celui dont a parlé Moïse dans la Loi, dont ont parlé les prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus de Nazareth, le fils de Joseph. Nathanaël lui dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui répondit : Viens et vois. Apercevant Nathanaël qui s'avançait vers lui, Jésus dit de lui : Voici un véritable Israélite en lequel il n'y a point de fraude ! — D'où me connais-tu ? lui demanda Nathanaël. Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu quand tu étais sous le figuier. — Maître, répliqua Nathanaël, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël. Jésus reprit : Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ! Tu verras de plus grandes choses que celles-ci. Et il ajouta : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'Homme.

Trois jours après, on célébrait des noces à Cana, en Galilée. La mère de Jésus s'y trouvait. Jésus avait été également invité avec ses disciples. Le vin étant venu à

manquer, la mère de Jésus dit à celui-ci : Ils n'ont plus de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là six vases de pierre destinés aux ablutions qui sont en usage parmi les Juifs. Chacun d'eux contenait deux ou trois mesures (une mesure valait environ 27 litres). Jésus dit aux serviteurs : Remplissez d'eau ces vases. Ils les remplirent jusqu'au bord. Alors il leur dit : Puisez maintenant et portez-en à l'ordonnateur du repas. Ils lui en portèrent. Quand celui-ci eut goûté l'eau qui avait été changée en vin – n'en sachant pas la provenance comme le savaient les serviteurs qui avaient puisé l'eau – il appela l'époux et lui dit : Tout le monde offre d'abord le bon vin à ses convives et, quand ils ont beaucoup bu, il leur en donne de moins bon; toi, tu as réservé le bon vin jusqu'à maintenant.

C'est ainsi que Jésus fit à Cana, en Galilée, le premier de ses miracles et qu'il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.

(MATTHIEU, Ch. 4, v. 1 à 11; MARC ch. 1, v. 12. - - LUC, ch. 4, v. 1 à 13. - MATTHIEU, ch. 4, v. 12 à 22. - MARC, Ch 1, v. 14 à 20. - JEAN, ch. 1, v. 35 à 51; ch. 2 v. 1 à 11.)

J'ai déjà voulu montrer, dans une autre étude, la face humaine et terrestre de la retraite de Jésus au désert; on peut en outre y voir, comme dans tous les épisodes de l'Évangile, un phénomène universel, un drame spirituel, une épopée cosmique. Il suffit, pour agrandir, pour approfondir notre contemplation, que notre esprit se libère davantage des cadres de la personnalité, que notre imagination distende un peu les rênes de la logique. Le romantisme, en effet, qui prend racine dans la sphère du sentiment, ne s'oppose qu'en apparence au classicisme. Celui-ci, triomphant de l'ordre, de la mesure et de la raison, ne s'achève en beauté que s'il se retrempe dans le sentiment au moyen du goût. Et, inversement, le romantisme verse dans de détestables écarts si la raison ne le tempère par le même moyen du goût. Ainsi l'esprit humain oscille entre la science et l'art, entre la théologie et la mystique, entre les monarchies et les démagogues, progressant, par de vastes vibrations alternées, vers l'équilibre harmonieux exprimé par le concept évangélique du Royaume du Ciel où toutes les tendances de la vie et tous les désirs des créatures se sacrifieront mutuellement pour recevoir leur forme définitive, totale et parfaite.

Le jeûne du Christ est un exemple que tous peuvent s'appliquer. C'est le seul des actes du Maître auquel l'Église applique une aussi longue commémoration, parce qu'il est la première victoire de la grande guerre menée par Lui ici-bas contre l'ennemi du genre humain, parce qu'il contient toutes les leçons tactiques ou stratégiques de notre guerre individuelle contre les séides du Mal, parce que, enfin, nous aurons tous à le renouveler pour notre propre compte, après avoir reçu le baptême de l'Esprit, au moment de devenir des hommes libres.

La personnalité humaine du Christ se compose de toutes les étincelles pures qui résident dans le centre de tous les êtres comme principes permanents, moteurs ou témoins de toutes les formes d'existence. Le travail spirituel du Christ fut de conduire cette immense flamme de Lumière et de Vérité jusqu'aux limites des sphères afin qu'elle s'y rencontre avec le feu glacé de Ténèbres et d'Erreur dont flamboie la personne de l'Adversaire. Dans l'être humain, entre l'âme éternelle, impeccable et impassible, et le corps, inerte par lui-même et passif, s'étend l'esprit, organisme complexe et

insaisissable, réceptacle de toutes les influences, prêt à toutes les possibilités et dont la personnalité consciente ne forme actuellement qu'une partie minime. C'est cet esprit, image approximative de la troisième Personne divine, qui lutte, qui souffre, qui mérite et qui démérite; c'est lui qui, aux moments décisifs, emmène le Moi dans le désert immatériel pour la purification et pour la tentation; c'est lui qui témoigne de la Lumière devant le corps et le monde matériel; c'est lui qui adapte à la terre les splendeurs de l'âme et élève jusqu'au Ciel en les transmuant les obscures énergies du monde et de l'être physiques.

Pour triompher dans cette bataille, il faut que le Moi abandonne toutes les créatures et s'abstienne de tous rapports avec le créé : voilà la solitude du désert et la parfaite quarantaine. Si la première tentation attaque la confiance en Dieu, c'est que notre esprit tire sa force réelle d'En Haut seulement; c'est d'En Haut qu'il vient, et non d'En Bas; il est le halo de l'âme; c'est elle qu'il doit étreindre. En se détachant de Dieu, l'esprit commit la faute originelle; il accomplira la vertu terminale en se rattachant à Lui pour jamais. Remarquons ici que le Diable attaque le principe même de la vie spirituelle au moyen de l'appât le plus grossier : celui de la vie matérielle. Notons sa tactique.

Ayant échoué, il porte son effort en sens inverse : sur l'exagération de cette même confiance en Dieu. N'ayant pu réussir lui-même à faire tomber Jésus, il essaie une ruse pour qu'il tombe de Lui-même en L'incitant à tenter Dieu. Mettre Dieu en demeure de produire un miracle pour nous sortir d'un péril, c'est un orgueil sans mesure. L'orgueilleux est le seul pécheur que le Ciel abandonne à ses propres ressources.

Enfin, la troisième tentation résume toutes les cupidités. La richesse, la puissance, la gloire temporelle dépendent bien de Satan, mais elles ne lui appartiennent pas; ce sont ses armes, ses appeaux et ses appâts; mais, quand on s'y laisse prendre, l'Insidieux nous jette aussitôt un invisible filet dont il nous enserre patiemment; et, plus on s'y débat, plus on s'y embarrasse. C'est parce que les Juifs ne concevaient le Messie que comme un puissant empereur que Jésus les appellera plus tard enfants du Diable.

Ainsi, désir de Dieu, confiance en Dieu, amour de Dieu; Dieu dans nos besoins, Dieu dans nos douleurs, Dieu dans nos espoirs; Dieu dans tout nous-mêmes : voilà les leçons élémentaires de Jésus; leçons de choses, leçons pratiques et vivantes, leçons perpétuelles, qui tous les jours devraient être utilisées, et qui nous mèneraient au but bien mieux que les éloquences et les savantes recherches.

Saint Luc termine son récit en nous donnant deux idées extrêmement utiles dans la pratique intérieure. La première, c'est que les trois tentations contiennent et impliquent toutes les autres; par conséquent les trois grandes réponses victorieuses de Jésus peuvent servir aussi à nos petites victoires. Elles sont simples et nettes; et le Diable est très subtil et très captieux.

L'Évangéliste ajoute que Satan se retira de Jésus « jusqu'à une nouvelle occasion » . Ainsi, voilà cet Adversaire battu sur toute la ligne, et il se propose de revenir à la charge ? Certainement, car le fond de son caractère est l'obstination; c'est l'obstination qui lui ferme les yeux, qui le maintient dans sa ténèbre, qui l'empêche de changer; c'est par elle qu'il est le grand négatif et le grand négateur, c'est par elle qu'il tire en arrière, tandis que le Christ, par l'espérance, nous appelle en avant. Appliquons-nous ces remarques, et comprenons enfin que notre existence ne doit être qu'un perpétuel combat. Tant que nous sommes trop faibles pour travailler autrement que par l'appât des biens,

des plaisirs et des succès temporels, nous jouissons par intervalles de périodes tranquilles et, au surplus, nous n'avons jamais affaire au Diable : nous lui appartenons, il n'a pas besoin de se déranger pour nous. Mais, quand nous prenons la force suffisante au travail de Dieu, plus nous comprenons la grandeur, la beauté, l'urgence de cette tâche, moins nous acceptons de repos, et plus nous devenons pour le Diable un objet de convoitise, puisque nous lui échappons.

Alors, vraiment, il s'occupe de nous. Sans cesse à l'affût, sans cesse à l'attaque, tout lui est bon pour nous avoir : séductions, terreurs, scrupules, lassitudes, subtilités métaphysiques, grossièretés matérielles. Et cela dure; et il faut que cela dure; c'est réellement la bataille pour laquelle est fait le Soldat de Dieu. Ainsi donc, nous autres, encore bien loin de recevoir cette dignité, et de qui le Diable s'occupe bien peu, ne nous décourageons pas de notre propre méchanceté. C'est nous notre premier ennemi; sachons-le bien; ne nous montons pas la tête; ne nous croyons pas des saints; notre tâche est modeste sans doute; raison de plus pour l'accomplir avec perfection, avec allégresse, quelque monotones qu'en soient les retours.

J'allais oublier la remarque la plus directe. C'est que Jésus et Satan se parlent comme feraient deux personnages en chair et en os. Qu'est-ce à dire ? Symbole, figure de rhétorique, fiction dramatisante, superstition populaire ? Non pas : simples réalités. Jésus et Satan, les anges et les démons les vertus et les vices, les forces et les maladies, les vérités comme les erreurs, tout existe, ici ou là, comme individus, comme volontés, comme corps plus ou moins perceptibles aux yeux de la chair, aux yeux du sentiment, aux yeux de l'intelligence. Nous touchons ici à l'un des problèmes du Savoir dont les solutions mauvaises sèment le plus de désastres; et elles abondent, celles-là, et on nous les propose parées, fardées, parfumées, brillantes tour à tour ou pathétiquement mystérieuses.

D'autres siècles ont vu ces fantômes; mais, au XIXe, ils nous sont venus d'Allemagne, avec Kant, Fichte, Hegel, Schelling; et ils ont répandu partout leur poison. Les philosophes français en ont été infectés; Bergson, Boutroux, pour citer deux grands contemporains, pensent toujours sur l'a priori du subjectivisme; des artistes géniaux comme Mallarmé, Rimbaud, Villiers de l'Isle-Adam ont énervé leur vigueur dans ces brouillards prestigieux mais malsains. Baudelaire et Verlaine ont mieux connu le Réel.

Car il n'est pas vrai que la Pensée soit la seule réalité; il ne faut pas se tenir simultanément dans le concret et dans l'abstrait; c'est une acrobatie qui se termine toujours par une chute. Pour Villiers, le monde sensible est illusion, le monde affectif est illusion; seule, la Pensée, se suffisant à soi-même, est réelle; l'accomplissement parfait de l'action, c'est « ce moment intérieur » dont le vulgaire ne se soucie pas; on ne peut sortir de l'illusion qu'on se crée soi-même de l'univers, dit Maître Janus. « Tu n'es que ce que tu penses » , ajoute-t-il. Ce point de vue ne montre qu'une face de la Vérité; et c'est mal comprendre Ignace de Loyola, lorsqu'il recommande, pour acquérir la foi, de faire les gestes de la foi, que de le tenir pour un hégélien avant la lettre, ou pour un bouddhiste, ou pour un taoïste autodidacte. Le fondateur des Jésuites ne donne là qu'un procédé, un tour de main psychologique.

Mallarmé pense comme Villiers : « A quoi bon, dit-il dans *Divagations*, la merveille de transporter un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant : si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret

rappel, la notion pure ? » L'idée-fleur, l'entité-fleur, voilà où Mallarmé veut conduire quand il nous décrit un jardin.

Or, si c'était là la seule réalité, pourquoi le Verbe serait-Il descendu ? Ne nous aurait-Il pas aussi bien sauvés en « pensant » notre salut ? Pourquoi aurait-Il répondu à Satan, à Ses disciples, à Ses ennemis ? Il Lui suffisait de vouloir leur répondre. Et pourquoi la création ? Il suffisait que la Pensée absolue pensât l'Univers. Non, ces hommes de génie, ces puissants artistes, ces profonds méditatifs n'ont point voulu regarder Jésus; ils n'ont regardé que la forme la plus concrète de Son oeuvre, le catholicisme, et encore n'y ont-ils vu qu'une méthode, un procédé, une sorte d'artifice admirable, mais non point un organisme vivant.

Il est faux que tout soit illusion. Au contraire, tout est réel, mais là seulement où existe chaque forme. Quand ma conscience perçoit les forêts, les montagnes et la mer, elle ne se trompe pas; elle ne reflète pas de fantômes; quand elle entre dans le monde des sentiments, le monde des formes s'efface à mesure; quand elle entre dans le monde des idées, dans le monde des invisibles, ils sont tous réels pendant qu'elle s'y promène. C'est parce que nos sages, par orgueil d'hommes peut-être, n'ont pas conçu cette faiblesse unilatérale de leur conscience, qu'ils ont amèrement édifié cette triste théorie de l'Abstraction divinisée. Quelque perçant qu'ait été leur regard, il n'a pas pénétré au Centre, parce qu'ils se sont posés devant Dieu comme d'égal à égal. La preuve, c'est qu'ils ont vécu dans la mélancolie ou dans l'aigreur; ils ne L'ont donc pas compris. Leur effort pour s'isoler du vulgaire, odieux sans doute, ou pour le dépasser, c'était sur leur Moi qu'il s'appuyait; or, c'est Jésus, la base et le sommet; sentir Jésus mène à tout comprendre; obéir à Jésus parce qu'on L'aime procure seul l'auguste joie des Délivrés : voilà donc le vrai chemin, puisque la Joie, c'est l'épanouissement normal et total de toutes nos puissances.

Mais il faut suspendre mes promenades. Leur but, chacun doit le découvrir seul; tout est un fait actuel aux yeux des disciples; les actes suprêmes demeurent donc inexprimables. Arrêtés avec Jésus pour le dénombrement complet de nos forces avant la bataille, regardons la multitude des êtres aux prises avec d'aussi nombreux adversaires. La Nature n'est qu'une vaste tentation; et elle ne triomphe, je veux dire elle ne se développe qu'au moyen d'une victoire non moins vaste par les armes de l'Esprit. Les rapports mêmes du Créateur avec nous, le dessein secret de la Providence sur nous, c'est la tentation permanente. Ainsi fait un père qui veut procurer à ses fils la vigueur et l'adresse : il les excite aux exercices gymnastiques, il leur oppose des adversaires de force égale; quelques égratignures, quelques chutes s'ensuivent bien; mais le bénéfice final vaut largement ces menus accidents.

Nous resterons, si vous le voulez bien, sur ces analogies simples. Ne nous embarrassons pas avec les mystères; puisque toute idée ne vit que si elle s'incarne dans l'acte, contentons-nous des seules idées que nous soyons capables de vivre. Et, en somme, nul de nos maîtres n'a jamais fait davantage que de réaliser son idéal.

*

Jésus maintenant Se dirige vers les hommes qui étaient assis dans l'ombre de la mort; et Il va jusqu'au bout de la Palestine, jusqu'à ces collines galiléennes que méprisaient les autres Juifs, mais où avaient vu le jour tous ses apôtres, sauf Judas.

Les quatre premiers d'entre eux furent des pêcheurs : Simon, celui qui écoute, deviendra Céphas, la pierre; son frère André, l'homme; puis Jacques et Jean, puis le

cinquième, Philippe, concitoyen de Pierre et d'André. Le nom de toute créature, dans sa langue natale, en contient le mystère entier. Mais c'est une science close; nous ne sommes pas assez sages pour qu'on nous y admette; et toutes les spéculations des Kabbales n'atteignent même pas les murs de ce jardin. Il nous est ainsi défendu d'entrer en nombre d'endroits à cause de notre insubordination ou de notre imprudence.

Ici se place l'épisode de Nathanaël, l'Israélite véritable, « en lequel il n'y a point de fraude ». La droiture en effet suffit à elle seule pour rendre possible la descente des secours divins. Les voies du Ciel sont excellemment droites, directes, simples, loyales, sincères; c'est leur rectitude qui nous les fait paraître mystérieusement impénétrables, parce que nous habitons le royaume du Mensonge. Chez Nathanaël, la grande crise intérieure d'une connaissance de Dieu est en ligne droite, Jésus l'a « vu » sous le figuier; en retour et immédiatement, il découvre en Jésus le Fils de Dieu. Admirable exemple de la spontanéité, de la soudaineté avec laquelle nous devrions saisir le Christ. Puis la merveilleuse promesse, la libéralité de l'Amour qui donne deux fois dès que nous voulons bien le reconnaître : d'abord, ce premier miracle comme appât; puis, comme récompense démesurée, l'ouverture du monde christique, la vision des Anges, de leurs opérations, de tout ce peuple mystique, allant et venant à travers les mondes sensibles et les mondes occultes. Ceci n'est pas autre chose que la marque des vrais disciples, des Soldats du Ciel, des Laboureurs du Père. Leurs perceptions s'exercent, leur conscience vit sur le royaume invisible du Christ en même temps que sur la terre. Les voyants, même les plus purs, quand un des aspects de l'Invisible naturel les frappe, perdent la notion du visible; le « Soldat » ne connaît plus ces occlusions; du même regard il embrasse l'Ange, forme de la volonté du Christ, et le fait physique où aboutit son geste; il va dans la vie, semblable à nous tous, et cependant les corps des êtres lui sont translucides, et lui dévoilent non plus des auras, des esprits élémentaires, ou des génies, mais, je le répète, les anges mêmes, les purs esprits qui les rattachent au Verbe, centre universel et coeur éternel du Cosmos.

Voilà le privilège qui nous est réservé, si nous imitons Nathanaël. Il implique toutes les sciences, et le Savoir même, puisqu'il nous donne le rapport de toute chose et de toute créature au Verbe. Il implique toutes les puissances, et le Pouvoir même, puisqu'il nous permet d'agir réellement au nom du Christ sur le centre vivant de ces êtres et de ces choses. En cela résident la véritable perfection de l'homme et son équilibre permanent; fixés sur Dieu d'une part, adaptés d'autre part à tous les niveaux du relatif, nous voilà débarrassés de ces efforts raides où les panthéismes et les occultismes nous invitent; plus d'entraînements extérieurs, plus de restrictions à telles de nos puissances vitales en vue d'obtenir une fièvre illuminatrice. Tout en nous devient calme, ordre et harmonie.

Mais que notre impatience ne s'agite pas; ce qui tient en quelques minutes dans la rencontre de Nathanaël et du Sauveur peut, dans la rencontre spirituelle, occuper toute une existence, et davantage, puisque le purgatoire n'est en somme qu'un autre mode de vivre extra-terrestre. Notre regard ne peut embrasser que des points culminants; la physiologie récente démontre que rien n'est continu dans nos mouvements ou dans nos perceptions; tout se passe par secousses ou par chocs, très petits et très rapides. Il en est de même dans notre vie intellectuelle; la pensée n'est que la ligne mentale qui relie deux concepts isolés. De même dans notre vie spirituelle; tout s'y passe par bonds. C'est pour cela qu'il nous faut de la patience et que notre volonté ne

doit intervenir que dans son champ : maîtrise de soi, gouvernement de l'égoïsme, violence faite à notre nature. Le miracle de Cana se place ainsi au seuil de la vie publique de Jésus, pour nous apprendre précisément que notre volonté ne doit jamais intervenir dans l'exaucement de nos prières.

Voici ce que je veux dire.

La réponse de Jésus à Sa Mère, qui scandalise tant les sentimentaux, donne la clé de ce miracle. Le fameux : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? » , est la traduction impossible d'une locution familière qui signifiait à peu près : Ceci ne nous regarde pas. Cette traduction serait-elle exacte que ces paroles n'exprimeraient encore que la simple réalité. Il n'y avait, en effet, rien de commun entre le Christ et Sa Mère : aucune hérédité, aucune influence psychologique, aucune forme mentale. Les vieux contemplatifs du Moyen Age disaient avec raison que l'âme du Christ avait traversé la personne de la Vierge comme le rayon de soleil traverse un pur cristal, sans aucune altération; c'est bien plutôt le cristal qui reçoit du rayon une vertu nouvelle et subtile. La Vierge n'avait été choisie entre toutes les femmes que parce qu'elle était la plus humble des créatures, la plus perdue en Dieu, la plus totalement réceptive à l'action de l'Esprit, la plus translucide.

La suite de la réponse de Jésus complète l'idée : « Mon heure, dit-il, n'est pas encore venue. » Sa volonté ne sera donc pour rien dans cette transmutation, bien qu'il sache qu'elle se fera. Grande leçon pour notre aveugle et craintive et perpétuelle inquiétude. Oui, Dieu S'occupe de nous sans cesse; oui, Il voit nos besoins, même les plus artificiels; oui, Il n'hésite pas à produire le miracle, même pour une chose aussi peu importante que la soif de convives qui avaient déjà bu suffisamment. Un jour, j'étais en voyage avec un Soldat du Ciel et un autre homme, un fonctionnaire étranger. Il faisait dans le wagon une chaleur torride et le fonctionnaire se plaignait de la soif; on entendit alors un craquement au-dessus de nos têtes, et nous découvrîmes dans le filet une bouteille, que nous avions déjà vidée, remplie à nouveau d'une eau exquise que nous bûmes avec délices. Or, le « Soldat » m'affirma plus tard n'avoir rien fait, ni rien demandé. C'était un second miracle de Cana. De combien de miracles semblables n'avons-nous pas tous été les bénéficiaires ? Mais nous pensons si peu au Ciel que nous ne nous apercevons presque jamais de Sa silencieuse sollicitude.

Toutefois, je prie le lecteur de ne voir ici qu'une opinion très personnelle. Je ne la défendrai pas; je la propose simplement; elle est en désaccord avec l'avis unanime des commentateurs. Pour eux, l'eau signifie l'homme naturel; et le vin, le sang du Christ qui la recrée et la monte de la passivité à l'activité spirituelle; les six vases de pierre sont les six âges du monde que le Verbe reprend quand ils sont vides, pour les emplir de la vie éternelle; le vin représentant cette dernière, puisque plus tard, le Christ Se dira Lui-même être le cep. Tout ceci est exact selon des points de vue particuliers, selon telle ou telle symbolique. Mais ce que je cherche à dire, c'est le point de vue central, c'est l'attitude propre du Christ.

Quand un grand personnage se montre à la foule, chaque catégorie de spectateurs en interprète les gestes et les paroles selon sa tournure d'esprit particulière; mais l'intention qui conduit ce personnage est souvent toute différente de celle qu'on lui prête. Je ne prétends pas dévoiler les intentions divines; ce serait de l'outrecuidance et de l'imprudence. Mais je voudrais voir naître, dans l'esprit du chercheur assez enthousiaste pour refuser toute interprétation préconçue, le pressentiment de ce que

le Christ a peut-être voulu accomplir en disant telle parole, de ce qu'il a voulu enseigner en accomplissant tel geste. Voilà pourquoi ces pages n'offrent pas une suite didactique; ce ne sont que des notes; un système est toujours un cadre; l'Évangile ne s'encadre pas; il est vaste comme l'univers et comme l'éternité. Le seul objet pour lequel la systématisation soit utile, c'est le combat contre soi-même, parce que l'adversaire est très limité; et encore faut-il de temps en temps modifier nos méthodes en ascétique.

CHAPITRE III

Les Béatitudes

Voyant les multitudes, Jésus gravit la montagne et y fit sa demeure. Ses disciples se groupèrent autour de lui. Alors, levant les yeux sur eux, il les enseigna, disant :
Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux !
Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !
Heureux les débonnaires, car ils posséderont la terre !
Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés !
Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde !
Heureux ceux qui ont le coeur pur, car ils verront Dieu !
Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu !
Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.
Heureux serez-vous quand on vous outragera et vous persécutera et qu'on dira faussement toute espèce de mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous, soyez transportés de joie, votre récompense sera grande dans les cieux, car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés.

Mais malheur à vous, riches, parce que vous avez reçu votre consolation !
Malheur à vous qui, maintenant, avez tout à satiété, parce que vous aurez faim !

Malheur à vous qui riez maintenant, car vous tomberez dans le deuil et dans les larmes !

Malheur à vous quand tous les hommes diront du bien de vous, car c'est de la même manière que leurs pères traitaient les faux prophètes.

Vous êtes le sel de la terre; mais, si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il n'est plus bon à rien, sinon à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes.

Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée. On n'allume pas non plus une lampe pour la mettre dans un lieu caché ou sous un boisseau, mais on la pose sur le candélabre et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes oeuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.

(MATTHIEU, ch. 5, v. 1 à 16. — MARC, ch. 9, v. 50; ch. 4, v. 21. — LUC, ch. 6, v. 20 à 26; ch. 14, v. 34, 35; ch. 8, v. 16.)

Toute vérité n'est pas bonne à dire, à quelque ordre qu'elle appartienne. En fait, qu'est-ce qu'une vérité, sinon la plus précise exactitude avec laquelle on perçoit un fait ? Entendons qu'il y a des faits de tout ordre, et des facultés perceptives de tout ordre également. A mon sens, un théorème, une équation, un concept, une émotion, passionnelle, esthétique ou religieuse, tout cela, tout ce qui frappe nos sens, tout ce que l'on peut aimer ou détester, tout ce que l'on invente ou que l'on pense, tout cela, ce sont des faits. Mais les phénomènes, les aspects, les concepts en présence desquels rien ne vibre en nous sont comme s'ils n'étaient pas.

Pour recevoir une vérité, il faut donc que le fait trouve en nous un organe récepteur, un milieu transmetteur. Car tout est substantiel; la subtilité d'un tableau, la méditation d'un philosophe, ce sont des choses vivantes par elles-mêmes, des êtres vivants, que l'oeil du peintre ou le cerveau du penseur humanise et fait descendre à notre horizon.

N'espérons pas recevoir le Vrai, tant que nous ne serons pas de purs esprits. Le vrai de chacun, le vrai de chaque ordre, c'est l' x d'une équation qui se pose entre notre capacité de recevoir, l'état du milieu, et telle vérité particulière qui se présente. Celui-là seul peut donc nous offrir la Vérité qui la possède, et Celui-là seul la possède qui est Lui-même la Vérité. Ainsi ne l'attendons que du Christ.

Considérons la vie terrestre, celle de la Nature et celle de l'homme. Ceux qui cherchent à se l'approprier, à l'utiliser, ce sont les réalisateurs; ceux qui se préoccupent de la sentir, ce sont les artistes; ceux qui se préoccupent de la connaître et de la comprendre, ce sont les savants et les philosophes. L'idéal des premiers, ce devrait être le Bien; l'idéal des seconds, le Beau; l'idéal des troisièmes, le Vrai. Le seul Maître qui offre ensemble ces trois idéals, c'est Celui qui est la Voie, la Vie et la Vérité : c'est le Christ.

La vérité incluse en chaque créature siège au centre de cette créature. Seul donc notre centre spirituel pourrait la percevoir; il la perçoit en effet; mais, les communications de notre esprit à notre conscience manquant, par notre faute, cette vérité est comme si elle n'était pas. Ce sont les prolongements, les réfractions, les matérialisations de cette vérité que perçoivent les prolongements, les réfractions, les matérialisations de notre foyer spirituel central.

Je crois nécessaire de bien saisir ces vues pour comprendre ce que devrait être l'enseignement religieux et pour apercevoir la maîtrise de Jésus dans cette fonction. Posséder le savoir, connaître l'auditeur, sa vie mentale et psychique, sa physiologie, ses atavismes; connaître les atmosphères subtiles que traverse la parole, les invisibles qui peuvent ressentir ses rayonnements immatériels; peser l'attitude de tous ces êtres, ce qu'ils feront de la Lumière reçue, les probabilités de leur avenir, – voilà les plus saisissables des conditions auxquelles satisfait Jésus parlant aux hommes.

*

Pourquoi le premier discours public du Sauveur est-il celui justement des Béatitudes? Pourquoi le Ciel est-il d'abord montré, pourquoi la première parole est-elle d'espérance, pourquoi la première promesse est-elle de bonheur? C'est parce que Dieu est bon. Vous le savez, de reste? Non, vous croyez le savoir; vous ne le savez pas; personne ne le sait, personne n'a sondé la hauteur, la largeur, la profondeur de l'Amour dont Il nous comble; personne n'en dénombre les ruses adorables; personne n'en discerne la présence. Le Père ne nous envoie pas de temps en temps des ondes d'affection; c'est nous qui aimons avec cette intermittence; en réalité, nous n'aimons pas; mais le Père, Lui, Il aime, Il nous baigne dans Son Amour. Il nous en sature; et, si l'on veut comprendre quelque chose à la conduite qu'Il tient envers nous, c'est de Son Amour inépuisable qu'il faut se souvenir d'abord.

Dans les domaines logiques de la connaissance, l'exploration est compliquée; mais tout devient simple dans le domaine mystique. Oubliez les grandes théories savantes; laissez-vous convaincre par le bon sens que Dieu n'a pas construit l'univers par nécessité, qu'Il aurait très bien pu ne pas le créer, et qu'enfin, s'Il nous a donné l'existence, ce n'est

pas pour Son bénéfique, mais pour le nôtre. Derrière les panthéismes, les naturalismes, les agnosticismes, il y a cette naïve conviction que nous, avec toute la machine du monde, sommes indispensables. Non, Dieu est libre; Il n'est pas attaché à la création; Il n'a pas besoin de nous. Mais Il nous aime d'un amour fort et Il a bâti les mondes pour nous y mettre à l'école.

Le traitement est énergique, sans doute; toutefois, dans le détail, la tendresse du Fils, la pitié de la Vierge adoucissent la règle et nous épargnent bien des « retenues » , qu'en justice nous aurions méritées. Et puis, nos douleurs s'exaspèrent parce que nous ne les acceptons pas. La descente de l'âme dans la matière est une loi inévitable; personne ne peut en obtenir dispense. Mais que de secours le Maître nous prodigue ! Il nous accompagne tout le long de la descente et tout le long de la montée; Il poste des guides de distance en distance; Il attache des anges à notre service personnel; Il nous donne l'espérance; Il nous parle sans cesse de paix, de lumière, de bonheur.

Voilà comment Ses premières paroles sont les peintures d'un avenir radieux. Mais pourquoi huit Béatitudes ? Non pas sept ou douze ? La question est négligeable, parce que provisoirement insoluble. Je ne nie pas l'arithmétique qualitative; je prétends que c'est une science inaccessible. Certes, vous trouverez des considérations abondantes sur la symbolique des nombres dans les fragments de Pythagore, dans Pierre Bungius, dans Saint-Martin, dans Eckartshausen, dans l'occultisme du XIXe siècle, dans l'abbé Lacuria; mais c'est de la symbolique; ce sont des sens attribués aux nombres; ce n'est pas la vie des nombres. Qui nous dira comment le zéro passe à l'unité ? Ce serait pourtant le premier théorème de l'arithmologie vivante. Convenons modestement que notre intelligence est encore trop grossière pour saisir les aspects profonds de la Réalité. D'ailleurs beaucoup de nos contemporains peuvent-ils, je ne dis pas goûter, mais comprendre à fond seulement tel artiste d'avant-garde ? Beaucoup ont-ils réellement compris quelque chose à la Grande Guerre ?

Certains chercheurs, n'apercevant pas l'originalité singulière de l'Évangile collectionnent les ressemblances externes qu'il offre avec les autres livres religieux. Je crois avoir souligné précédemment ce contresens idéologique, à propos de la vie du Christ et de Ses maximes morales. En voici encore un assez répandu chez les spiritualistes libres : on a voulu identifier les huit béatitudes aux huit sentiers du Bouddhisme. Une telle exégèse est superficielle; Gautama, en effet, enseigne que l'homme ne peut compter que sur lui seul pour se sauver; le Christ dit le contraire : l'homme doit bien mettre en oeuvre toutes ses énergies pour se rendre apte au salut, mais, pour l'obtenir, l'aide expresse du Ciel lui est indispensable. De plus, le salut bouddhique consiste à éviter la roue formidable des renaissances; la compassion n'est pour le bikshou que le meilleur moyen de s'en garantir. Pour le chrétien, le salut, c'est de rompre les chaînes du péché, non pas pour le repos d'une quiétude sempiternelle, mais au contraire pour cette activité suprême qui est la libre collaboration à l'établissement du règne de Dieu. Deux théories qui partent de deux points de vue aussi opposés ne peuvent pas avoir de conséquences coïncidentes; le Nirvâna est un lieu; le royaume du Ciel est un autre lieu, aux antipodes; leurs routes ne sont pas les mêmes; mais, comme on peut aller à l'un ou à l'autre de tous les points de l'univers, il y a des croisements; les exégètes y voient des identités; ils prennent la lettre pour l'esprit et l'accident local pour la loi générale.

Au lieu de spéculer sur des faits spirituels, ne serait-il pas plus raisonnable d'en

faire l'expérience, tout au moins pour les parties de ces faits qui nous sont accessibles ? Si j'énonce que les huit perfections béatifiantes indiquent, par exemple, huit formes d'équilibre dans l'état social, huit méthodes pour conduire la matière à une immutabilité, huit modes biologiques possibles sur une terre paradisiaque, cela ne vous apprendra rien; et rien ne vous oblige à me croire.

Nous contemplerons donc seulement ces béatitudes sous l'angle où tout le monde peut y avoir accès : ce qu'elles sont en elles-mêmes, en nous-mêmes et comment y parvenir.

*

Tout le monde sait ce que c'est que la pauvreté; quant à l'esprit, la notion est plus confuse. Essayons de nous y reconnaître.

Dans les versions françaises du Nouveau Testament, le mot *Psyché* se traduit généralement par âme, et le mot *Pneuma* par esprit. Le premier désigne, dans la plupart des passages, soit le souffle vital ou corps fluide, soit le caractère, le centre émotif ou affectif, quelquefois le mental, l'intelligence, la pensée. Par contre, le *Pneuma* semble plutôt dire la personnalité, la conscience, rarement le double. Dans la littérature grecque, le sens de ces deux mots varie avec les époques; l'un et l'autre désignent tour à tour le souffle de vie, le double, le centre passionnel; *Psyché* indique quelquefois le fantôme; *Pneuma* s'applique quelquefois à l'enthousiasme, à la force animique; il est aussi le nom de l'Esprit Saint. Les mêmes flottements existent sur le sens des mots latins *Anima* et *Spiritus*. De nos jours, on a écrit de gros volumes pour fixer ces traductions, sans d'ailleurs rien établir de précis. Voici comment je propose d'éclaircir ce vague.

L'être humain, étant le résumé de l'univers, doit contenir des représentations de toutes les parties de cet univers et une délégation des puissances divines; donc une partie éternelle et une partie temporelle. La première, c'est l'étincelle divine, le germe de la régénération mystique, le point de tangence avec l'Absolu; elle grandit par les aliments que lui apportent les travaux et les fatigues de la partie temporelle, qui lui servent aussi à construire lentement le corps de gloire.

L'homme temporel est double : le conscient et l'inconscient. Dans le premier, dont le centre est le Moi, siège de la volonté, germe du libre arbitre, entité responsable, se trouvent le corps physique, puis le centre affectif, siège des sentiments, et le centre intellectuel où travaille la raison, où s'élabore la pensée. L'homme inconscient, c'est tout cet immense organisme qui fonctionne depuis la vie végétative jusqu'aux merveilleuses facultés inconnues par lesquelles nous sont transmises les nouvelles des mondes lointains, les intuitions, les enthousiasmes vers l'idéal; par lesquelles arrivent les découvertes à l'inventeur, les trouvailles au génie, les inspirations de tout ordre dans les circonstances désespérées.

Or il est bien évident que Jésus n'adresse Ses exhortations qu'à notre conscience; Il agit sur l'être inconscient, sur l'étincelle divine même; mais Il ne parle qu'au Moi. La plupart des psychologues s'accordent à dire que le moteur de la volonté, c'est le sentiment; c'est bien ce que Jésus montre quand Il S'adresse à notre cœur. Ce qu'Il appelle notre âme ou notre esprit, c'est tout ce qui n'est pas le corps, ni la volonté, ni l'intelligence; c'est tout l'homme secret, tout l'homme ignoré. Des précisions plus analytiques sont superflues; car l'Évangile est un manuel de praticiens et non un traité pour les théoriciens.

Permettez-moi d'ajouter encore ceci pour en finir avec la mise au point nécessaire à une étude judicieuse et saine.

Dieu n'est pas un tyran. Encore que notre inintelligence actuelle résulte de nos désobéissances antérieures, Sa bonté nous accepte chaque jour tels que nous sommes ce matin-là; Il ne nous demande la réalisation de Sa Loi que dans la mesure où nous l'avons comprise. Si le mot esprit représente pour moi la sphère intellectuelle, m'appliquant à me détacher des résultats de mon labeur cérébral, je satisferai entièrement au précepte. Si le mot esprit me représente quelque faculté plus profonde, c'est de la conviction que cette faculté m'appartient en propre qu'il faudra me défaire. Et ainsi de suite.

Certes je respecte et j'admire les austères efforts des grands philosophes; même si elles s'égarerent, leurs enquêtes et leurs méditations nous élèvent. J'admire encore l'énergie des grands réalisateurs; même s'ils se trompent, ils sèment le mouvement, ils fomentent la vie, ils déclenchent des réactions vers le mieux. Mais tout cela, tous les modes d'exister découlent de la même source : le Moi, pivot de la conscience, source des antipathies et des sympathies, opérateur secret du mal et du bien, dépositaire du démérite et du mérite, foyer où se concentrent pour descendre les forces et les splendeurs provenant de mon être immortel et de mon être éternel, athanor enfin où se subliment vers la gloire tous les pauvres labeurs de mon être mortel. C'est le Moi qui s'éclaire ou qui s'obscurcit, qui se diminue ou se développe par delà les horizons temporels où il fait travailler ses organes.

Le pauvre d'esprit, le pauvre en esprit peuvent donc être des riches qui ne tiennent pas à leur or, des inventeurs qui donnent leurs découvertes, des triomphateurs insoucieux de la gloire, des savants persuadés de leur ignorance essentielle. Ne concluez pas de ceci que les uns ou les autres de ces hommes suivent une voie mauvaise; comme nous tous, hélas ! ils ont choisi le chemin où ils se sentaient capables de marcher; ils font bien de jeter toutes leurs forces à la conquête des illusions, puisque c'est le meilleur moyen qu'ils aient pour s'apercevoir que ce sont des illusions; puisque ce sera cette même ardente énergie qu'ils retrouveront au seuil de l'Éternité, tandis que les résultats de leur effort auront été répandus sur toutes les créatures. L'expérience est indispensable pour juger des choses justement. C'est pourquoi la vie nous est donnée; c'est pourquoi nous rendons d'abord à la vie un culte idolâtrique; ensuite nous la méprisons; enfin, nous l'aimons avec sagesse comme le plus précieux des divins présents, lorsque nous découvrons comment il faut la vivre pour la dépasser, pour la surpasser; nous arrivons alors à nous mouvoir en elle sans qu'elle nous captive. Et c'est là une plus profonde pauvreté d'esprit.

Davantage en effet que la richesse, que la célébrité, le pouvoir ou le savoir, l'égoïsme est notre faux trésor précieux. Le Christ ne s'adresse pas tant à l'élite qu'à la foule, à l'immense foule médiocre, à nous tous qui ne possédons qu'un peu d'argent, une petite fonction, un petit bagage d'idées; mais nous sommes tous riches d'une grande surestime de nous-mêmes, d'un grand sentiment de notre importance et de notre valeur. C'est pourquoi nous sommes grincheux, aigris, malheureux; c'est pourquoi nous sommes en enfer, un petit enfer bien prosaïque, mais un enfer tout de même. La vraie pauvreté spirituelle, voyons-la donc plutôt dans l'appauvrissement du Moi que dans le détachement des énergies du Moi.

Luttons contre nos goûts, contre la tyrannie de notre caractère, contre la bile et

l'atrabile de notre humeur; assouplissons-nous; nous arriverons ainsi plus vite à ne plus tenir à notre fortune ou à nos places. Le Christ nous donne toujours le procédé le plus rapide, le plus sûr et le plus effectif; ce que j'ai mis une demi-heure à vous dire, avec des circonlocutions et des détours, Il vous le dit en quatre mots : Bienheureux les pauvres d'esprit. Et ces quatre mots contiennent tout.

Il existe des mondes où la souffrance et la joie dépassent notre capacité actuelle de jouir ou de souffrir autant que telles étoiles dépassent notre planète. Nous sommes perfectibles dans la même proportion. Avant d'entrer dans la Paix éternelle, nous passerons par des purgatoires et des paradis où notre pouvoir de souffrir et notre pouvoir d'aimer prendront des agrandissements immenses, des approfondissements terribles, des exaltations vertigineuses. L'Amour nous envahira peu à peu; peu à peu nos douleurs, quoique devenant plus fortes, perdront leur importance; peu à peu le souci de servir le Ciel nous dominera.

Telle est la véritable pauvreté d'esprit, cet état inexplicable où le disciple souffre en souriant, sans cesser de baigner dans la joie, comme s'il était lui-même une chair insensible livrée à des bourreaux aveugles.

Le temps et l'espace finissent toujours par réduire en poussière les splendeurs créées, quelque sublimes qu'elles soient. Seuls les trésors de l'Absolu sont impassibles. Inutile de chercher à les atteindre directement au moyen de nos puissances humaines; nous ne capterions jamais que quelques images vagabondes du Vrai, du Beau et du Bien surnaturels. Mais, travaillant à nos divers devoirs temporels par ces facultés temporelles, travaillons en nous, à notre devoir éternel, au moyen de la force éternelle de notre Ame : l'Amour.

Ne haïssons pas notre corps, ne méprisons pas notre intelligence, ne dédaignons pas le petit pouvoir qui nous a été offert de sentir ou de répandre la Beauté. « Le corps, époux impur de l'âme » , a dit un lyrique. Oui, le corps a besoin de l'âme; mais je ne sais pas si l'âme n'a pas encore plus besoin du corps. Et, à comparer les soupirs des contemplatifs vers une vie tout immatérielle aux plaintes ardentes des âmes qui, dans l'Au-Delà, se pressent vers les portes de la terre pour — avec enfin quelle joie ! — y recevoir un corps, l'on comprend combien cette pauvre existence d'aujourd'hui est précieuse et de quels avenir resplendissants elle est le germe obscur et le gage certain.

*

La seconde béatitude est celle des Affligés. Je voudrais y être moins long que pour la première; et cependant combien j'aperçois de choses à vous dire qui me semblent importantes et encourageantes !

L'attitude la plus commune devant la souffrance est de s'en garer par tous les moyens. Ceux qui rejettent les moyens de l'emploi desquels d'autres pourraient pâtir constituent déjà une minorité; ceux qui ne se plaignent pas sont rares; plus rares encore ceux qui se sentent heureux dans les larmes; mais combien peu rencontre-t-on de disciples ardents qui demandent au Maître de leur envoyer des épreuves ? Ceux-là montrent du courage et de l'intelligence. Du courage, car nous savons comme l'épreuve est utile; mais nous la repoussons par lâcheté; nous nous bandons les yeux pour ne pas voir les fruits magnifiques que fait mûrir le soleil de la douleur. De l'intelligence, car, si nous consentions à comprendre quel rayonnement réside dans la patience, si nous aimions un peu notre prochain, nous rechercherions le travail au lieu de nous

embusquer.

La loi du travail est inéluctable; mais nous ne voulons pas travailler; ou bien nous ne travaillons que pour satisfaire un égoïsme; dès que cet égoïsme empiète sur l'égoïsme du voisin, celui-ci se regimbe, se défend, et naît une souffrance. Quelques êtres d'exception, çà et là, travaillent sans égoïsme, soit qu'ils s'efforcent de découvrir aux autres hommes une parcelle inconnue de Vérité ou de Beauté, soit qu'ils essaient d'amoindrir la douleur des autres, en en prenant sur eux-mêmes la part la plus lourde possible. Ceux-là souffrent plus profondément que la masse, parce qu'ils veulent faire accepter à la Matière un peu d'Esprit; et la Matière déteste recevoir l'Esprit; elle voudrait l'engloutir, mais non pas lui obéir.

Que la souffrance, dit-on, soit purificatrice, qu'elle nous confère une noblesse inattaquable, sans doute; cependant pourquoi Dieu, défini la Bonté unique, n'a-t-il pas inventé un moyen plus doux de nous conduire jusqu'à Lui ? Quel moyen donc ? Oublie-t-on qu'il prend d'abord tous les moyens ? Il écrit Sa Loi dans notre conscience; Il nous fait intelligents pour que nous puissions voir partout ce que produisent les infractions à la Loi; Il nous conseille, Il nous exhorte, Il nous donne l'exemple enfin. Quel moyen imaginerez-vous ? Quel autre reste-t-il que de nous laisser aux prises avec les conséquences pratiques, palpables, personnelles de nos désobéissances ? Ces réactions, qu'on appelle le mal, ce sont des biens, en réalité. Le médicament, quelque amer qu'il soit, c'est une chose bonne.

Non, il ne faut pas se refuser à souffrir; il ne faut pas se rendre insensible; notre coeur en jachère a besoin de labours profonds; nul ne peut échapper à la souffrance que par des artifices à courte échéance, et au terme desquels l'aiguillon se fait plus pénétrant. Au contraire, mieux on l'accepte, moins elle nous déchire. Souvenons-nous que nous sommes, essentiellement, des esprits; l'esprit ne croît, ne rayonne et ne se sublimise que par la douleur.

La souffrance est encore une réaction défensive contre un envahisseur, physiologique, moral ou spirituel. Nous sommes les creusets, elle est le feu, elle est rédemptrice, elle est le bouclier du Bien, elle est Jésus.

Et puis, nous tous, toutes les créatures, l'effrayante armée des astres, les légions de Lumière et d'Ombre, tout cela, c'est dans la main de Dieu, soumis à Son bon plaisir. Bon gré, mal gré, c'est ainsi; et si nous satisfaisons, çà et là, quelques caprices, c'est parce que Dieu le veut bien. Les disciples du Christ, pour lesquels seuls j'écris, comprendront que je ne cherche pas à donner raison à Dieu, comme si Dieu avait besoin d'être justifié. Je n'invoquerai pas la théorie des réincarnations, je n'évoquerai pas ces existences inconnues que nous vivons tous, avant et après celle-ci, quelquefois même pendant celle-ci, sur l'un ou l'autre des millions d'astres qui peuplent le zodiaque. Ce sont là des choses possibles, sans doute, mais ce sont aussi des vérités encombrantes et superflues, trop lourdes et inopportunes.

Parlant à des disciples du Christ, je veux leur parler par delà la raison, par delà les opinions, par delà l'imagination même. Je veux leur parler dans le vide strict de la foi, dans la nuit parfaite de la foi; je veux que, dans toute la création, ce ne soit qu'après Dieu seul qu'ils regardent. Je veux qu'ils répètent perpétuellement : Tout ce qui m'arrive est bien; tout me vient de Dieu. C'est la route unique de la Béatitude.

D'ailleurs combien d'hommes y a-t-il qui, sachant que le pauvre qu'ils vont secourir se fera leur assassin, le secourraient quand même ? Il ne serait guère long de les dénom-

brer. De même combien d'hommes y aurait-il qui, connaissant les causes de leurs souffrances, connaissant donc les suites des fautes qu'ils pourraient commettre, pratiqueraient la vertu, sans calcul, en oubliant leur science fatale ? Oui, toute connaissance est un fardeau et, pour le porter, il faut l'entraînement préalable de la souffrance.

Du point de vue de l'Éternité il n'y a pas d'injustices. Les injustices apparentes sont des justices absolues. Et si l'on considère que seule la grandeur du Moi nous empêche d'habiter le Ciel, on accueillera avec transport tout ce qui diminue le Moi. La souffrance le ronge peu à peu, le réduit en poudre; elle nous jette en haut par la prière; elle évoque Dieu à force de nous Le faire invoquer.

Mais il faut savoir l'accueillir de bonne grâce. Je ne dis pas la rechercher; cela, c'est l'affaire des saints; nous autres, acceptons-la seulement quand elle vient; ne fuyons pas à son approche; la fuite, c'est l'impatience, c'est la mauvaise humeur, c'est la plainte; accueillons-la, vous dis-je, comme une visiteuse bienfaisante, comme l'avant-courrière de Dieu. Elle nous apporte des présents uniques. Nul ascétisme, nulle contemplation, nulle profonde intellectualité, nulle volonté gigantesque ne nous en fera d'aussi précieux. Ce sont le savoir vrai, la connaissance et la maîtrise de nous-mêmes, la force, la paix. Le patient parfait conquiert la familiarité du Christ et la béatitude certaine. Les purgatoires nous montent aussi haut qu'ils nous ont précipités. Nous ne pouvons pas nous perdre; le Pasteur fidèle ne nous laisse nous égarer un peu que pour, en nous ramenant Lui-même, tenter de Se faire aimer de nous. Nous ne pouvons pas éteindre la Lumière en nous; nous pouvons la voiler, l'adultérer, l'obscurcir; elle vit quand même; or, la souffrance est son aliment. C'est par elle que se construisent peu à peu ces facultés merveilleuses de notre esprit, mille et dix mille fois plus belles et plus fortes que celles de notre corps, ou de notre mental, et qu'on appelle du nom excellent de vertus. Ce sont en effet les forces par excellence. Ce sont les membres et les sens et les organes de notre être moral, de notre sphère affective, de notre coeur; et le coeur, c'est tout l'homme.

Par delà même les états moraux conscients, au delà de la patience, de la résignation, de la douceur, de l'optimisme, de l'humilité, au delà même de la prière, la souffrance travaille et opère. Plus on se sent seul, plus Dieu S'approche, en effet; plus on aspire à Lui, plus on s'attire de souffrances, plus on s'enfonce dans la solitude; plus on se hâte sur la voie étroite, rude et grimpante, plus les obstacles s'y succèdent rapidement; plus on monte vers la Lumière, plus les Ténèbres nous tirent en bas. Cela est bien, puisque la Victoire est à nous; nous sommes prédestinés à vaincre. Et ainsi, parce qu'elle nous lance toujours plus avant dans l'Inexploré de l'âme et dans l'Inexploré de la Nature, elle nous enrichit réellement hors de proportion à nos efforts.

Et puis, elle nous fait comprendre nos frères; elle engendre la pitié; elle agrandit notre coeur et l'approfondit; elle nous démontre, elle nous montre plutôt la solide cohésion de tous les êtres humains ensemble, la ligature, les liens par milliards qui les accolent les uns aux autres et les rendent frères, et la répercussion de chacun sur toute la masse, et le miracle possible d'un éclaircissement général au moyen d'une seule imperceptible étincelle. L'esprit du vrai patient opère invisiblement sur toute l'humanité, sur la nature entière. De même que, dans les anciens holocaustes, l'esprit de l'animal sacrifié montrait la route à l'entité collective de son espèce et servait de support aux prières du peuple, dans les holocaustes spirituels le patient, les témoins

visibles et les assistants invisibles, le milieu, tout est purifié, spiritualisé, illuminé.

Ici nous touchons au grand acte du sacrifice, à la substitution mystique, à la réversibilité. Nous en parlerons à propos d'autres discours du Christ qui s'y rapportent plus directement. La béatitude des affligés ne désigne pas la cause de leurs larmes; ils sont affligés, frappés par le choc en retour de quelque mauvais geste antérieur, ou heurtés dans leur élan de compassion à l'ingratitude, à la malice, il n'importe. Il suffit au Christ de voir quelqu'un qui gémit pour accourir l'encourager.

Saint Luc écrit : « Bienheureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous serez dans la joie ». Je voudrais pouvoir parler comme il convient du mystère des larmes. Contemplons d'un regard simple la marche de la Nature et les mouvements de notre existence particulière; l'une et l'autre suivent les mêmes vicissitudes et se développent le long de courbes parallèles. Nous voyons la première partir de l'état le plus subtil qui puisse remplir un espace pour arriver à l'état le plus dense et le plus inerte où de la vie puisse subsister. Nous voyons la seconde, d'abord lumière brillante et saturée d'Esprit, s'obscurcir par degrés, s'engourdir et se durcir jusqu'à la pétrification où s'arrête le coeur des avarés et des meurtriers. Mais le Nadir atteint, il faut se mettre en marche vers le Zénith. La fatigue est grande, cependant; où les créatures retrouveront-elles des forces ? « Venez à moi, leur répond Jésus, vous qui êtes accablés, et je vous soulagerai ». Cet appel est incessant; la voix de Jésus porte jusqu'aux confins du monde et toutes les créatures l'entendent; quelque chose, au centre des toutes les créatures, entend le cri de l'Amour. Leur effort pour se remettre debout, les quelques pas incertains qu'elles font vers la Voie – car Jésus n'est jamais loin de personne –, cela s'appelle la souffrance.

Cette flamme de leur pauvre espoir obstiné qui ne veut pas mourir, c'est la souffrance; ce feu des repentirs toujours tardifs, c'est la souffrance. Et plus les créatures approchent de leur Sauveur, plus leurs pas sont pénibles, plus l'espoir resplendit, plus le remords ronge; plus la souffrance les travaille et les fouille.

Nos ingénieurs ont trouvé des feux qui liquéfient les pierres les plus dures; la souffrance est un feu infiniment plus fort, puisqu'elle fait se résoudre en larmes le dur diamant du Moi. En vérité, elle est le seul chemin qui mène à Dieu; et, parce qu'elle mène à Dieu, elle est noble; parce que les larmes rendent notre coeur sensible à l'action divine, elles sont belles, et pures, et précieuses.

Il n'y a eu, il n'y aura jamais qu'un seul être au monde qui ait souffert, qui souffre encore sans l'avoir mérité. C'est Jésus. Le torrent de martyres jailli au pied de Sa Croix devait creuser par le monde le chemin du Consolateur, de la visite duquel nous sommes tous appelés à bénéficier. C'est ce que Jésus nous annonce dès Son premier discours public : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ». Oui, la souffrance n'est que la convulsion de l'égoïsme et de la matière qui ne veulent pas se transformer; et la consolation, c'est la paix harmonieuse que l'Esprit installe en nous quand nous nous sommes faits Son temple.

Toutes les fois que le feu prend à l'une des enveloppes du Moi, les larmes viennent. La douleur du corps est un feu, le chagrin est un autre feu, comme le repentir, comme la contrition; voilà des larmes amères. Mais il y a des feux de clarté qui font jaillir des larmes douces; l'admiration, la reconnaissance, l'amour, la joie pure, la prière, l'extase comptent parmi ces feux d'allégresse. Par les larmes notre faiblesse oblige la Toute-Puissance à accourir; c'est pourquoi les larmes sont saintes, et il faut se

cachez des hommes pour les répandre; elles appartiennent à Dieu; Dieu seul a le droit de les voir; Dieu seul a le droit de les recevoir; nous ne devrions les répandre que devant Lui et à cause de Lui. Pleurer pour un motif personnel, c'est pour le disciple une profanation; c'est la prostitution d'une chose sacrée.

La douleur donc, quel qu'en soit le motif, frappe notre cœur, comme Moïse fit le rocher, et une source d'eau vive jaillit. Sources de douceur, de force et de patience, qu'ils sont beaux les yeux qui fondent devant le Seigneur ! Rosée rafraîchissante et vivifiante, les larmes sont avidement attendues par toutes nos facultés arides et qui désirent devenir fécondes; elles sont la pluie dont les semences du divin Laboureur ont besoin pour croître; elles sont le vin de notre faiblesse et l'eau-forte qui rongera le caillou de l'égoïsme. Elles sont le sang de toute grandeur et la vraie force des désirs véridiques.

*

« Ceux qui ont faim et soif de justice » sont aussi bien les héros célèbres des libertés civiles et sociales que les nobles cœurs qui saignent au spectacle des faibles opprimés, qui volent au secours des victimes de la ruse ou de la violence, qui s'interposent dans les luttes fratricides, qui meurent dans une juste guerre et pour un idéal. Ce sont ces anges de charité qui pansent les plaies corporelles et morales, qui prêchent par l'exemple la douceur et l'humanité, qui, enfin, reconnaissant aux autres tous les droits légitimes, ne retiennent pour eux-mêmes que des devoirs.

La justice des hommes est boiteuse de naissance; aucun législateur ne peut prévoir tous les cas; aucun juge, le plus impartial même ne peut entrer dans la conscience du prévenu, dégager sa part exacte de responsabilité, peser les mobiles d'un acte délictueux. Seule la justice du Ciel sonde les cœurs et les reins, les proportions du libre arbitre et de l'atavisme, et les séries des conséquences de l'acte dans tous les mondes. La justice des hommes est impitoyable; la justice du Ciel est indulgente parce qu'elle dispose du Temps et qu'elle peut en reculer les bornes. Au surplus, Dieu ne punit pas, parce qu'Il nous aime; et Il ne se sent jamais offensé, parce que la petitesse de l'homme n'atteint jamais Sa grandeur infinie.

Le penseur s'arrête d'ordinaire devant l'antithèse de la Justice et de la Miséricorde, antithèse surnaturelle et antithèse naturelle. Dans le Royaume de Dieu, il n'y a pas de Justice, parce qu'il n'y a pas de Loi qui oblige. Les habitants du Ciel obéissent librement; ils sont incapables de désobéissance; l'Amour remplit leur être en entier. Il ne s'y trouve pas non plus de Miséricorde, puisqu'il ne s'y trouve ni délinquants, ni pénalités.

Dans la création, au contraire, la Justice règne, parce qu'une Loi y fut promulguée, parce que toute infraction au devoir, tout empiétement sur le droit du voisin rompt l'équilibre moral, social, économique et même physique; parce que la moindre rupture locale se propage invinciblement et compromet de proche en proche l'harmonie universelle.

Mais, comme personne ne se laisse léser sans se défendre, ou bien sans en concevoir une rancune; comme la loi divine est la vie même universelle, toute contravention est un ferment morbide qui décompose et empoisonne; un contrepoison devient nécessaire pour désintoxiquer, puis pour guérir. Ce remède, c'est la Miséricorde; le médecin qui l'administre, c'est Jésus, aidé par ceux « qui ont faim et soif de justice ».

Les anciennes races de la terre qui, comme les vieillards, aiment philosopher, ont admis la doctrine des existences successives pour expliquer les injustices apparentes du sort, dont nous sommes journallement témoins. Sans entreprendre l'examen de cette théorie, dont les preuves objectives sont bien difficiles à réunir, constatons qu'elle donne lieu à de fâcheuses erreurs de jugement et qu'en somme le Christ a eu raison de ne pas la promulguer. Nous voyons, en effet, trop peu de réincarnationnistes accepter avec résignation les injustices apparentes qui les frappent; ils reconnaissent théoriquement que nous sommes seuls les artisans de nos malheurs; mais, pratiquement, ils regimbent. Et, d'autre part, nous voyons trop ces adeptes de la pluralité des existences dire froidement, devant la souffrance du voisin : « Ce sont ses péchés antérieurs; il l'a mérité; il faut qu'il épuise son karma ». Ici encore, l'Orient ne nous a transmis qu'une lumière faussée.

Le Christ nous exhorte au contraire à une résignation parfaite aux coups du sort, parce qu'ils sont justes, en effet, et que nous devons être affamés de justice. Parallèlement, Il nous demande de détourner ces mêmes coups qui vont atteindre notre frère, d'appeler sur sa tête cette incompréhensible justice qui s'appelle la Miséricorde, de payer, s'il le faut, l'amende à sa place, de faire pour lui ce que nous désirons que Dieu fasse pour nous.

S'il se produit des injustices dans le fonctionnement du monde, ou dans le tout petit gouvernement qui régit des citoyens, ce ne sont pas les émeutes et les révoltes qui eu empêcheront le retour. L'histoire impartiale nous démontre qu'elles amèneront seulement d'autres injustices en sens contraire. Seule la soumission aux lois tyranniques les tue et en fait naître de plus sages. Seules des mains compatissantes guérissent les rancunes et les désirs de vengeance. Seul un innocent qui s'offre à la place du coupable régénère ce coeur corrompu. Nous savons tous que les bagnes et les maisons de correction achèvent de pervertir au lieu d'améliorer. Encore que tout ce vaste univers n'offre à l'ami de Dieu que des scènes de luttes plus ou moins brutales, un temps vient et un lieu se prépare où les contraires s'harmoniseront, où les antinomies se résoudreont, où les ennemis boiront à la même coupe et rompront le même pain, où les opprimés relèveront leurs persécuteurs suppliants et les remercieront. Au banquet de l'Époux, la Justice et la Miséricorde, soeurs ennemies réconciliées, offriront ensemble aux enfants du Père le pain vivant de l'Amour et le vin de la Sagesse éternelle.

Mais, pour obtenir ceci, il faut « avoir faim et soif de justice ». Il faut désirer manger la Justice et désirer la boire. La Justice, en effet, est une substance; c'est l'économie même du Royaume de Dieu; c'est la fibre même et la sève du grand Arbre des mondes, du Cep éternel; et notre être de Lumière la désire parce qu'il en est un rejeton. C'est aussi la personne même du Juge; c'est le personnage que revêtira le Fils au dernier jour. Voilà pourquoi les meilleurs d'entre nous ne peuvent qu'avoir faim et soif de Justice; ils ne peuvent pas s'en nourrir; ils attendent, ils se consomment dans le désir de ce banquet immense où les mondes et les dieux, se pressant derrière les colonnes du portique éternel, regarderont, en attendant comme font les petits chiens, le repas des élus, des affamés millénaires, des maigres voyageurs auxquels toutes les pierres des déserts ont refusé l'eau qu'ils cherchaient.

Ceux qui ont faim et soif : les pauvres, les malades, les égarés, les pèlerins; et aussi les deux foules pour lesquelles les pains et les poissons se multiplient, quels sont-ils, sinon ceux qui veulent gagner les richesses du Ciel, recouvrer la vigueur de l'innocent,

retrouver le chemin de la maison natale, prier aux marches de l'autel suprême ? Et ils sont une foule, ils sont même deux foules, puisque la lettre de l'Évangile est une Réalité complète. C'est au nom de tous ceux-là que le Juge dira au dernier jour : « J'ai eu faim, J'ai eu soif... ».

*

Le débonnaire est celui dont toutes les dispositions se dirigent vers la bonté. La bonté essentielle est la disposition constante du Père S'inclinant sur les mondes et sur les peuples, sur chacun et sur tous. Parce qu'elle connaît les causes, la bonté est patiente avec les effets parce qu'elle jaillit du permanent, elle est indulgente aux soubresauts du transitoire; parce qu'elle coule du sommet, elle baigne d'une mansuétude égale tous les bas-fonds; parce qu'elle naît de la toute-puissance, elle ne craint aucune révolte; parce qu'elle est belle, elle embrasse toute laideur; parce qu'elle est vraie, elle encourage les lassitudes égarées.

Le débonnaire marche à la rencontre de la bonté. Il vit encore dans l'erreur, mais il devine le vrai; le laid choque son instinct encore sommeillant du beau; c'est par une faiblesse voulue qu'il combat la violence; c'est parce qu'il a entrevu la Gloire que le courage lui vient de peiner dans les marécages; c'est parce qu'il sait comment tous les chemins vont à l'éternel, qu'aucun échec n'entame sa patiente et forte douceur.

Or, si loin que le meilleur des hommes reste de la Bonté parfaite, cet effort-là est encore celui qui nous est le moins impossible. C'est à cause de cette facilité relative que le débonnaire ne reçoit qu'une récompense terrestre. Quelles ne doivent pas être les difficultés à devenir pauvre, ou pur, ou miséricordieux, puisque Jésus, en ne permettant de ne donner qu'au Père seul le titre de bon, nous montre la valeur sans mesure de la bonté ? La bonté véritable, la bonté entreprenante, active, créatrice, qu'en morale laïque on nomme humanité, philanthropie, altruisme, bienfaisance, dévouement, se nomme, en morale religieuse, la charité; et elle comporte alors les gestes les plus sublimes, les sacrifices les plus exorbitants. Ce n'est pas l'homme qui l'exerce; c'est Dieu, par le moyen de l'homme. Voilà pourquoi il a été dit : Le Père seul est bon. Voilà pourquoi Jésus parle seulement des débonnaires.

Les débonnaires sont ces coeurs excellents qui savent accueillir toute la vie, êtres et choses, avec un sourire affable et une candide tendresse. Ils sont doux et bénévoles; leur obligeance est serviable, leurs prévenances cordiales, et leurs complaisances toutes parfumées d'aimable bonhomie; ils ne trouvent qu'indulgence aux défauts du prochain, tolérance à ses opinions et s'offrent toujours à concilier les différends. En un mot, les débonnaires se sont nettoyés de toutes les formes fondamentales de l'égoïsme; ils ont fait de leur coeur un autel; ils y disposent tous les jours les actes de leur bienveillance perpétuelle, comme les anciens prêtres disposaient les bois précieux du sacrifice; et le feu du Ciel, le feu de l'Amour n'a plus qu'à descendre pour les embraser à jamais.

Ce travail préparatoire, cette sculpture en creux, le modelage de ce moule demandent des efforts que ceux-là seuls qui les ont fournis peuvent apprécier. En somme, c'est toute la morale antique, Socrate et Pythagore, Epictète et Marc-Aurèle employés ici au simple sous-oeuvre de la morale chrétienne. Ils étaient en leur temps l'édifice; Jésus a inversé leurs altitudes; ils sont devenus entre Ses mains les fossés des fondations; le Temple nouveau sera élevé sur eux par d'invisibles architectes, par les compagnons angéliques; et les créatures compareront ainsi leur néant avec la totalité divine

Car elles sont celles qui ne sont pas. Leur vigueur et leur adresse, leurs énergies et leurs sensibilités, leur intelligence ou leur instinct, rien de tout cela ne leur appartient. Tout cela, ce sont des instruments de travail que la Nature leur prête à la naissance, qu'elles doivent lui rendre à la mort, non seulement en bon état spirituel, mais encore améliorés, ou plutôt épurés, rectifiés, embellis, régénérés. Je dis : en bon état spirituel; car le corps est vieilli à la mort; les passions semblent affaiblies et l'intelligence vacillante; mais, en dehors des fibres et des cellules, il y a la force vitale; en dedans du coeur, il y a le désir; en dedans du cerveau, il y a la pensée. Ces énergies, comme toutes les autres que je ne nomme pas, se présentent devant le juste Juge, lumineuses ou sombres, selon l'usage que le Moi en a fait; le Moi est le grand responsable; et bien souvent il présente des outils rouillés ou gauchis.

Or la cause principale de ses malheurs, c'est qu'il croit posséder ces instruments de travail; il le croit si bien qu'il s'identifie à eux. Ne disons-nous pas : « Je suis malade », voulant signifier que notre corps a la fièvre ? Ou bien : « Je suis heureux », quand ce n'est peut-être qu'un parfum errant de l'Invisible qui embaume notre sensibilité ? Non, le Moi, c'est le spectateur, le contrôleur, l'enregistreur, l'acteur en un mot. De même que le centre instinctif n'a pas besoin du corps pour convoiter les effluves du monde matériel, que le centre affectif n'a pas besoin du système nerveux pour aimer ou pour haïr, que le centre intellectuel n'a pas besoin du cerveau pour élire les idées avec lesquelles il pense, le Moi n'a besoin d'aucune de ces trois sphères pour être, pour vouloir, pour agir. Séparé d'elles, il perd sans doute le contact avec l'univers sensoriel, l'esthétique ou le métaphysique; mais il leur préexiste, il leur survit, il ne dépend pas d'eux. Ils lui sont utiles, certes; c'est grâce à eux qu'il peut remplir son destin, comme c'est grâce au Moi que toutes ces facultés qui le servent parviennent à l'état glorieux de substances spirituelles pures. Les uns et les autres peuvent vivre séparément; mais, pour atteindre leur perfection, il leur faut vivre tous ensemble.

L'erreur commune des consciences consiste à identifier le moteur et les roues. Quand une sensation, un sentiment ou une idée me parviennent, ce par quoi je connais cette perception, c'est ma conscience; ma conscience en outre se connaît elle-même; c'est cette dernière notion qui est proprement Moi; c'est dans ce point exigü que dorment les immenses énergies de la Liberté; c'est, hélas ! de ce point vide que nous sommes tous si orgueilleux.

Il verse les fascinations les plus vraisemblables sur tout ce que nous touchons. Celui qui « a fait fortune » s'imagine devoir sa réussite à son habileté en affaires, à sa volonté de travail et d'économie; il croit « s'être fait lui-même », alors que les circonstances lui ont été préparées et les forces confiées qui étaient nécessaires à leur utilisation; à la mort, rien ne lui restera de tous ses labeurs, sauf l'idéal plus ou moins haut vers lequel il les conduisit.

Mais tout ce que le Destin nous donne, malheurs ou bonheurs, c'est toujours à titre d'épreuve; et les bonheurs sont les plus redoutables de ces sévères examens. Chaque avantage temporel est, en réalité, un devoir nouveau envers ceux de nos frères qui en sont privés. Que deviendrions-nous si, par exemple, la Nature thésaurisait ?

On ne doit donc pas garder les superflus. Temps, argent, forces, intelligence, affection, tout ce que nous n'utilisons pas doit être offert, offert à nos amis, à nos ennemis, aux indifférents, à ceux qui nous déplaisent. Il faut partager; il faut accueillir les demandes muettes des créatures inférieures et des choses; sans attendre de

gratitude, sans se rebuter.

Toutes les fois qu'un geste fraternel nous coûte, cela ne montre-t-il pas qu'il est rare ? On ne fait avec aisance que ce que l'on fait souvent. Comme les doigts du pianiste, par des milliers d'exercices, courent sur les touches sans que le regard les guide, il faut d'innombrables essais pénibles à la moindre vertu avant qu'elle devienne partie intégrante de notre personnalité, avant que ses initiatives jaillissent spontanément, au moindre appel des circonstances.

Lorsque la Nature et ses ministres, les dieux de la Terre auront vu avec quel soin nous faisons valoir leurs dépôts, avec quelle largesse nous en répandons les intérêts, ils nous en confieront de plus en plus importants. Par notre coeur affable, par nos mains ouvertes, par notre oubli de nous-mêmes, nous fertilisons le petit domaine où le Maître nous a installés. Et, au bout du long et loyal fermage, Il nous léguera en bonne propriété ce lopin de terre que nous Lui avons patiemment fait valoir. Telle est la récompense des débonnaires.

*

La Miséricorde trouve des occasions moins fréquentes de s'exercer. Elle est une forme de la bonté qui fait grâce au coupable de sa punition, ou qui nous interdit la vengeance. Elle est la vertu propre des classes dirigeantes.

Dès qu'on ne vit pas tout à fait au bas de l'échelle sociale, on incline à penser que les inférieurs seuls ont des devoirs, et les supérieurs seuls, des droits. Au contraire, les devoirs de ceux-ci sont bien plus impérieux que les devoirs de ceux-là.

Le premier degré de la miséricorde, c'est de ne pas mépriser l'inférieur, de traiter le faible, le subalterne, sans dureté, sans mépris, sans morgue, sans impolitesse, sans indifférence; c'est de lui offrir cet accueil indulgent qui fait la part du manque d'éducation, de l'influence rébarbative de la misère, du défaut de culture; qui ne s'impatiente pas des défauts, qui supporte les défaillances, les entêtements, les petites tyrannies; qui sait enfin que, comme les vertus, les vices aussi doivent visiter les coeurs pour y subir une transmutation rédemptrice.

Cette miséricorde est vaste comme le monde; elle embrasse le genre humain, toutes les créatures, visibles et invisibles, et jusqu'aux entités abstraites. Elle exige une clémence universelle et perpétuelle.

La seconde miséricorde est l'oubli parfait des dolis, des gênes et des offenses, leur effacement total de la mémoire intellectuelle et même de la mémoire corporelle.

La troisième miséricorde est l'impossibilité de ressentir les offenses, non point parce qu'elles n'atteignent pas notre dédain, mais parce que nous sommes devenus petits, si petits que toute flèche nous manque. Plus que le surhomme, l'humble disciple est invulnérable; son calme, antithèse de la sérénité olympienne, naît d'une confiance totale en la force de son Maître et d'un amour invariable.

Ainsi les miséricordieux obtiendront miséricorde. Qu'est-ce à dire, au fait ? La miséricorde est-elle donc si difficile au Père, ou bien en avons-nous tellement besoin ? Oui, nous en avons besoin; nous, notre conscience ne le sait pas beaucoup, mais notre coeur spirituel le sait, et tremble et implore. Car lui, il a vu la Lumière; il sait comme elle est belle et pure en face des laideurs du Moi; il compte avec angoisse les quelques rares mérites qu'il a pu acquérir; il les compare à la masse de ses fautes; il suppose de quelle miséricorde sans mesure il aura besoin; car nous péchons à chaque minute, soit par oubli de Dieu, soit par défaillance de zèle. Il faut l'avouer, nous savons très bien

tout ce que nous avons à faire, puisqu'une seule notion, la plus simple, comprend toutes les autres; mais nous effaçons de notre mémoire ces idées religieuses qui nous gênent; nous ne voulons pas penser à Dieu; et, lentement, cette cécité accidentelle devient chronique; on finit par oublier Dieu. Mais cet oubli est volontaire; tout le bien qu'il nous a fait omettre est porté à notre débit; et, si nous ne nous estimons pas de grands pécheurs, c'est parce que nous n'osons pas nous examiner, nous manquons de courage ou de franchise.

S'il nous fallait réparer, selon la stricte justice, tous les maux avec leurs suites que nous semons, les conséquences se multipliant, notre baignoire serait sans fin; d'autant plus que nous continuons de commettre des fautes nouvelles, au cours de ces travaux forcés. C'est pourquoi nous avons tant besoin de la Miséricorde; c'est pourquoi la Grâce intervient, de temps à autre, par le ministère de l'ange qui nous garde, par la prière d'un Libéré, par l'ordre de Jésus. Ce bienfaiteur spirituel paie notre dette, soit en nous faisant bénéficier de ses mérites, soit en puisant aux inépuisables trésors du Père. Souvenons-nous que de telles faveurs sont toujours gratuites; une grâce n'est jamais un échange; on n'y a jamais droit; on ne la mérite jamais; on ne peut pas la mériter; tout ce que l'on peut, c'est ne pas lui fermer la porte. Or tenir ouverte la porte qui regarde le Ciel est une chose tellement difficile qu'il y faut employer toutes ses forces. Obligeons-nous donc, avec une énergie inflexible, à exercer la miséricorde; alors, à cause de la promesse du Christ, au dernier jour, nous obtiendrons de Lui miséricorde.

Saint Jacques annonce une condamnation sans miséricorde sur celui qui n'aura point usé de miséricorde. N'entendez point ici que nos miséricordes envers nos frères obligeront la miséricorde du Juge à descendre sur nous; si loin que nous poussions la clémence, nous ne dépasserons jamais notre devoir. N'entendez pas davantage que nous serons punis de n'avoir pas montré de mansuétude; le juste Juge ne punit pas; Il laisse aller les réactions naturelles. Mais, si nous nous montrons intraitables avec nos débiteurs, ce Juge, pour nous apprendre comme il est dur d'avoir affaire à un créancier impitoyable, retiendra simplement l'effusion de Sa miséricorde, quoi qu'il en coûte à Sa tendresse. Mais, si nous avons su pardonner, si nous avons pu sourire à nos offenseurs, nos propres fautes, c'est le Trésor de Lumière qui les paiera à notre place.

*

Le pur, c'est l'incorruptible, c'est ce qui a passé par le feu assez longtemps et assez profondément pour en avoir pris la clarté, la beauté, la simplicité. Le pur, c'est la quintessence, la fleur, l'éclat, le sublime; c'est le sans alliage, l'homogène, le direct, l'intègre et l'intact; c'est, en un mot, l'Esprit, le seul feu qui soit à lui-même son propre aliment inépuisable.

La continence n'est qu'une hygiène; la chasteté n'est qu'une pureté d'habitude, et la virginité qu'une pureté du corps. Toutes trois sont précieuses, dignes d'éloges, et des aides incomparables pour la volonté. Ceux-là qui sont capables de détourner leur regard ou leur désir d'une forme voluptueuse, qui peuvent refuser leur consentement aux ivresses tentatrices de l'imagination, qui commandent le calme à la jeunesse de leur sang, savent de quelle inflexible énergie leurs victoires sont achetées. Cependant la sixième béatitude demande davantage : un effort infiniment plus profond, une résistance constamment à son paroxysme, une fixité sur Dieu de l'oeil intérieur à laquelle on ne parvient qu'après diverses préparations.

Notre âme, pour parler comme saint Thomas d'Aquin, sature si minutieusement notre personne physique que toutes les propensions instinctives de celle-ci deviennent perverses dès que la complaisance du « Je » s'y arrête avec conscience. Les plaisirs corporels souillent, non pas parce que la matière est immonde, mais parce que, toute proche des Ténèbres et des démons, ses vapeurs troublent la conscience, empoisonnent la volonté, obscurcissent la Lumière en nous.

Ainsi le coeur pur, c'est celui qui ne désire plus rien du sensuel ni du sensible, qui ne recherche plus aucune joie pour lui-même, ou pour elle-même, ni dans le contact des créatures, ni dans les formes esthétiques, ni dans les abstractions de l'intelligible. Ceci est le premier degré de cette pureté.

Le second, c'est d'apercevoir Dieu dans Ses oeuvres. Les beaux paysages, l'innocence des matins et la splendeur des soirs, la majesté des montagnes, l'infini des mers et le charme des jardins, ce sont des signes de Dieu. La vigueur de l'arbre, l'élégance de l'animal, le style d'un corps humain, l'expression d'un visage, ce sont des signes de Dieu. La splendeur d'un poème, l'immensité d'une symphonie, l'éloquence d'un tableau, ce sont des signes de Dieu. Tout est un signe de Dieu. Et celui-là qui commence de purifier son coeur aperçoit partout une image divine.

Le troisième degré de la pureté, c'est de reconnaître sous toutes les formes la forme de Jésus; c'est de retrouver dans tous les phénomènes un geste de Jésus; c'est de saisir au sommet de toutes les lois une pensée de Jésus. Jésus remplit l'univers; on Le rencontre à tous les instants, dans tous les lieux; Il parcourt tous les mondes, et entre autres ceux où notre corps et notre esprit ont accès; et, comme Il le dit Lui-même : « Qui Le voit, voit le Père ». Cette vision, dans les degrés précédents, était vague, indistincte, plutôt encore que générale; abstraite et spéculative; c'était la vision divine des panthéistes et des anciennes sagesse humaines; c'était la vision de l'ascète indou cavalier du Cygne védique, de l'Archidélivré des Védantins, de l'Arhat bouddhiste, du Phap taoïste, de l'Uni soufite, de Medjnour, de Zanon et de Maître Janus. La vision de la sixième béatitude est au contraire précise, distincte pour chacun de ses objets, concrète enfin et pratique.

Par elle, quand le disciple regarde une pierre, il en discerne les rapports avec le Roc éternel; quand il admire une fleur, il aperçoit le grand lis salomonique, et la vigne et le figuier et le froment et les palmes et les oliviers, les roseaux, avec l'épineux acacia; quand il rencontre les animaux, les maladies, les diables ou les anges, les catastrophes et les calices, leurs correspondances avec le grand Guérisseur, le grand Exorciste, le grand Martyr, avec le Maître de tous et de tout, lui apparaissent au travers de leurs formes terrestres.

Un tel coeur, à force de tendre vers son Dieu, vers notre Christ, devient réceptif à Son seul rayonnement et en découvre au premier coup d'oeil la trace innombrable. Nous autres, même les plus fervents, nous ne voyons Dieu que comme dans un miroir, dans le miroir de la Nature, où les réalités éternelles ne sont que des reflets, où la Face éternelle est inertie. Ce qui est le plus beau ici-bas, et le plus admirable – oserai-je le dire ? et, pourtant, c'est la vérité – le plus beau, le plus grand, le plus admiré sur la terre, c'est le plus commun et le plus petit dans le Ciel et le moins précieux devant notre Père. Cela paraît impossible; et cependant cela est. Si le Royaume de Dieu n'était que le perfectionnement à la trillionième puissance de la force, de la beauté, de la vérité créées, serait-il autre chose qu'un Relatif très agrandi ? Si le Royaume est l'Infini,

l'Ineffable, l'Impossible, l'Inconcevable, l'Absolu en un mot, ne faut-il pas qu'il développe ses puissances incommensurables à l'inverse de cet Univers, puisque la direction de celui-ci est le fini, le possible, le compréhensible, le relatif ?

C'est par l'effort vers la pureté qu'on arrive à voir Jésus au centre de toute chose; et Jésus, en retour, donne à Son contemplateur une ignorance insigne; Il fait mieux, puisque tout don de Jésus est un don parfait, en donnant à Son fidèle un peu de la limpidité, de la pénétration de Son regard, Il Se donne Lui-même. Et, lorsque le récipiendaire arrive à supporter sans faiblir ce commerce formidable, ce sont toujours ses yeux qui regardent, mais ce n'est plus lui qui voit, c'est le Christ-Dieu qui voit en lui.

Ainsi voir Dieu, c'est voir par Dieu. Le pur a donné les gages et les preuves de son innocence, de son innocuité, de sa bienfaisance. Aucune créature ne le redoute plus; elles savent toutes ou elles sentent n'avoir que de l'aide et de l'allégresse à attendre de lui; il est l'ami de tous les êtres et de toutes les choses; pour lui sont tombées les barrières de castes, de races et de religions; je ne veux pas dire que toutes lui paraissent identiques, mais que toutes lui paraissent également dignes de ses prières et de ses sacrifices. Son activité ne le lie plus; il est libre. Il n'a plus besoin, pour connaître, d'élaborer des pensées. Il s'adresse simplement aux êtres, au caillou comme à l'étoile, au démon comme à l'ange et, parce qu'il n'y a plus d'ombre en lui, ses interlocuteurs lui répondent en vérité, et lui dévoilent leur nudité essentielle.

Il y a une tranquillité faite d'apathie ou d'indifférence. Il y en a une autre faite de stoïcisme et d'impassibilité. La première est inerte; la seconde est orgueilleuse; ni l'une ni l'autre ne vient du Ciel. Ce qui vient du Ciel est toujours vivant et fructueux.

Qu'il s'agisse des guerres intérieures ou des discordes extérieures, de l'inquiétude des désirs, de l'angoisse des ambitions, des rancunes envieuses, des vengeances ou des rivalités, une seule cause engendre la multitude des troubles : le manque de confiance en Dieu. On ne se persuade pas de Sa sollicitude; on ne conçoit pas que Sa permission est indispensable pour le plus minime résultat; on s'imagine être seul, soit qu'on envahisse le voisin, soit qu'on le subisse; on s'arrête à l'injustice apparente de nos peines; on accorde une importance exagérée aux choses temporelles, qui passent toutes cependant; enfin, on se presse d'aboutir comme si notre sort éternel dépendait de nos petites réussites ou de nos échecs illusoire.

On ne peut donner que ce que l'on possède. Pour rétablir la paix autour de soi, il faut d'abord l'établir en soi. Ces deux grands oeuvres sont également difficiles. La route est longue d'ici au royaume de la Paix, et notre Moi ne marche pas bien vite. La guerre est partout : dans notre coeur, dans la famille, à l'usine, dans la cité, dans la nation, dans les idées, entre les peuples, entre les religions, dans chaque religion. Dans le tout petit cercle où chacun vit, comme elle est âpre et vivace !

Or comment établir la paix intérieure, comment s'établir dans la paix intérieure ? Tout ce que nous pouvons pour cela, c'est de nous préparer à la recevoir, de nous rendre – non pas dignes – mais seulement aptes à la recevoir, de ranger, de nettoyer, d'aérer les chambres de notre esprit de façon qu'elle puisse y faire des séjours de plus en plus longs.

Acquérons d'abord le sang-froid, le contrôle sur nous-mêmes, le calme. Nous sommes un mélange intime de matière et d'esprit. Maîtrisons d'abord la matière, je veux

dire les instincts; ensuite nous disciplinerons les émotions; enfin nous rectifierons nos pensées. Possession de soi-même, sérénité, recueillement, impartialité : voilà les colonnes du temple de la Paix.

Ces quatre colonnes sont assises sur quatre solides piédestaux. Le premier s'appelle la patience qui supporte tout sans un murmure; le second piédestal, c'est l'humilité qui se range toujours à la dernière place, ne prend pour soi que le strict nécessaire et cherche à obéir aux vœux d'autrui; le troisième, c'est l'oraison constante vers Dieu pour l'accomplissement de Ses volontés; le quatrième, c'est cette humeur souple et souriante qui ne s'occupe pas de ce dont on n'est pas chargé, ne s'affecte pas de ce qui arrive, qui ne se passionne que pour les choses éternelles.

Le pacifique ne tient personne en suspicion; ses propres défauts seuls l'inquiètent; sa bienveillance accueille les êtres et les choses, recevant avec une douceur égale les importuns et les sympathiques, les joies et les douleurs. Son souci est en haut; il ne permet à rien d'ici-bas de le troubler; il offre enfin le spectacle d'un concert harmonieux, où les résonances et les accords des diverses facultés se mêlent, se répondent et se prolongent, rayonnant tout alentour la joie sereine et riche qu'un rêve n'appartient qu'au Ciel.

En vérité, la paix est un terrain béni où germent les seuls graines semées par le Fils; c'est une atmosphère aux transparences délicieuses où s'épanouissent les seules fleurs de l'Esprit. L'homme qui sait s'y acclimater éprouve des allègements inattendus; tout ce qui le tirait en bas se détache de lui peu à peu; ses énergies se transforment; sa raison aperçoit des points de vue nouveaux; son cœur se dégèle; son corps même change d'aspect et sa force vitale de qualité. Sa personne entière enfin, se détachant des foyers naturels de l'existence relative, se greffe sur le foyer de la vie éternelle, sur le Cep mystique. Et, quand cette transmutation est complète, l'individu est à jamais fixé en Dieu; à la lettre, il est devenu un enfant du Ciel.

Tel est l'avenir réservé à ceux qui, tout en pacifiant leurs propres discordes intérieures, tentent d'arrêter les disputes et les vengeances. Il leur faut du courage, car les adversaires bien souvent se mettent d'accord sur le dos du conciliateur; il leur faut une habileté bien délicate pour toucher aux plaies des amours-propres. Il leur faut une bénévolence, une mansuétude invincibles, parce que tous les propos malveillants, tous les actes injustes qu'ils auront empêchés viendront sur eux inévitablement. Que de patience, que de constance que d'amour ces pacifistes selon Dieu ne déploient-ils pas ! Admirons-les, aimons-les et suivons humblement leur exemple trop rare.

La besogne du disciple ne consiste pas seulement à maintenir et à transformer les ferments mauvais qui pullulent en lui. C'est là sans doute le plus urgent. Mais il faut en outre faire la guerre au mal extérieur ordinaire de qui les hommes se font les artisans, et au mal extérieur extraordinaire par lequel les diables se découvrent. La première bataille, c'est la lutte pour la justice; la seconde, c'est la lutte intime contre les tentations.

Le disciple a, dans son cœur, abandonné tout ce qui intéresse les hommes. Il devient donc un scandale pour eux; ils ne le comprennent pas; ils s'étonnent d'autant plus de sa conduite qu'ils vivent plus près de lui, selon l'extérieur; ses anciens amis, ses parents lui sont les plus hostiles. Et ce n'est pas tout à fait de leur faute, car la Lumière joue la difficulté; elle aime descendre dans les lieux inhospitaliers; les disciples naissent souvent dans les familles les plus charnelles où règnent les convoitises les plus utilitaires,

où la religion n'est qu'une formalité. Parce que là même, l'effort direct vers le Ciel sera plus énergique, parce que dans cette atmosphère lourde l'explosion des ferveurs divines sera plus violente et plus pure. La seule présence du disciple est un blâme insupportable à ceux qui servent les puissances de la chair et du sang. Le mot justice contient l'idée de droit; rendre la justice, c'est restituer leurs droits à ceux qui en ont été dépouillés; être juste, c'est agir adroitement, avec rectitude, en ligne droite, me permettrai-je de dire; c'est posséder un principe pour se conduire, et puis ne plus se permettre de penser, d'aimer ou d'oeuvrer que dans la logique, dans le rayon de ce principe.

Or deux principes moraux se partagent les suffrages des hommes. Le premier, c'est l'égoïsme, c'est cette triste et plate maxime : « Chacun pour soi et Dieu pour tous ». Le second, c'est l'altruisme, c'est le doux commandement : « Aimez-vous les uns les autres ». Il y a donc deux droits, deux justices; la justice de la Matière, c'est la loi du talion; la justice du Ciel, c'est l'élan de l'Amour.

Nous attachons à l'idée de combat celle de violence. Nous ne voyons l'énergie que dans la dureté des despotismes ou dans la ruée des convoitises. Mais il y a d'autres batailles, et des armes extraordinaires pour le soldat du Ciel. Ce sont la douceur et la pitié, la patience et l'indulgence. Extérieurement, le voilà donc voué à la défaite; le Monde l'écrase. Intérieurement, le Monde devient son marchepied; et sa victoire est certaine puisqu'il combat avec l'éternité.

Ces légionnaires de la Folie divine se recrutent parmi les novateurs, martyrs de l'intelligence, de l'idéal ou de la foi, parmi ceux que la politique, laïque ou ecclésiastique, laisse mourir ou fait mourir, pour les glorifier plus tard parmi les apôtres de la fraternité sociale ou de la liberté des consciences. Mais le Christ les tire surtout, ces soldats fidèles, de la foule anonyme dans les flots de laquelle Son regard pénétrant discerne çà et là quelques âmes assez vieilles pour s'être détachées des illusions, assez blanches pour voir la Splendeur, assez ductiles pour se tenir prêtes à toutes les obéissances. La certitude de servir le Père leur suffit; elles ne demandent plus ni récompense ni repos; aucune des merveilles du Monde ne les fascine plus; leurs yeux sont fixés par delà, sur l'Architecte des merveilles, sur l'Omniscient, sur le Tout-Puissant qui est venu vers elles comme leur ami, qui leur donne tout ce qu'Il reçoit, et par qui elles peuvent à leur tour tout donner à leurs frères sans courage.

Ces âmes, où qu'elles aillent, gardent toujours leur lumière, la Lumière; en vérité, en réalité, le royaume des Cieux est à elles, dans les étoiles radieuses, au fond des enfers perdus, dans les mornes solitudes où il n'y a pas d'astres encore. Elles possèdent les Cieux, puisque le Maître des Cieux S'est fait leur Serviteur.

Et, en somme, où trouver un être qui soit constamment, totalement, parfaitement persécuté pour la Justice, une victime innocente ? Si elle n'est pas innocente, elle n'est pas une persécutée parfaite. Aucun homme, quelque hauteur de sainteté ait-il atteint, n'est innocent, au sens complet; aucun, sauf un seul, notre Christ Jésus. C'est à Lui-même que s'applique Sa promesse présente comme les promesses des sept autres Béatitudes, comme toutes Ses Promesses. Et, comme de plus Il résume le Royaume des Cieux, Il rassemble en unité suprême la condition de la promesse, son objet et le moyen de se l'appliquer. Il est le prometteur, le promis et le méritant la promesse. Il est par excellence et seul le Pauvre, le Pleureur, le Débonnaire, l'Affamé, le Miséricordieux, le Pur, le Persécuté. Il est absolument le propriétaire du Ciel, la Consolation, le Maître de la terre, la Justice, la Miséricorde, la Vision de Dieu, l'Enfant de Dieu. Et tout le long de

l'histoire évangélique se multipliera cette identité constante des enseignements et des actes, des promesses et de leurs preuves, du passé avec le futur dans le perpétuel et mobile présent, cette fusion enfin de tout l'abstrait avec tout le concret, en la personne de Jésus.

Or, pour que s'affirme une fois de plus la force christique de l'identification des extrêmes, nous voyons un bonheur éternel, essentiel, réel, conféré comme récompense d'un malheur passager, puisque l'existence terrestre est si courte, d'un malheur superficiel puisque notre personne seule peut souffrir, d'un malheur apparent, puisque tout ici-bas n'est qu'ombres et images. Une telle infinie disproportion entre le sort temporel et l'état éternel a lieu pour chacune des béatitudes, bien qu'elle soit plus visible à la huitième; c'est le sceau du Fils, c'est l'envol de l'espérance.

*

On la voit, sur le bord du précipice, mesurer du regard l'altitude des cieux avant de prendre son essor. Ce regard, ce sont ces deux phrases où je veux voir la neuvième béatitude, la béatitude secrète, la plus inconnue, celle devant qui tout le monde passe sans l'apercevoir, comme les voyageurs des légendes passent devant l'entrée de la caverne aux trésors que ferme le fragile rideau de quelque buisson épineux.

Il est remarquable que saint Luc, le plus cultivé des apôtres, ne mentionne que trois des huit béatitudes, et encore en les restreignant au sens matériel. L'historien de la pauvre Mère du Christ était-il plus sensible aux souffrances physiques que les autres apôtres, gens robustes et habitués à la peine ? ou bien a-t-il voulu s'adresser aux plus humbles des misérables, aux plus emprisonnés dans le triste cachot des gênes sans-grandeur ? Dans les deux hypothèses, le peintre de la Vierge a raison. La douleur physique est une très dure école, et notre corps une très précieuse merveille; soit qu'on l'amollisse, soit qu'on le traite en ennemi, on se trompe sur son compte. Sans lui, que serait notre âme ? Que seraient notre intelligence et notre sensibilité et tout ce par quoi nous sommes des humains ? Corps admirable, appelé au sort le plus éclatant : ne deviendra-t-il pas le temple de Dieu ? Comme nous devrions l'aimer, d'une tendresse austère et forte; comme nous devrions lui dispenser avec prudence l'exercice, la fatigue, et les joies qui le montent vers l'Esprit; comme nous devrions le respecter !

Voilà, je pense, ce que le troisième évangéliste a voulu nous faire entendre; car, pour le fond, il est d'accord avec le premier, puisqu'il énonce en termes identiques ce que j'appelle la neuvième Béatitude, synthèse des précédentes.

Ces deux versets parallèles nous montrent bien que Jésus S'adresse, non pas à la foule, mais à Ses disciples, puisque, pour que les persécutés deviennent des bienheureux, il faut que ce soit à cause de Lui qu'ils aient souffert. Voici tout d'abord, clairement dévoilé, le secret des valeurs spirituelles; elles résident, non pas dans l'énergie, dans la grandeur, dans la perfection des choses accomplies ou subies, mais dans le but, dans le mobile, dans l'intention qui a été leur âme. Bien des fois ensuite Jésus reviendra sur cet arcane.

Ainsi, vous qui voulez servir Jésus, si l'on vous outrage, ne demandez pas réparation; si l'on vous hait, baissez la tête; si l'on vous persécute, ne vous défendez pas; si l'on vous calomnie, n'essayez pas de rétablir la vérité des faits. Chaque injure, chaque trahison, chaque méchanceté reçue en qualité de disciple, c'est une certitude de plus de vous asseoir un jour à la droite du Père.

Ici encore, le doux saint Luc devient terrible. Il annonce le malheur aux riches,

aux repus, aux heureux, aux gens arrivés; et il a raison : ceux que le sort « gâte » se gâtent, hélas ! et l'épreuve la plus difficile à subir est bien plutôt la chance, le succès et la richesse, que l'échec ou la pauvreté. C'est pourquoi le devoir du riche est de donner, le devoir du savant est d'instruire, le devoir de l'artiste est d'émouvoir noblement.

La loi de la matière est donc la corruption; et le disciple, qui appelle l'Esprit, arrête cette corruption.

C'est grâce à la petite troupe des véritables serviteurs du Ciel que la corruption ne gagne pas la terre entière, et que celle-ci ne tombe pas d'une chute vertigineuse vers l'abîme sans fond du Néant. De même que l'eau marine, lorsqu'elle s'évapore, dépose en petits cristaux brillants cette substance pure qui l'empêchait de pourrir, de même, lorsque la chaleur du Soleil divin fait s'évaporer en nous les essences matérielles, nous ne sommes plus alors que fixité, solidité, pureté; nous arrêtons les ferments morbides.

Ces vrais disciples ne sont pas constitués en corps, ils ne forment pas une secte religieuse; l'Esprit qui les anime et qui les porte n'accepte pas d'étiquette. Ne les croyez donc pas réunis dans tel monastère clos, dans un ermitage inconnu, dans une fraternité mystérieuse; peut-être sont-ils ici ou là, physiquement, mais leur lieu, leur cloître, c'est l'Esprit. Eux-mêmes ne savent peut-être pas, probablement, ce qu'ils sont; Lao-Tseu, Gautama, César, Napoléon savaient ce qu'ils étaient; c'est par là qu'ils paraissent petits aux yeux de Dieu; la Vierge, représentante complète de l'Assemblée des serviteurs de Dieu, n'avait aucune idée d'elle-même, sinon qu'elle était infime et indigne. C'est parce qu'ils ne se connaissent pas que les vrais disciples sont le sel et la lampe; s'ils employaient une partie de leur force à s'occuper d'eux-mêmes, une partie de leur lumière à se regarder, ils travailleraient moins, ils rayonneraient moins.

Comprendre qui est Jésus-Christ, sentir qu'aucune carrière n'est plus belle que d'entrer à Son service, s'essayer à y marcher : cela signifie qu'on est élu, depuis avant la naissance, pour la cohorte secrète de Ses disciples. Il faut alors mettre tous ses soins à se garder blanc et pur; il faut élever sans cesse la lampe que nous avons reçue. Toutes nos pensées selon la Loi, tous nos désirs vers le Ciel, tous nos gestes comme des prolongements des gestes du Christ. Il faut offrir de la sympathie à tous, et à tout; dire ce que l'on sent être vrai; se souvenir que Jésus est là, s'ouvrir enfin et s'offrir souvent à Lui.

Le sel, c'est la pureté intérieure. La lampe, c'est le don de tout ce que l'on possède, mieux encore, le don de soi-même. Sans doute il faut faire l'aumône, répandre ses découvertes, partager sa science, offrir de son bonheur, mais en tout cela il faut encore mettre le sourire d'une fraternelle amitié. Imitons ainsi le Père, qui distribue aux êtres, quelle que soit leur qualité, la vie, la nourriture et l'intelligence dont leur progrès a besoin, et qui ne sait leur refuser que les seules faveurs inopportunes dont ils feraient mauvais usage.

En un mot, il ne s'agit pas de se croire pur, mais d'être pur; car l'usage du sel n'est pas de rester bien proprement dans un joli cristal, c'est d'être incorporé aux aliments toujours prêts à se corrompre; il ne s'agit pas de bien parler de Dieu, mais d'agir selon Dieu. L'acte seul est une lumière éclairante.

Jetons, avant d'écouter la suite du Sermon sur la Montagne, un dernier regard sur ces immenses premières paroles.

Nous connaissons le plaisir, le contentement, l'enchantement, la félicité, le ravissement, l'extase : ce sont les visages humains de la joie. Son visage divin, c'est la béatitude. Un état où le mouvement est une volupté, où la vigueur renaît à mesure qu'elle se dépense, où la fatigue n'existe plus, où l'on trouve dès qu'on se propose de chercher, où l'on obtient en même temps que l'on demande, où la possession comble le désir sans le rassasier jamais : telle est la béatitude. Nul ne peut l'imaginer; nos joies sont ses ombres comme le soleil est l'ombre de la Lumière. Toute chose créée est une limite et une négation et un vide. Nos bonheurs ne sont que les possessions illusoire de ces apparences. Nos béatitudes seront la Joie véridique des réalités éternelles qui s'abattrà sur nos âmes pour les posséder à jamais.

Mais que dire quand la bouche de Jésus a prononcé un mot ? Il a dit huit fois : Bienheureux, et une neuvième fois pour résumer les huit premières. Pourquoi, sinon pour nous faire entendre que nous sommes attendus par le Bonheur et que nous devons être heureux de ce destin. Les plus doctes parmi Ses prêtres ont enseigné à nos aïeux que la foi vient du Père, et la charité de l'Esprit; mais l'espérance appartient bien au Fils.

L'espérance, c'est l'état de demande, c'est la force du désir, c'est la fille de la foi, et la mère de la charité.

Les docteurs de l'Église nous apprennent que, dans l'oeuvre divin du salut, chacune des trois Personnes de la Trinité nous aide par une force spéciale : l'aide du Père étant la *foi*, celle de l'Esprit, la charité, celle du Fils, l'espérance. Il y a une foi humaine qui s'appelle la volonté; une charité normale, qui s'appelle philanthropie; une espérance raisonnable, qui s'appelle optimisme. Mais les forces éternelles qui reconstruisent en nous ce coeur tout vierge, seul apte à la vision de Dieu, sont surhumaines, au-dessus de notre norme et déconcertantes pour la raison; elles doivent être ainsi, puisqu'elles descendent de l'Absolu pour y remonter en nous enlevant avec elles.

Or toute la mission du Fils n'est qu'une semaille universelle d'espoirs sans limites. Il ne nous a pas sauvés, en effet; Il nous a seulement apporté le moyen du salut; c'est à nous de le mettre en oeuvre. Dans l'état où se trouvait le monde, sans Lui le salut était impossible. Il nous guide vers la passerelle qui est Lui-même; et quand, par notre bon vouloir, nous l'avons atteinte, Il nous fait franchir l'abîme. Mais Son premier discours public est un tissu d'espérances; Ses miracles, Ses paraboles, Ses préceptes, Ses actions, Son actualité toujours neuve, ce n'est encore qu'un vaste tableau d'espérances vivantes. Il humanise Dieu, Il nous rapproche le Ciel infini, Il accommode le mystère à nos petits cerveaux; Il nous montre les fleurettes de nos champs et celles de nos coeurs comme des filles lointaines des collines éternelles et des sourires des anges.

On voit bien le Christ nous apportant la foi avec la charité puisqu'Il nous apporte en chair le Dieu total et suprême et que Ses oeuvres sont certitude et tendresse; mais le don spécial qu'Il nous offre, le vrai don qui se cache derrière les autres et qui les soutient, c'est l'espérance. Sans elle, pourquoi croirions-nous à l'ineffable, pourquoi aimerions-nous les indifférents ? Elle va toujours en avant, toujours bondissante vers le futur, inlassable, inextinguible; la foi s'appuie parfois sur le miracle, et la charité sur des douleurs palpables; mais l'espérance s'appuie sur ce qui n'existe pas encore et se nourrit des rêves les plus lointains. Elle est la première opération de ce commerce dérisoire que Dieu tient avec les hommes. Jésus leur apporte la très précieuse espérance, fleur, parfum, élixir et Il accepte en paiement leurs pauvres et pâles espoirs; et seul, le repen-

tir transmue ces anémiques souhaits en puissantes envolées par delà les mondes, jusqu'au trône du Père.

Ainsi ce Discours des Béatitudes, première parole du Verbe parlant aux hommes, les pousse à l'impossible, les chasse des promesses du monde, allume enfin en eux l'ines-
timable nostalgie du Ciel.

Voici maintenant l'ordre de cette aventureuse exploration.

CHAPITRE IV

La Loi Nouvelle

Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes; je ne suis point venu pour abolir, mais pour accomplir. Car, en vérité je vous le dis, jusqu'à ce que le ciel et la terre aient passé, il ne disparaîtra de la Loi ni la plus petite lettre (iota), ni un seul petit trait qui n'ait reçu son plein accomplissement. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Celui donc qui aura violé l'un de ces plus petits commandements et qui enseignera les hommes à le faire sera appelé le plus petit dans le Royaume des cieux, mais celui qui les aura observés et enseignés, celui-là sera appelé grand dans le Royaume des cieux.

Car, je vous le dis, si votre justice ne dépasse celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux.

Vous avez entendu qu'il a été dit aux hommes d'autrefois : « Tu ne tueras point; et celui qui a tué sera passible du jugement. Mais, moi, je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère est passible du jugement et celui qui aura dit à son frère « Raca ! » sera punissable par le sanhédrin; et celui qui lui dira : « Fou ! » sera punissable par la géhenne du feu.

Si donc tu apportes ton offrande à l'autel et que, là, tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel; va d'abord te réconcilier avec ton frère et alors viens présenter ton offrande.

Accorde-toi promptement avec ton adversaire pendant que tu es encore en chemin avec lui, de peur que cet adversaire ne te livre au juge et le juge au sergent et que tu ne sois jeté en prison. Je te le dis en vérité, tu ne sortiras pas de là que tu n'aies payé jusqu'au dernier centime.

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu ne commettras point d'adultère ». Mais, moi, je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà, dans son cœur, commis l'adultère avec elle.

Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la Géhenne. Et si ta main droite est pour toi une cause de chute, coupe-la et jette-la loin de toi, car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse et que ton corps tout entier n'aille pas dans la Géhenne.

Il a été dit aussi : « Si quelqu'un répudie sa femme, qu'il lui donne une lettre de divorce ». Mais, moi, je vous dis que quiconque répudie sa femme, si ce n'est pour cause d'infidélité, l'expose à commettre un adultère et que quiconque épouse une femme répudiée commet un adultère.

Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux hommes d'autrefois : « Tu ne te parjureras point mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. » Mais, moi, je vous dis de ne point jurer du tout; ni par le ciel, car il est le trône de Dieu; ni par la terre, car elle est son marchepied; ni par Jérusalem, car c'est la ville du Grand Roi. Ne jure pas non plus par ta tête, parce que tu ne peux pas en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Que votre parole soit : oui, oui, ou : non, non; tout ce qu'on ajoute vient du

Malin.

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Oeil pour oeil, dent pour dent. » Mais, moi, je vous dis de ne pas résister au méchant; au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. A celui qui veut plaider contre toi et prendre ta tunique, abandonne aussi le manteau. Et si quelqu'un veut te faire faire une corvée d'un mille, fais-en deux pour lui !

Donne à celui qui te demande; ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi; et à qui s'empare de ce qui est à toi, ne réclame rien.

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi ». Eh bien, moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous haïssent; parlez avec bienveillance de ceux qui vous maudissent; priez pour ceux qui vous persécutent; afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieus; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains eux-mêmes ne le font-ils pas ? Et si vous ne faites accueil qu'à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens aussi ne le font-ils pas ? Et si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? Car les pécheurs aussi font la même chose. Et si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs afin de recevoir la pareille.

Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux...

Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait...

(MATTHIEU, Ch. 5, v. 17 à 48. — MARC, ch. 11, v. 25; ch. 10, v. 11. — LUC, ch. 16, v. 17; Ch. 21, v. 33; Ch. 12 v. 58, 59; ch. 16, v. 18; ch. 6, v. 27 à 36.)

Le Père est un dans Son essence; Ses innombrables volontés sont unes; Ses rapports infiniment complexes avec tout ce qui existe sont uns; tout le possible est contenu dans Son unité; tout l'impossible aussi; le but vers lequel Il lance les créatures, c'est Lui-même; leur point de départ originel, ce fut Lui-même. Il est simultanément, indivisible, permanent. Et encore tous nos mots donnent l'idée d'une reconstitution synthétique; il n'en est pas pour exprimer l'Un spontané, vivant, concret.

L'intelligence des sages, qui s'élève d'abstractions en abstractions jusqu'à l'idée du Principe, le conçoit et le décrit par des négations : Absolu, Immuable, Infini, Immobile. Il est tout cela lorsqu'on Le regarde du point de vue de la création. Mais les Amis de Dieu, qui vivent en Lui et qui Le regardent avec les yeux de l'Amour, Le voient comme Affirmation permanente et Mouvement spontané. Il est la somme de tout ce que nous pouvons concevoir et de tout ce qui restera toujours au delà de nos plus vastes imaginations.

Ainsi le Père ne Se repent pas, ne revient jamais sur Ses desseins, ni n'améliore Ses plans qui sont parfaits dès le principe. Les changements qu'Il semble apporter à Ses oeuvres sont, en réalité, des faits nouveaux qu'Il tire du trésor sans fond de Son Amour comme aides au libre arbitre trébuchant des créatures. Les différences des lois morales ne représentent que des opportunités adaptés aux différences de besoins, des époques et des ressources psychologiques. Selon la qualité de leur travail spirituel, les peuples

reçoivent des règles nouvelles dont l'observance les mène à un degré plus ou moins haut. Il en est ainsi pour la terre, pour l'univers, pour les univers futurs même, encore en gestation dans les limbes du possible.

On a dit que la morale du Christ n'était pas neuve. Il est exact qu'on en retrouve diverses maximes dans les sentences taoïstes, dans les slokas brahmaniques, dans les suttas bouddhiques, dans les triades celtiques, dans le Talmud, dans le Coran, dans le livre du Bab. Ce sont là des ressemblances de forme; le fond diffère. Ainsi un magnétiseur habile peut provoquer sur un sujet des phénomènes de voyance et d'extase qui, vus de l'extérieur, semblent identiques à ceux qu'on enregistre chez un saint; or, les causes sont exactement contraires ici et là; l'expérimentateur impartial en aperçoit vite les différences radicales. De même le Christ n'a pu que répéter ce que les grands initiateurs religieux avaient dit d'essentiel. Serait-il admissible que le Père ait laissé dans l'ignorance et dans l'erreur tant de multitudes depuis le commencement du monde ? Et puis, le Christ est venu moins pour enseigner par la parole que pour démontrer par l'exemple. Sa force, c'est Son exemple, total et immortel. « Il n'est pas venu pour obéir, mais pour accomplir » ; ce qu'il a apporté, c'est une espérance basée sur des preuves expérimentales. La Loi reste intégrale; elle n'est susceptible que de recevoir quelques développements dans la mesure où nous avons accompli ce que nous en connaissions. Et, comme les faits actuels le prouvent, nous sommes loin de cet accomplissement; ne soyons pas surpris que ce soient toujours les mêmes travaux à peu près auxquels nous sommes tenus. Tel qu'il est, le code de la Morale contient de la besogne pour bien des siècles encore. C'est une vaste besogne, certes, mais si grande, si haute, si excellente ! C'est le Travail même, c'est la véritable raison d'être du Monde; nous n'y croirons jamais assez. C'est pour nous que le Père a construit ce monde; Il nous l'a donné; il est à nous; son sort repose dans nos mains, non seulement son amélioration, mais sa durée. La loi divine indique comment nous devons traiter l'univers; ainsi un professeur donne un devoir à ses élèves et le leur fait recommencer jusqu'à ce qu'ils fournissent une bonne copie. C'est pour cela que le plus petit accent de la Loi demeurera jusqu'à ce que nous l'ayons inscrit et sculpté dans la substance matérielle des mondes où nous sommes envoyés. Car la Loi, c'est la volonté de Dieu, et la volonté de Dieu, c'est Son Verbe, Jésus.

Jésus reprend le travail des précédents fondateurs de religions; Il le consolide, le renouvelle, le rajeunit; Il y ajoute une lumière inédite, Il le vivifie en lui insufflant Sa propre vie; Il l'amène enfin à toute la perfection relative dont est susceptible l'état spirituel de la terre. Tel est l'accomplissement auquel nous devrions collaborer. Bien que le Père ne promulgue cette Loi que pour les créatures, Il lui donne cependant, puisqu'il la prononce, une essence éternelle. Le ciel et la terre peuvent passer, non seulement la Loi reste intacte, mais encore elle demeure après que tout ce qui fut la cause particulière de sa profération aura été réintégré dans son lieu d'origine : le Royaume du Ciel. A ce moment cette loi, reprenant sa primitive splendeur, réintégrera aussi son origine, le Verbe du Père, et se reposera en Lui, indescriptiblement magnifiée de toutes les vertus que les créatures auront émises en la réalisant au long des cycles universels. La loi, le Verbe, la Volonté du Père totalement réalisée, la maturité du Monde, le développement parfait des êtres, la résurrection de la chair, tout cela sont des termes synonymes. Et il est tout simple de concevoir que notre passage ici-bas est seulement le moyen de notre présence perpétuelle Là-Haut; obéir à la Loi nous donne

donc infailliblement droit à une place dans ce monde éternel de qui cette loi est une réfraction fugace et indéfiniment brisée.

Pour trouver un sens à la vie, il faut reconnaître ce que l'orgueil de l'homme appelle, avec quelque rancune, le bon plaisir divin : les choses sont ainsi parce que Dieu les a voulues telles. Toute philosophie qui n'admet pas une cause première indépendante se brise aux écueils du pessimisme, du non-agir ou de la révolte. Le Père nous a lancés à travers l'espace et le long du temps pour que ce long voyage fasse croître en nous une certaine force dont nous ignorons la vraie nature, mais qu'il nous semble pouvoir appeler la connaissance vivante. Bon gré, mal gré, nous le ferons, ce voyage; nos résistances ne servent qu'à le prolonger; et le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de l'entreprendre délibérément avec tout notre meilleur vouloir.

Quelle que soit d'ailleurs la philosophie qu'adopte notre intellect, la solution que j'indique est celle qui diminue le plus nos fatigues, nos souffrances, nos inquiétudes, et qui nous élève aux plus hautes possibilités d'énergie sereine et de judicieuse sagesse. Le Père, ne l'oublions pas, décrète dans l'Absolu; mais Ses décisions parviennent dans les différents mondes à des moments successifs de la durée. En Dieu, en Son Royaume, tout est présent, simultané, sans cesse renaissant avec une richesse croissante; dans la Nature, le présent est un point mathématique mobile, et tout s'épuise sans recours. Mais ce point du présent, fenêtre minuscule ouverte sur l'Éternel, cet Invariable Milieu des Sages de la Chine, c'est l'innombrable étincelle que le Verbe sème parmi nous au long des siècles, et dont Il mesure l'ardeur et la splendeur à la capacité lumineuse des êtres qui la doivent rencontrer. Ainsi Dieu communique à l'homme Ses plans créateurs par la loi qu'Il inscrit dans notre conscience, et Il illustre ce texte spirituel en nous montrant, par Son Fils Jésus, la réalisation, la matérialisation, l'accomplissement de cette Loi.

La loi de Moïse ne fut qu'un extrait de la Loi du Père à l'usage des Israélites. Je ne dis pas une déformation; elle fut sainte et divine et parfaite pour le but en vue duquel le théocrate l'imposa. Le Père dirige la nébuleuse, la planète ou l'homme de la même façon, car toute créature est Son enfant; Il les pourvoit toutes d'un certain viatique d'intelligences et de vitalités qu'elles ont à mettre en oeuvre; elles choisissent, par leur libre arbitre, le mode de leur travail : égoïsme ou altruisme, parce que, seul, le travail libre vaut pour l'éternité. Durant toute cette longue époque, Dieu ne Se manifeste à Ses enfants que sous des voiles : intuitions de la conscience morale, enseignements partiels de quelques-uns plus avancés. Toutefois, si une créature, quelle qu'elle soit, s'égare tellement qu'aucun de ses frères aînés ne puisse lui porter secours, le Père descend Lui-même à son aide; et cette descente, c'est le Fils, le Messie, le Christ, notre Jésus.

Ainsi, sans Jésus, il n'y a point de route entre le relatif et l'absolu. Le Monde flotte sur l'abîme du Néant, entre les nuits des enfers et les soleils des paradis; dès que le Verbe S'incarne sur une planète, un chemin est ouvert de ce lieu jusqu'à la Maison du Père, et les hommes peuvent le prendre en suivant les ordres du Verbe, et ils entraînent à leur suite toutes les autres créatures. Notons ici que cette route directe entre chaque homme et Dieu est toujours nouvelle; à chaque pas l'inconnu entoure le marcheur; à chaque pas donc il lui faut s'accrocher d'une étreinte toujours plus vigoureuse au seul guide certain, le Christ.

Les plus profonds d'entre les sages n'ont jamais pu apercevoir que des buts secondaires du dessein providentiel; comme, par exemple, notre bonheur futur. Mais

ce dessein en lui-même reste inconnaissable; jamais un généralissime ne communique ses plans à ses soldats.

Un roi juge que la vie économique ou civique de ses sujets serait meilleure s'il la dirigeait dans tel ou tel sens; il promulgue une législation appropriée. De même le Père, considérant le but pour lequel Il nous crée, nous pourvoit de moyens d'action et nous indique quelles activités, entre toutes, nous avons à poursuivre pour atteindre ce but, dont l'incognito est une condition même de notre travail. Seulement les lois divines sont parfaites et conçues pour notre seul avantage; elles nous mènent, par le plus court, à la stase idéale de notre développement. Elles coïncident avec tous les rapports mutuels de toutes les créatures; elles sont le schéma de l'Univers et les formules de sa vie.

C'est pourquoi nos désobéissances ou nos révoltes retardent la marche du monde et y fomentent la mort; c'est pourquoi nous souffrons, car toute épreuve n'est que l'expérimentation personnelle d'un mal que notre volonté immortelle a antérieurement appelé à l'existence par une infraction à la Loi.

Arrêtons ces développements. Tout l'ensemble des desseins du Père est inscrit sur un livre scellé à toute créature et qu'on appelle le Livre de Vie. La Loi de Moïse est un écho terrestre d'une des lettres de ce livre; la loi de Manou, les Kings, l'Avesta furent d'autres échos de différentes lettres divines. Notre devoir ne réside pas dans des investigations tâtonnantes, dans des essais hasardeux pour reconstituer ce texte spirituel, mais dans la simple réalisation de la minime partie qui nous en a été révélée. La conscience, le Nouveau Testament, les exhortations des serviteurs de Dieu échelonnés au long des siècles nous indiquent nos devoirs et, à mesure que nous avons accompli l'un parfaitement, le suivant, un peu plus difficile, nous est enseigné, selon notre force et selon le milieu où nous vivons. On rencontre bien, par intervalles, des intelligences auxquelles chaque lettre et chaque accent du texte sacré parle un langage clair; mais ceci est un don, un privilège qui se fausse si on le ravit. La meilleure méthode d'acquérir une science religieuse saine et vraie, c'est de borner ses soins à l'accomplissement du devoir; tout le reste n'est qu'orgueil ou puérité. Pas un trait de la Loi ne sera effacé avant d'avoir été réalisé dans tout l'Univers. Savez-vous si ce n'est pas vous que le Ciel attend pour finir l'incarnation de telle lettre ou de telle virgule du texte éternel? Donnons-nous donc, de toutes nos forces, aux plus humbles besognes, et n'en quittons aucune que complète et parachevée.

La collaboration à laquelle Jésus nous invite est d'ailleurs une entreprise toute neuve et difficile. Les anciens livres sacrés ne contenaient pas tout; Lao-Tseu, Vyasa, Zoroastre laissent entendre qu'ils ne révèlent pas tout; ceux des Kabbalistes qui ont reconnu le Messie disent que le *Cantique des Cantiques* ne fut chanté que par la moitié du chœur de la tribu de Lévi, et que la seconde moitié ne l'entonna qu'après la venue du Christ; Ireneus Agnostus, Fludd, Madathanus qui, au dix-septième siècle, prétendirent fondre l'initiation polythéiste et la révélation chrétienne sous le vocable de la Rose-Croix, ont indiqué les alternances des soixante-douze chanteurs. Mais, permettez-moi de vous l'affirmer, ces hommes si savants et si sages dont les écrits contiennent, pour qui peut les approfondir, tant d'éclairs ingénieux, n'ont cependant pas aperçu l'illimité des horizons évangéliques. Je ne méprise aucun de ces adeptes, et je sais que les doctrines qu'ils enseignèrent furent excellentes pour leurs peuples respectifs; mais écoutez le divin conseil: Laissez les morts ensevelir leurs morts, et allez vers la Vie. Voici deux mille ans que Salomon ne pourrait plus dire: Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il y a du

nouveau, un nouveau toujours nouveau et qui se renouvelle sans cesse. Allez à cette nouveauté infiniment jaillissante; allez à Jésus; vous découvrirez tous les jours en Lui une beauté inconnue; et tous les jours Il ouvrira en vous une porte secrète et vous mènera dans des jardins jusqu'alors ignorés.

Le plus infime des êtres, par le fait qu'il vit, influe sur tous les autres. Ce rayonnement, c'est son verbe. Entre tous, l'homme a reçu la plus grande puissance verbale; mais, en ayant fait longtemps un usage mauvais, il l'a affaiblie, si bien que ses actes sur cette terre rayonnent aujourd'hui davantage que ses paroles. D'autre part, nous avons tous tendance à faire travailler nos voisins plutôt que de travailler nous-mêmes; ce sont les devoirs de nos voisins qui nous paraissent les plus importants; les nôtres, il arrive que nous ne les apercevons même pas (*Matthieu V, 20*). C'est cet état d'esprit que Jésus appelle « la justice des Scribes et des Pharisiens » . C'est la loi du monde créé : toute action y évoque une réaction, dans l'intelligible aussi bien que dans le sensible, dans le monde passionnel aussi bien que dans le monde des volitions. La Nature est une sphère en équilibre entre l'abîme d'En Haut et l'abîme d'En bas; tout égoïsme la tire vers ce Bas; tout altruisme la pousse vers le Haut; quant à des actes qui ne seraient ni bons ni mauvais, il n'en existe pas, bien que certaines métaphysiques représentent une telle indifférence comme la perfection même de la créature et sa libération. Cette sagesse intellectuelle, cette pseudo-sérénité de la raison, qu'elle s'habille de vocables bouddhistes ou gnostiques ou quiétistes, c'est elle que Jésus qualifie de pharisaïque, et qu'il nous demande de dépasser. Pour que le Monde soit sauvé, il faut que les disciples le lancent vers le Haut, vers le déséquilibre de l'Amour.

Si l'on veut entrer plus tard au Ciel, il faut dès maintenant créer le Ciel sur la terre; pour recevoir plus tard la plénitude infinie de la Science, de la Sagesse et du Pouvoir, il faut dès maintenant donner aux autres tout ce que nous possédons, il faut dépasser nos devoirs normaux. Si maintenant nous nous faisons les serviteurs du prochain, les anges nous serviront dans le Ciel, après notre jugement.

Voici encore une façon de « dépasser la justice des Scribes » : essayer d'éviter à autrui le contre-coup de ses erreurs anciennes ou actuelles, empêcher qu'il se fasse du mal à lui-même, attirer l'ivrogne loin du cabaret, l'avare loin de son coffre-fort; et faire en sorte qu'ils ne s'aperçoivent pas de notre ruse fraternelle afin que, s'ils retournent à leur vice, ils ne s'irritent pas contre nous et ne se chargent pas d'une double responsabilité.

Mais on n'obtient pas ces améliorations sans beaucoup de patience et de mansuétude, sans assouplir notre mentalité, notre caractère et notre tempérament; la porte du Ciel est toute basse, et il faut se faire bien petit pour y passer. Appelons ainsi, par de l'indulgence et de la fraternelle bonté, tout l'amour que le Père brûle de nous offrir, afin que la miséricorde surmonte la justice et que la Nouvelle Alliance s'élève sur une terre renouvelée.

Suivons maintenant le Maître dans le détail des applications pratiques; d'abord le meurtre, puis l'adultère, le jurement, la vengeance, et enfin le précepte positif, l'amour du prochain.

*

Il est écrit : Tu ne tueras point. Le contexte indique bien qu'il s'agit ici de meurtres individuels et d'homme à homme. Prétendre à cette occasion que le Christ interdit aux soldats de tuer les ennemis de leur patrie, c'est forcer le sens du précepte;

les pacifistes absolus placent un terme de leur syllogisme dans l'absolu, et l'autre dans le relatif; leur logique est fautive. La guerre internationale ne pourrait pas exister si, dans chaque nation, les hommes étaient fraternels. Partout, dans les provinces, dans les cités, dans les hameaux, dans les familles, nous nous attaquons, nous nous faisons tout le mal possible. Ces jalousies, ces ruses, ces méchancetés locales et particulières attirent fatalement les démons guerriers. Et quelle utopie de vouloir que la paix règne entre les peuples, lorsque de porte à porte on se déteste avec tant de haine ! Et puis, le soldat ne se défend pas lui-même, il défend l'ensemble de ses compatriotes, il défend le corps et l'âme de sa patrie; même s'il meurt pour elle, il ne fait que lui rendre ce qu'il en a reçu à sa naissance. Et puis, où est le pacifiste qui se jette entre deux troupes ennemies pour les arrêter au nom d'un principe supérieur, au risque de se faire tuer lui-même ?

Si l'on prétend que la loi divine interdit toute espèce de meurtre, comment ferons-nous pour vivre ? Chaque respiration tue des milliers de petits êtres vivants, dans notre corps et dans l'atmosphère; le matin, en faisant sa toilette, on tue aussi d'innombrables cellules; les végétariens idéalistes ne veulent pas qu'on tue des animaux; mais une plante vit d'une vie aussi intense qu'un mouton; on ne peut même pas ressentir une sensation quelconque, enregistrer un fait dans sa mémoire, élaborer une pensée, on ne peut même pas étendre la main, sans faire mourir des cellules.

Non, il faut se résoudre à vivre; c'est nous-mêmes qui avons ouvert à la Mort la porte de l'existence. Chaque égoïsme, chaque mépris, chaque colère, chaque larcin, c'est une force de plus donnée à la puissance de destruction. Acceptons notre fardeau. Si notre corps a besoin d'aliments carnés, donnons-les lui, mais sachons vaincre les soubresauts de l'instinct que ce régime provoque; si la défense de la patrie nous appelle, faisons notre métier de soldats sans crainte, mais sans cruauté, ni colère.

Et puis, l'on ne se souvient pas assez de la prière. Les anciennes religions se préoccupaient du sort des animaux dont nous mangeons la chair; les rites dont les sacrifices étaient accompagnés enlevaient à l'esprit de la victime la presque totalité de sa souffrance. Chaque chrétien peut faire la même chose, en demandant à l'unique Victime innocente, à l'Agneau mystique, de diminuer et les affres de ces êtres inférieurs et la dette que l'homme contracte envers eux, en considérant que nous dépenserons nos forces réparées à leurs dépens au service de nos frères. C'est à cela que sert le *Benedicite* des chrétiens. D'ailleurs chacune de nos actions devrait être précédée par une demande semblable, que le Ciel en éloigne le mal qui pourrait s'y introduire et chaque jour que Dieu nous accorde devrait s'ouvrir par le « Que votre volonté soit faite » et par le « Délivrez-nous du mal » de l'Oraison Dominicale.

Moïse ne défendait que le meurtre corporel; Jésus défend aussi ces meurtres spirituels que sont la colère, l'impatience et le mépris, même au sujet des animaux et des choses. Tout est sensible et intelligent; votre main qui frappe le cheval ou le meuble leur instille la fureur, à l'un comme à l'autre; la bête pourra devenir méchante; la table pourra communiquer le fluide obscur de l'irritation à celui qui va s'y asseoir après vous. L'homme est un tel centre d'influences vives qu'il maléficie ou sanctifie involontairement tout ce qu'il touche et même tout ce qu'il regarde.

La colère est réellement sanctionnée par le jugement (*Matthieu V, 22*), parce qu'elle oblige le coléreux à se trouver dans la même position plus tard que celui qu'il opprime et à subir à son tour la violence d'un autre coléreux; et ainsi de suite jusqu'à ce

que l'un de ces irascibles parvienne à dompter son humeur. L'insulte que nous jetons à la face d'un autre, même si elle paraît méritée, nous traîne invisiblement à la mort devant un tribunal impitoyable. Traiter dans une intention offensante quelqu'un de fou, fait courir la chance de passer à notre tour dans cette angoisse consumante qu'est la folie.

Colère, mépris, injures viennent du coeur; c'est donc le coeur qu'il faut dompter, apaiser, adoucir et enfin sublimer.

Quel procédé emploierons-nous, puisqu'il est écrit : Tu ne tueras point ? La colère est une énergie de Ténèbres; il s'agit de la transmuier en énergie de Lumière. De même que la guérison de l'obésité s'obtient, non par le jeûne, mais par l'exercice physique, je guérirai mon humeur irritable en employant sa force à pardonner. Quiconque a tenté cela sait qu'on y gagne une véritable courbature morale. Voilà pourquoi Jésus nous parle de pardon.

Remarquez encore qu'il nous demande ce sévère entraînement juste aux minutes où il est le plus nécessaire : quand on va vers la justice divine par la prière, ou vers la justice humaine par les procédures.

Toute prière, si faible, si partielle ou superficielle ou même artificielle qu'on la suppose, est une sortie de nous vers un idéal d'équilibre, de paix et d'harmonie. Que mon être spirituel monte vers cette sérénité dans un état de fureur, il retombera, et sa fureur ne sera qu'accrue. J'aurai mis de l'huile sur le feu et je sortirai de ma prière plus mauvais que je n'y étais entré.

Cette remarque est générale, d'ailleurs. Si je parle à Dieu, ne dois-je pas d'abord cesser tout entretien avec les créatures ? C'est-à-dire ne dois-je pas oublier momentanément mes soucis, mes désirs, mes impatiences, mes rancœurs ?

Je parviendrai à un tel oubli en donnant d'abord ma confiance au Père et ma résignation à Sa volonté, puisqu'il ne me demande rien de plus que de faire, dans la vie, tout mon possible. Je devrai encore pardonner les offenses que je crois avoir subies, et pardonner à l'instant, car voici comme les choses se passent.

Aucun acte — en l'espèce aucune injure — n'est viable et ne vit que par le sentiment qui lui a donné naissance. Ce sentiment est un acte dans le monde central du Verbe d'où mon coeur, mon foyer animique, est originaire. Les guides, les gardiens, les anges que le Verbe a postés autour de moi, me connaissent par mes sentiments; ils ne voient pas ma forme corporelle ni ma forme mentale; c'est mon coeur qu'ils voient; ils aperçoivent ses humiliations, ses rancunes, ses vengeances, ses pardons. La paix doit donc être conclue entre les quatre mêmes parties que la querelle : les deux adversaires et leurs deux anges. Or ces quatre ne sont ensemble qu'aujourd'hui, tout au plus pendant cette seule existence présente; après la mort se retrouveront-ils, dans les purgatoires du catholicisme, dans les mondes nombreux des réincarnationnistes ? Et quand ? Le plus sage n'est-il pas de se réconcilier à l'instant, plutôt que de traîner pendant des cycles le poids vampirique d'une colère ou d'une rancune ? (*Matthieu V, 3, 24*).

Le pardon immédiat n'est qu'un cas de la règle qui commande de ne jamais remettre au lendemain ce qui peut être fait tout de suite. Rien ne se présente isolément; les hommes, les choses, les circonstances sont de véritables petits mondes, des groupes qui abordent les groupes que nous sommes chacun, en présence d'autres groupes spectateurs. A la minute où tel travail survient pour moi, les forces auxiliaires

ou inspiratrices utiles pour que ce travail soit fait le mieux possible, sont là aussi. Et, si je retarde ce travail, ces forces demain seront parties; car tout évolue et révolue; tout sous un certain aspect est un système d'astres. Ainsi le bon disciple saura se commander instantanément, de façon à ne jamais refuser un effort.

Et puis, tant de choses que nous estimons graves n'ont pas d'importance, en réalité; méfions-nous de nos appréciations. Ainsi avez-vous remarqué que le Christ parle bien de gens qui se disputent et ordonne bien qu'ils se réconcilient, mais Il ne dit nulle part d'examiner lequel a tort ou raison; dans un différend il y a sans doute un offenseur et un offensé; mais, en général, si j'en juge par les expériences que j'ai faites, les deux parties se croient toutes deux l'offensé. Hélas ! si nos plus graves débats personnels sont bien souvent puérils pour le philosophe, combien plus ne le doivent-ils pas paraître à l'intelligence fixée en Dieu ! Le désir du Christ est que nous évitions disputes et procès, même lorsqu'ils nous paraissent seulement défensifs; c'est une école excellente pour rapetisser le Moi et le descendre de son piédestal.

Suivons cette école pendant la vie, pendant le « chemin » car, au bout, un Juge nous regarde venir. Aucun ennui ne nous touche que nous ne l'ayons appelé, voici une heure peut-être, peut-être voici des siècles; dans cette même chambre peut-être, peut-être dans quelque monde imperceptible au télescope. Habitons-nous donc, pour les petites choses superficielles, à ne plus contester ni disputer, ni critiquer acrimonieusement; dans le domaine esthétique, intellectuel, scientifique, on peut et on doit se rendre compte; mais comparaison n'est pas condamnation; et un artiste qui crée un pur chef-d'oeuvre, un penseur qui nous offre une doctrine saine, un savant qui nous explique la vie, un réalisateur qui diminue la souffrance sociale, font plus pour le progrès du genre humain que tous les critiques, les polémistes, les politiciens et les envieux. Le véritable progrès n'est pas destruction, mais construction.

Le Tribunal invisible est équitable; il juge sans passion, et d'après un code précis. Les pénalités spirituelles n'excèdent jamais nos culpabilités. Tares physiologiques, défaveurs du sort, lacunes intellectuelles, maladies morales, ce sont les chaînes et les murs du cachot; c'est nous qui avons élevé ceux-ci et forgé celles-là; nous sommes les prisonniers de nous-mêmes, et nous resterons captifs tant que nous n'aurons pas fourni aux ministres du Destin la preuve expérimentale que nous savons faire bon usage de notre liberté. Nous serons réellement libres un jour; mais il faut que nous cultivions la précieuse semence. Cette culture, c'est d'obliger le Moi à obéir au Christ; car faire ce que je veux, n'est-ce pas faire ce qui me plaît ? Et mes goûts ne sont-ils pas les fruits de mes convoitises prénatales, si j'ai déjà vécu avant cette vie ? Et, si cette vie est la seule qui me soit dévolue, mes goûts ne sont-ils pas les obstacles mêmes que Dieu veut que mon âme surmonte, les défauts qu'Il lui donne à combattre ? Ainsi je ne sortirai pas du cachot avant d'en avoir usé les fers ou démoli les murs, avant d'avoir payé toutes les dettes dont mon égoïsme m'a chargé en se satisfaisant aux frais d'autres créatures. Si j'applique à mes débiteurs la juste loi du talion, le Destin me courbera sous cette même loi; si je remets, si je pardonne, le Ciel indemnisera le Destin à ma place, et calmera l'indignation de mes victimes.

Alors seulement, quand je serai libre, je pourrai sortir du monde des incarnations, de la matière, du relatif, du temporel, pour entrer dans le monde de l'Esprit, dans l'Absolu, dans l'Éternel.

*

Après la règle des rapports sociaux, voici la règle du mariage, principe de la famille (*Matthieu V, 27-32*).

Toutes les anciennes religions ordonnent la fidélité corporelle. Le choix que deux fiancés font l'un de l'autre n'est libre qu'en apparence; dans la très grande majorité des cas, le Destin pèse sur ce choix. Tels parents ne peuvent avoir que tels enfants; car l'hérédité n'est pas seulement physiologique, ni l'atavisme social; époux, parents, enfants se correspondent selon les lois inconnues des nécessités spirituelles; les mariages les plus riches pour les âmes ne sont pas toujours, ne sont presque jamais les plus heureux au sens humain.

La polygamie, utile pour des races physiquement neuves, est un opportunisme comme cette licence du divorce, dans la loi de Moïse, au sujet de laquelle plus tard on questionnera Jésus. La monogamie seule permet à l'amour humain de sortir de la passion charnelle, puis de la passion sentimentale, pour aborder « les rivages heureux » où une tendresse fraternelle, pure, silencieuse dépasse les plus sublimes hauteurs du romantisme sentimental et fait pressentir à quelques couples d'époux prédestinés, dans les joies augustes des sacrifices réciproques, les sereines béatitudes de l'amour éternel.

Vu des cimes de l'Esprit, le mariage est une école très élémentaire; vu d'ici-bas, il constitue un travail digne de tous nos soins parce qu'il offre les meilleures occasions d'atteindre au contrôle parfait de la volonté sur les gestes habituels de l'égoïsme, sur les manies où l'on s'enlise, sur les travers les plus mesquins, les opinions faciles et banales, sur tout cet ensemble d'hypocrisies et de mensonges à soi qui rendent trop souvent notre vie, à partir de l'âge mûr, si laide, si moutonnaire, si étroitement apathique et cristallisée. Deux époux qui, jusqu'à la mort, se seraient appartenus l'un à l'autre totalement, dont toutes les pensées, les goûts, les sensations auraient été des échanges spontanés, qui n'auraient, en tant qu'époux, vécu que l'un pour l'autre, sans une distraction, auraient atteint une intégrité une netteté, une transparence intérieure qui les tiendraient prêts aux plus merveilleuses aventures le long de la route du Ciel.

L'être humain offre l'exemple excellent d'un tout formé des parties les plus disparates cimentées par une cohésion invincible. Le contact fugitif du doigt et d'un objet non seulement provoque des réactions physiques, chimiques, magnétiques, électriques, mais agit encore sur ces organismes impondérables que la psychologie croit être des forces sans formes, mais encore sur les plus lointaines nuées dans les cieux obscurs de l'inconscient. Inversement, le remous du vol d'un ange, par delà Sirius, le geste d'une créature sur Neptune parviennent toujours à quelque poste réceptif au tréfonds de mon Moi et provoquent jusque dans mes viscères, jusqu'à mon épiderme des modifications qui seraient enregistrables au laboratoire avec des appareils suffisamment sensibles. Tel est le fait général dont les applications particulières font comprendre l'un ou l'autre des motifs encore inconnus aux ordonnances morales que promulgue l'Évangile.

Nos cinq sens sont cinq portes grandes ouvertes aux tentations. Le moindre désir extra-conjugal est un vol au préjudice de l'autre époux et un attentat à l'intégrité de la personne qui en est l'objet; ce qui constitue le péché, c'est le consentement intérieur, même s'il n'est point suivi de réalisation à laquelle peuvent mettre obstacle bien des circonstances. Souvenons-nous-en, toujours nos actes engendrent de multiples effets, nos désirs aboutissent à de multiples dols. Acquérons un respect plus grave de la liberté

d'autrui et un sentiment plus profond de l'importance de nos propres promesses. Notre parole nous lie malgré nous dans le monde des Causes; mais, dans le monde des Effets, sur cette terre en particulier, soyons-en réellement les esclaves volontaires. Toute la culture intégrale de l'être repose sur cette double et mutuelle relation du physique et du psychique; il ne suffit pas de bien penser, il faut agir bien; il ne suffit pas de bien agir, il faut penser bien. Les grands éducateurs ont fait la part la plus importante dans leurs méthodes au contrôle des idées, du sentiment, de l'imagination. Le plus subtil, en effet, domine le plus dense. Un acte peut être bon et sa pensée mauvaise; mais si la pensée, l'intention, la volonté sont justes, loyales et pures, l'acte sera toujours bon, malgré les erreurs possibles de mise au point. Voilà pourquoi l'ascétisme religieux ordonne la pratique quotidienne de la méditation : une fois, deux fois, trois fois par jour, le disciple se met en face de lui-même, s'examine comme en se dédoublant, s'interroge, compare ses désirs et ses actes au Modèle divin, puis s'impose des réparations ou décrète des résolutions. Aucun système ne procure mieux la maîtrise psychique, et c'est cette habitude, dont l'influence rayonne peu à peu sur les objets profanes ou temporels de leurs actes, qui donne à beaucoup de prêtres et de moines l'autorité sur les consciences laïques, la profondeur dans les desseins, la constance dans les réalisations.

Mais ici je signalerai un piège aux chercheurs indépendants, aux spiritualistes libres. Ils peuvent être, ils sont persuadés de l'importance primordiale de ce que l'Évangile appelle la purification du cœur, de cette patiente culture qui élague de nos décisions ou de nos désirs tout élément d'égoïsme, de cupidité, de jouissance, de bénéfice personnel. Mais ils peuvent être, et ils sont souvent tentés de recourir, dans ce but, aux pratiques, plus ou moins savantes mais toujours illicites, des temples orientaux : entraînements respiratoires, concentrations mentales par immobilité du regard, attitudes spéciales, régimes alimentaires, drogues, méditations subjectives, contemplations et extases par l'aide des courants magnéto-telluriques, etc., etc. Toute une littérature, d'abord anglaise, puis américaine, puis allemande, française ou russe vulgarise en Occident ces artifices depuis une quarantaine d'années. Or, en Asie, où l'atmosphère seconde le climat, les habitudes mentales et sociales, l'alimentation, l'hérédité physiologique concordent pour offrir à l'expérimentateur toutes les facilités, on ne compte guère, au dire des adeptes les plus autorisés, que quatre ou cinq réussites sur mille sujets. Combien plus, en Europe, où tout s'oppose à ce genre d'introspections, ne faut-il pas s'attendre, chez les étudiants téméraires, à des catastrophes pathologiques et psychologiques ?

Non, aucun procédé n'est meilleur, pour se conquérir soi-même, que la lutte tenace, incessante, infatigable contre les penchants égoïstes. Il faut, chaque matin, se préciser à soi-même le point sur lequel on a failli la veille et, coûte que coûte, n'y pas broncher tout le long du jour. Le plus petit détail importe : une phrase, l'accent fâché d'un mot, un doigt qui frémit, une paupière qui bat involontairement, tout cela vaut la peine d'être maîtrisé. Une détente paresseuse qu'on s'accorde une minute nous procurera sans doute tout à l'heure, pendant le travail, ou ce soir, à la prière, une longue et déconcertante distraction. Une grande faute est toujours la fille d'un petit oubli. Chaque laisser-aller creuse en nous comme une bouche ténébreuse de vampire où s'engouffrent invinciblement plus tard nos efforts vers l'ordre, vers l'organisation, vers la clarté. Aucun genre de vie n'exige plus de raison, de volonté précise, d'énergie, que

la vie du disciple, quelle qu'en soit la forme sociale. Reconnaître son devoir d'un coup d'oeil simple et sincère, puis l'accomplir quelque pénible ou quelque insignifiant qu'il paraisse : voilà la règle (*Matthieu V, 29, 30*).

Quant à la tentation, la meilleure tactique pour la vaincre, c'est, non pas de s'exalter, de se répandre en élans tumultueux, mais au contraire de se tenir coi, tout petit, tout calme, tout discret. Vous avez vu bien souvent, autour de vous, des hommes s'agiter, gesticuler, crier : Non, je ne ferai pas cela ! — et qui, au bout de quelques manœuvres de leur adversaire, finissaient par lui obéir; tandis que tel autre, d'une voix tranquille, dit : Non, et rien ne lui fera jamais dire : Oui. Or le Tentateur sera toujours plus fort ou plus rusé que nous; la violence et la ruse lui appartiennent; mais le calme le désarme.

Et puis, la tentation n'est pas seulement de la psychologie; tout se tient dans l'homme; toute perception peut devenir une pensée; toute pensée aboutit à une modification du corps. Ce n'est donc pas mon esprit seul qui est tenté; c'est encore tous ses rayons : l'esprit de mes oreilles, de mes yeux, de mes doigts. Si l'un de ces organes fait le mal, c'est parce que son principe animateur s'est égaré dans le pays du Mal; or les cellules voyagent dans notre corps, comme les astres circulent dans le firmament. Un germe morbide amené dans le corps par les divagations d'un esprit vital peut donc infecter successivement toute la personne psychique; et, si je laisse l'intelligence de ma main, par exemple, voler ou brutaliser, quand quelques-unes des cellules, des forces vivantes de cette main parviendront au cerveau, ma pensée deviendra voleuse ou meurtrière, et ma volonté ne pourra plus lui résister.

Si, à cette période grave de ma vie psychique, la tentation du meurtre me visite, alors, plutôt que de tuer, je ferai mieux de suivre l'Évangile à la lettre et de couper cette main définitivement corrompue. Quoique mon corps ne m'appartienne pas, quoique, en me mutilant, je commette un abus de pouvoir, le mal sera moins incurable, parce que partiel, que le mal plus complet que j'aurais engendré si j'avais obéi à l'impulsion de tuer (*Matthieu V, 30*).

Comme le Ciel, l'Enfer est partout; ses douleurs purificatrices nous atteignent où que nous habitions; impossible d'échapper au paiement. Si donc j'exerce sur mes membres l'impitoyable discipline dont parle ici le Christ, dans le but de me sauver, par crainte d'un dur avenir spirituel, je troque une douleur contre une autre, et je ne fais pas mon salut; mais, si je ne suis mû à cette extrémité fanatique d'une mutilation qui choque si fort les délicatesses modernes que par les transports d'un repentir éperdu, le Père annulera les suites de ce remède violent, et m'accueillera quand même auprès de Lui.

Pour déconcertantes et barbares que ces idées puissent vous paraître, ne les rejetez pas de prime abord. Regardez l'effroyable fécondité d'une action mauvaise; dénombrez-en les rejetons dans l'ordre social, dans l'ordre intellectuel, dans la famille, dans la physiologie, dans les mondes invisibles aussi. Un péché ne corrompt pas que le pécheur; chaque minute nous touchons des centaines de forces et d'êtres pour les pervertir ou pour les purifier. Regardez aussi l'univers de l'Amour, qui s'étend au-dessus de toute raison humaine et de toute justice naturelle; et vous verrez que ces remèdes, où les chrétiens ordinaires ne veulent voir que des figures de rhétorique, sont une des formes de cette violence sainte à laquelle Jésus promet le Royaume des Cieux.

*

L'être humain est une agrégation de foyers vitaux très différents : les énergies physiologiques, les forces sentimentales, les facultés cérébrales, les fluides métapsychiques se trouvent en dissolution, dirais-je, dans le vase de la personnalité; mais ce mélange complexe subsiste par la vertu d'une force indépendante que, pour fixer les idées, j'appellerai l'âme éternelle. Depuis le squelette minéral jusqu'à ces organes radieux par lesquels notre imagination atteint les sphères des idées pures et ces soleils invisibles qui sont les paradis de la connaissance et de la beauté, tout en nous reçoit la chaleur de cette flamme divine et se nourrit de sa lumière. Mais envisageons seulement la partie de nous-mêmes que délimite le champ de la conscience. C'est le champ de bataille de deux volontés adverses : l'une de Lumière, l'autre de Ténèbres. Celle-ci paraît plus forte que celle-là; elle triomphe presque toujours en ce monde. Cependant elle ne subsiste que par la vertu de la première, qui est essentiellement la vie, et de qui tout être, même la mort, a besoin pour ne pas s'évanouir dans le Néant. Le corps physique porte les marques de ce combat intérieur; il est constamment opprimé par l'influence du monde ténébreux, à laquelle il ne résiste que grâce à la force du monde lumineux. Tout acte est un prolongement de ce combat; et ses conséquences se perpétuent, en bien ou en mal, selon que l'étincelle interne qui l'a évertué venait de la Lumière ou de l'Ombre.

Or, entre tous les types d'action, celui qui est propre à l'être humain, qui le distingue et le dignifie, qui lui permet d'exprimer le mieux sa vie intérieure, c'est la parole. Depuis le cri et le monosyllabe des idiomes primitifs jusqu'aux nuances infinies des idéogrammes anciens et des langages modernes affinés par les poètes, la parole reste le véhicule de la Vie universelle spécialisée dans l'individu, la forme mobile de nos forces les plus caractéristiques, c'est-à-dire les plus profondes, l'agent de toutes les communions malgré les distances du temps et les éloignements de l'espace. Dans son état pur, elle jaillit du centre et elle atteint les centres; elle résume l'attitude, le geste et la mimique; excellemment réceptive à la volonté, elle sauve ou elle tue, elle enlève ou elle précipite, elle illumine ou elle enténèbre, selon l'intention qui la pousse au dehors. Ainsi, parler est un acte grave, tout plein de forces qui veulent vivre, et d'esprits qui désirent. Notre futilité, notre méchanceté affaiblissent certes nos paroles; notre sincérité, notre bonté les exaltent et les vivifient. C'est pourquoi les Anges du juste Juge comptent toute parole inutile comme la dilapidation d'une substance précieuse; c'est pourquoi nos anges gardiens enregistrent nos promesses; c'est pourquoi Jésus, connaissant notre étourderie, nous conseille de ne point faire de serments, c'est-à-dire de ne pas nous enchaîner par des liens indissolubles. Ne changeons-nous pas d'avis plusieurs fois par jour ? Ne brûlons-nous pas sans cesse ce que nous avons adoré ?

L'un des serments les plus redoutables, c'est celui de la fidélité conjugale, qui est l'alliance de deux coeurs, de deux chairs, de deux esprits vivants. Jurer par le ciel, ou par la terre, ou par notre tête, c'est se lier pour tout le temps que dureront ces témoins de notre promesse, et c'est déjà fort grave sans doute. Mais deux êtres humains, quand ils se lient l'un à l'autre, leur pacte est plus fort que n'importe quel jurement, parce que notre dignité l'emporte sur celle de toutes autres créatures. Selon la mesure temporelle, les astres et les démiurges sont bien plus grands que nous; mais, selon la mesure éternelle nous sommes les rois de toute la création.

C'est pourquoi le divorce des législations terrestres ne compte pour rien devant notre âme; c'est pourquoi, dans les entretiens et dans les engagements ordinaires, il est

préférable de ne dire que oui ou non, ou de subordonner nos promesses à la permission de Dieu; c'est pourquoi, dans l'engagement du mariage, il faut le tenir coûte que coûte et ne se considérer comme dégagé que si l'autre époux a rompu le contrat en toute connaissance de cause. Les phrases grandiloquentes viennent d'une hypertrophie du Moi; le disciple se fait faible et faillible; aussi s'exprime-t-il sans hyperboles; les mots reprennent dans sa bouche leur sens exact; il n'use point de l'enflure à la mode; il ne dit pas : C'est épouvantable, à propos d'un contretemps banal; il ne fait pas de « littérature »; comme son Maître, il parle simplement, pare qu'il se sent n'être qu'une toute petite chose dans l'univers énorme.

Ainsi, la promesse conjugale qui se noue par un monosyllabe : oui ! devant le maire et devant le prêtre, on pourrait dire d'elle comme de toutes les grandes et graves actions, que le minimum de paroles suffit à nouer son lien parce qu'elle est grande et grave et inaliénable.

*

Le talion des Hébreux, le karma des Hindous, les influences réciproques des Jaunes, le choc en retour des Hermétistes, la causalité de nos philosophes, expriment la même loi des actions et des réactions concordantes qui régit le monde physique, le monde moral et, en un mot, tout l'empire du Destin. La Nature est un système de forces en équilibre instable; chaque excès appelle irrésistiblement un excès en sens contraire; sans quoi le système tout entier se décentre. Et si, comme l'y incline la tendance de toutes ces forces à s'engloutir les unes les autres, les plus fortes se renforcent toujours et provoquent des cancers cosmiques, tout à fait comme on voit que notre société industrialiste se comporte, le système total tombe vers l'émiettement individualiste. L'intervention d'une force équilibrante extérieure à ce système et indépendante de lui devient le seul remède à la mort lente par éparpillement.

Cette force indépendante, c'est ce que la théologie catholique appelle la grâce; c'est l'opération même du Christ. Ce souffle extra-naturel, surnaturel, non créé, non conditionné, comble des vides, réalise l'impossible, accomplit l'inespérable et refait avec du néant de la vie supplémentaire.

Avant l'Évangile quelques sages ont pressenti cette force miraculeuse. Ce sont eux qui ont introduit dans les livres sacrés des religions antérieures des maximes de miséricorde; mais c'est Jésus qui leur a donné une âme, un esprit immortel et qui, de Sa propre chair, de Ses mains et de Ses souffrances, leur a construit un corps terrestre également immortel. Et c'est par Lui que les hommes ensuite peuvent, par moments, surmonter les révoltes de l'instinct, dépasser même la rigueur de la justice et atteindre jusqu'au pardon.

Chacun ne reçoit-il pas du milieu où il vit beaucoup plus qu'il ne lui donne ? Et ce milieu n'est-il pas une assemblée d'êtres distincts ? Et les relations mutuelles de l'un avec les autres ne sont-elles pas des incidents logiques, desquels la science ou la méditation peut découvrir quelques-unes des causes les plus prochaines ? Ces incidents qui me touchent, c'est donc bien moi leur vrai destinataire; en les accueillant, en les utilisant, en leur donnant mes soins, je remplis donc au mieux mon rôle universel. Tout ce qui m'arrive, la philosophie comme la mystique me disent que c'est précisément, pour l'heure où cela m'arrive, le meilleur travail, le meilleur exercice pour ma perfection, et la contribution la meilleure à la perfection générale.

En ne répondant pas aux demandes même informulées des créatures, je suis un

parasite. En y répondant strictement, je ne fais que mon devoir tout juste, je demeure dans la ligne naturelle. Si je veux monter vers le Surnaturel, il faut que je dépasse mon devoir, que j'imité le Père, que je m'efforce de donner plus que je ne reçois (*Matthieu V, 38-41*).

Or aucune exigence des êtres, aucune obligation, aucune attaque ne viennent sur moi sans raison : soit que, selon la thèse antique, j'aie été moi-même spoliateur ou quémandeur, dans une existence passée, vis-à-vis de ceux-là mêmes qui m'importunent aujourd'hui; soit que, selon la thèse chrétienne, ces devoirs et ces pâtiments me viennent de Dieu qui me les impose comme épreuves, comme exercices progressifs pour diverses vertus. Accorder, accepter, se soumettre, n'écouter ni l'amour-propre, ni la rancune, ni l'envie, ni l'ennui, ni la fatigue, ni les goûts propres, voilà comment il faut vivre. Et cela ne suffit pas encore; mon intention doit être pure.

Tendre la joue gauche après avoir été frappé sur la droite pour éprouver l'empire qu'on possède sur soi-même, c'est de l'orgueil; subir les importuns, ou accomplir n'importe quelle bonne oeuvre pour se libérer d'une dette spirituelle, c'est de l'avarice. Sans doute, les actes de vertu produisent ces effets-là et d'autres aussi utiles; mais, pour qu'ils exhalent tout leur parfum, pour que notre coeur monte emporté sur les volutes de leur encens, il est nécessaire qu'on les accomplisse par pure obéissance, par élan spontané, sans retour sur soi et sans calcul. Alors seulement un peu de Ciel visite notre Enfer; alors notre douceur guérit les colères, notre générosité dissout les avarices, notre accueil déride les humeurs quineuses. En somme, le grand secret de la vie mystique, c'est que l'on ne se sauve réellement soi-même que lorsqu'on oublie son propre salut pour ne songer qu'au malheur d'autrui. Le sentiment intime nous certifie cela et, à mesure que l'on avance dans le renoncement, sa voix devient de plus en plus certaine, parce que, à mesure qu'on entre dans l'humilité, le Ciel entre à son tour en nous. Aussi le véritable serviteur ne se fait pas un mérite de l'aisance de ses pardons; il sait que le ressentiment de nos ennemis n'est jamais autorisé à nous rendre autant de mal que nous leur en avons infligé; il sait qu'une immense atmosphère de Miséricorde adoucit sans cesse les pénalités de la Justice immanente; que jamais l'épreuve ne dépasse notre résistance; il ne tire donc aucun mérite de ses résignations ni de ses mansuétudes.

Il sait que son corps ne lui appartient pas en propre; il le soigne donc et le défend comme il ferait pour un serviteur précieux qu'un prince prête à son ami; mais il s'en fait obéir. Il sait enfin que, parmi tous les organes de connaissance et d'action dont est construite sa personnalité, seul le centre même de cette personne à la fois psychique, intellectuelle, psychologique, familiale, sociale, humaine, ce centre, dis-je, cette sensation du « Je », cette conscience de soi, seul, cela lui appartient en propre. C'est donc sur ce foyer qu'il concentrera, par un dédoublement difficile, tous les efforts de son coeur et toutes les flammes de son amour divin, pour en transmuier la nature, de ténébreuse en lumineuse, d'absorbante en rayonnante, d'avare en généreuse jusqu'à la prodigalité.

La violence appelle la violence; la douceur appelle la douceur. Résistez au mal qu'on veut vous faire commettre. Ne résistez pas au mal qu'on veut vous faire subir. Ne craignez jamais de donner. Donnez ce que vous avez, comme vous pouvez : de l'argent, des vêtements, du temps, des conseils, votre savoir, votre affection même, pourvu que ce que vous donnez soit bien à vous. Le sacrifice que le philanthrope qualifie d'inutile est tout de même utile; il rayonne aux yeux des Anges la beauté du Superflu; il

accomplira peut-être un miracle. Donnez donc à quiconque vous demande. A égalité de besoin, donnez plutôt à celui qui vous est antipathique qu'à celui qui vous est sympathique.

Si le chemin par où l'on désire vous emmener n'est pas le vôtre, prenez-le tout de même; tous les chemins mènent le vrai disciple à Jésus. Ne craignez pas les mauvais lieux si vous pouvez y mettre un peu de clarté; tous nous portons les mêmes germes des mêmes bassesses. N'abordons pas les dévoyés avec une vertu fière; à quoi tient-elle, notre vertu, sinon pour la plus grande part au secours de Dieu ? Imaginez-vous être le vicieux avec lequel vous parlez; qu'aimeriez-vous entendre, alors ? Quelles paroles vous toucheraient sans vous heurter ? Quelque peine que vous preniez pour cet être, déchu, ne savez-vous pas que le Ciel en a fait ou en ferait autant pour vous, et mille fois plus ? Il est humain d'aimer qui nous donne des joies ou des plaisirs ou simplement qui nous plaît; mais il est divin d'aimer qui nous fait du mal

Le véritable amour est celui qui se nourrit de privations, d'afflictions, d'hostilités; celui-là seul descend de Dieu, restitue l'harmonie, édifie la paix. Le Royaume de Dieu n'est pas un symbole, ni une abstraction; c'est un tout vivant, organique, qui s'approche de la terre, depuis vingt siècles, qui en est plus près peut-être que jamais malgré les horreurs où nous vivons, et que nos efforts, la moindre parole de pardon, le moindre geste de bonté obligent à descendre avec une impérieuse autorité. Cette évocation-là est beaucoup moins cérémonieuse que les mystères de la magie; mais par contre beaucoup plus grave. Imaginez comme vous pouvez cet événement : l'arrivée du Ciel sur la terre. Aucun rite n'y est utile, mais la seule perfection morale; aucun sacrifice que celui du Moi, aucun encens que celui de la prière. Dans la mesure où l'être humain se vide du temporel, l'éternel le remplit.

Or le Fils est toujours là, attentif à chaque effort, prêt à soutenir le moindre faux pas, heureux de verser Sa propre vie à la première demande du dernier d'entre nous. Souvenons-nous de cette présence, universellement particulière; comportons-nous, sous Ses yeux, comme nous croyons qu'Il Se comporterait Lui-même. Certainement, quelque jour, ici ou quelque autre part, dans l'immensité de la Création, cette présence, d'invisible deviendra visible; rares d'abord, ces visites, de plus en plus fréquentes, deviendront à la fin de la Durée une union perpétuelle parmi les splendeurs de la Maison du Père.

L'Amour et la Sagesse, que les Kabbalistes, puis Swedenborg nous présentent comme le double aspect de la vie divine, peuvent revêtir par nos soins des formes tangibles dans l'art, dans la famille, dans la société, car elles s'attirent l'une l'autre, se nécessitent et se complètent. Saint Augustin s'écrie : Aime et fais ce que tu voudras. Et Léonard de Vinci prononce : Comprends et tu aimeras. Tous deux disent vrai, mais le premier énonce une vérité plus qu'humaine. Le pouvoir d'aimer préexiste en nous au pouvoir de comprendre : non pas dans ce que nous sommes aujourd'hui, mais dans ce que nous sommes essentiellement. C'est pour cela que ceux qui nous haïssent – puisque sur cette terre le cœur vit surtout de haine – nous dissèquent, nous pénètrent, démontent des rouages de nous-mêmes ignorés. Leur malveillance nous est précieuse; sachons-leur gré de nous sortir nos défauts. Et l'amour, la mansuétude, la prière que l'Évangile demande que nous leur offrions produiront pour eux comme pour nous des effets inestimables (*Matthieu V, 43; Luc VI, 27-35*).

*

La sérénité de la Nature, sa grande bienfaisance indifférente, si imposantes qu'elles nous paraissent, sont le reflet presque éteint de la prodigalité avec laquelle le Père verse sur Ses enfants tout ce qui peut leur être utile. Que ceux-ci à leur tour fassent de même entre eux et pour les créatures inférieures ! Que notre bienfaisance se répande comme les pluies du printemps, que notre amour surabonde comme le soleil de l'été, sur tout ce qui nous approche indistinctement ! Notre modèle est le plus haut; les aspirations les plus diverses du penseur, du savant, de l'artiste, du prolétaire peuvent contempler en Lui le visage parfait de leur idéal; mais, pour qu'elles l'appréhendent, il leur faut vouloir. Aucun mieux ne devrait être entrevu sans que nous nous considérions aussitôt comme obligés en conscience d'y atteindre. De grands efforts sont ici nécessaires. Joindre un enthousiasme enflammé et le plus humble abandon, l'énergie d'agir la plus inflexible et une indifférence souriante à l'échec comme au succès, la souplesse de l'amour qui s'adapte à tous et à tout et la tension la plus rigide de la volonté vers le même but : voilà ce qu'il faut. Il faut un déplacement de notre équilibre spirituel; il faut un point d'appui hors du monde pour soulever le monde. Ce point, ce centre de gravité nouveau, cet équilibre mobile et cependant imperturbable, c'est notre Jésus; c'est la confiance au Père et l'obéissance au Fils.

Notre intellect, notre mentalité, nos instincts ressemblent aux brebis parquées entre des barrières trop étroites; il faut leur donner de l'espace ou, plus exactement, ne pas craindre de les introduire dans les pâturages nouveaux que leur ouvre la Providence. Ces libérations impliquent sans doute des souffrances : habitudes à rompre, apathies à secouer, nouveautés étranges peut-être auxquelles s'accoutumer; il n'importe; pour croître nous devons sortir de nous-mêmes; nous devons comprendre – prendre en nous – et compatir, souffrir de la douleur d'autrui; nous devons nous ouvrir et nous offrir, et par les forces physiques et par l'intellect et par la sensibilité; et tout : famille, amis, étrangers, adversaires, patrie, tout ce qui existe doit nous être un prétexte à rompre nos léthargies.

Mais qu'au centre notre coeur reste fixé ferme en Dieu. Etre parfait, c'est être un dans l'intention et universel dans l'action; c'est accomplir tous les travaux avec la même ardeur, parce qu'ils expriment la volonté de Dieu dans ses formes innombrables; c'est ramener toute la vie de notre esprit à un seul but : servir Dieu, par un seul moyen : l'abnégation. En d'autres termes, pour entrer dans le Royaume, il faut se forcer, il faut dépasser le possible et vaincre tous les doutes. Alors la puissance et le miracle descendront.

On peut réaliser ce grand oeuvre; les saints l'ont fait dans le monde moral; les génies, dans l'art et dans la pensée. L'impossible d'aujourd'hui, c'est le possible de demain. Le Royaume de Dieu, c'est le trésor inépuisable de tout ce qui dépasse les aspirations et les conceptions humaines; c'est l'ensemble des archétypes du Bien, du Vrai et du Beau. Or le disciple du Christ a permission d'y puiser à pleines mains, parce qu'il n'en retire les splendeurs que pour les répandre parmi ses frères, en conservant le même humble anonymat dont Dieu lui donne l'exemple perpétuel (*Matthieu V, 43-4; Luc VI, 3-36*).

CHAPITRE V

La Prière

Prenez garde de ne pas pratiquer votre justice devant les hommes dans le désir d'attirer leurs regards; autrement, vous n'aurez point de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. Quand donc tu feras l'aumône, ne fait pas sonner de la trompette devant toi comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues pour être glorifiés par les hommes. En vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône soit faite dans le secret; et ton Père qui voit dans le secret te le rendra.

Et quand vous priez, ne soyez pas comme ces hypocrites qui aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues et au coin des rues afin d'être vus par les hommes. En vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, prie ton Père qui est là, dans le secret; et ton Père qui voit dans le secret te le rendra. En priant, n'usez pas de vaines redites comme font les païens, car ils s'imaginent que c'est à force de paroles qu'ils seront exaucés. Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez. Voici donc comment vous devez prier :

Notre Père qui es au cieux,

Que ton nom soit sanctifié !

Que ton règne arrive !

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien !

Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !

Ne nous laisse pas succomber en tentation,

Mais délivre-nous du mal !

(MATTHIEU, ch. 6, v. 1 à 13. — LUC, ch. 11, V. 1 à 4.)

Toute l'immense création, depuis les peuples des infusoires jusqu'aux peuples des étoiles, est soutenue par la main du Père qui est le Fils. Cet incessant, ce divin, cet ineffable holocauste se célèbre partout sans autre publicité que la joie des créatures trop rares qui savent en recueillir tout le bénéfice. Il y a déjà une centaine de siècles, les Sages chinois disaient que l'activité du Ciel est secrète et que les effets seuls en sont visibles. C'est cet anonymat qui est le signe de sa perfection.

Oui, le disciple du Christ doit agir comme s'il n'agissait pas. Pour les spectateurs, il vit, il achète, il travaille, il pense, il aime, comme tout le monde; mais lui, dans son coeur, il s'efforce de faire toutes ces choses sans intérêt personnel. Connaître la volonté de son Ami pour l'accomplir, voilà tout son souci. Le résultat personnellement utile de son travail ne l'inquiète pas; il fuit la réputation, les honneurs, la fortune; le mal, il s'essaie à l'éviter; le bien, il est convaincu que c'est le Maître qui l'accomplit par son

intermédiaire.

Et, plus tard, après des années de siècles, quand de soldat il est devenu chef, la gloire et le mépris, l'intelligence et l'ignorance, les succès et les revers lui sont indifférents; il les accueille tous comme des hôtes de passage, avec la même cordialité. Il imite ainsi la perfection du Père.

C'est pour en arriver là, c'est pour que tout le monde puisse pressentir cette marche ascendante, que l'Évangile ordonne de tenir secrètes l'aumône et la prière.

La graine porte son fruit là où elle a été semée. Si vous ensemencez, même de bonnes graines, un mauvais terrain, il altérera la qualité des fruits. Si vous faites le bien avec un désir personnel, quelque petit qu'il soit, les fruits de votre acte seront rouillés d'avarice ou de sensualité ou de gloriole. Le Moi pousse plus loin encore ses ravages corrupteurs; mais arrêtons d'abord les premières déprédations; c'est un travail assez dur.

Je vous le répète, l'idéal en l'honneur de qui on offre le meilleur sacrifice : nos actes, c'est lui qui nous récompense. Si vous vous arrangez pour que les gens connaissent votre bienfaisance, leur estime sera tout votre paiement; vous n'en aurez pas du Ciel, puisque ce n'est pas à Lui que vous aurez dédié votre altruisme, mais au dieu de la gloire mondaine.

Le mal et le bien sont des opposés. Le premier est une sorte de parasite; il a en lui-même le besoin de croître; or il ne peut le satisfaire qu'en vampirisant les puissances vives qui sont à sa portée et, parmi ces puissances, l'esprit de l'homme tient le premier rang. C'est pourquoi nous léguons à nos enfants, bien malgré nous, le mal que nous avons commis et beaucoup pensent que nous le retrouvons à notre retour sur cette terre; la lutte, si-toutefois nous avons le courage de l'entreprendre, est alors bien plus dur.

Le bien, au contraire, ne tire pas sa subsistance du monde; il est la vie, il ne se nourrit que de lui-même et se développe en se propageant, à la condition toutefois que cette propagation soit un sacrifice; il est une lumière qui s'exalte dans les ténèbres; et plus la nuit est obscure, plus nombreuses sont les étincelles et plus ardentes. Si donc nous sommes des ouvriers intelligents du bien, semons-le sans que nos frères le sachent; n'en parlons pas, pour que d'autres êtres moins visibles ne le sachent pas non plus. Comme il nous est impossible de nous comporter de la sorte sans être vraiment humbles, le Ciel nous récompensera – bien qu'il ne nous doive rien – en greffant sur notre cœur la petite fleur de Lumière dont nous aurons été le jardinier.

Mais là ne se borne pas la pratique de la discrétion. Considérez cette qualité, non comme une vertu, mais comme un procédé, comme un instrument de travail. Vous en saisissez mieux les avantages.

De combien de querelles, de coups, de peines une médisance ne peut-elle pas être la source, en dehors du manque d'élévation morale qu'elle indique ? La critique appelle la critique, un raconter en suscite un autre, la hâblerie provoque le mensonge, et ainsi de suite. Mais admettons qu'on ne dise pas de méchancetés; nous racontons ce que nous venons de voir faire à notre prochain. Pourquoi ? Il ne nous l'a pas demandé; nous allons peut-être éveiller une envie, une malveillance, un jugement. Souvenons-nous, à tout instant, qu'avant de prétendre faire du bien aux autres, il faut savoir ne pas leur faire du mal. Nous avons le devoir rigoureux de ne faire souffrir personne. Si nos commensaux et nos amis ne sont pour nous que des occasions de mal, privons-nous-en, cherchons-en d'autres avec qui nous puissions faire et dire quelque chose d'utile.

Il faut être assez discret pour oublier à volonté ce que nous venons d'apprendre sur le compte d'autrui. Ne pas bavarder est simple; mais il faut aussi nous tenir suffisamment pour qu'on ne puisse deviner ce que nous savons. Il faut enfin que ce que nous avons appris sur le compte du prochain n'influe pas sur le jugement intérieur qui se formule, comme malgré nous, à son propos.

L'école de la prière, l'école pratique, comporte trois cours : la bienfaisance anonyme, la souffrance et la tentation. Les livres ne peuvent pas nous apprendre la prière, pas plus que les joies, et je ne sais pas s'il existe sur la terre une douzaine d'hommes qui sachent prier. Il s'y trouve des thaumaturges, certes, et des saints; on les voit prier, et leurs demandes obtiennent des réponses. Mais ces êtres étonnants sont, pour la plupart, comme des sentinelles passant un mot d'ordre, sans toujours le comprendre; ils exécutent une consigne; cependant la prière, cet acte formidable, cette effroyable témérité, cet échange incompréhensible et obscur, a lieu au delà. Or, si ces hommes vénérables ne savent pas, nous, la tourbe, comment saurions-nous? Et pourtant notre ignorance, notre bassesse, notre nullité, il faut qu'elles prient. Il le faut.

Certaines personnes ne prient jamais, ou parce qu'elles n'y pensent pas, ou parce qu'elles ne croient pas, ou parce qu'elles n'admettent pas la prière. C'est une affaire d'éducation, ou de culture, ou de souplesse à réagir sous les heurts du Destin; chez ces personnes, l'organe immatériel de la prière n'est pas encore développé, et leur être conscient ignore le recours aux Puissances invisibles. Le développement de notre conscient s'opère en effet ainsi : quand l'homme spirituel se trouve incarné, il essaie de faire sentir à l'homme corporel les réalités invisibles et les réalités intelligibles. Si ce dernier répond à ces tentatives, il s'affine, il devient un poète, un artiste, un philosophe, ou un voyant; ses nerfs deviennent sensibles à des délicatesses, son imagination grandie et nettoyée reflète des tableaux d'Au-Delà, sa volonté aspire à l'Idéal, et ces mouvements, que la psycho-physiologie officielle nomme des fonctions, construisent dans les corps fluidiques des organes qui, à leur tour, dynamisent, vitalisent telles parties du corps physique. De ces engrenages proviennent ces changements que toute crise intérieure opère dans la personne physique; l'esprit sculpte le corps; l'oeil d'un peintre porte un signe visible, et l'oeil d'un saint une qualité du regard bien particulière. L'esprit immortel a chez eux modifié la forme mortelle.

Lorsque l'appétit de l'esprit immortel se porte vers le divin, et cela arrive toujours à un moment donné de son évolution, naissent alors les pieux désirs. Or tout désir se construit à lui-même son organe d'action et sa forme d'expression; c'est en vertu de ce fait que les artistes sacrés donnent un contour particulier aux têtes des saints personnages qu'ils représentent.

Plus on diffère un effort, plus il devient difficile; moins on prie, moins on peut prier. Il serait donc sage de commencer tout de suite, en dépit du peu de goût, de l'ennui, de l'insuccès; les moindres circonstances doivent servir-de prétextes à demander l'aide du Ciel. Jamais nous ne sommes importuns à Dieu, jamais nous ne ferons trop bien ce que le devoir nous commande.

Tout désir est un appétit, une faim; quand c'est Dieu que l'on désire, cela se nomme prière; mais en réalité tout désir, tout effort même est une prière. Or, pour avoir faim, il faut que nos forces soient épuisées.

Le travail, quel qu'il soit, est donc le préparateur de la prière; il est même, avec le bon exemple, la seule prière réelle et fructueuse pour l'immense majorité des

hommes. Car, ne vous y trompez pas, ceux qu'on appelle les contemplatifs ne sont pas des exemples à suivre; ils constituent des exceptions. Le Christ ne parle nulle part de quiétude, d'extase, de mariage spirituel; tout cela, ce sont des enjolivements humains, dirais-je, si je ne craignais de vous scandaliser. Le devoir de l'homme est d'abord de vivre, d'agir, d'oeuvrer; s'il lui reste du temps, il peut se livrer à telle étude, à tel art qui lui plaît; il en a la liberté. Il peut aussi continuer son devoir et le dépasser : ce sera là le vrai mysticisme.

La prière véritable est un travail bien plus compliqué que le travail matériel; elle exige des connaissances profondes et surtout des facultés fort rares; il faut donc s'y exercer le plus assidûment.

Prenez garde qui vous priez, si c'est le Père vivant, ou si c'est un séraphin de l'Intelligence, un archange de la Beauté, peut-être un dieu de l'Égoïsme spirituel. Comprenez que l'Absolu ne descendra en vous que si le Relatif en est sorti. Laissez donc les intermédiaires, si grands soient-ils; ce ne sont jamais que des créatures; ils ne peuvent que prêter, mais non pas donner. Et puis, que savons-nous des êtres invisibles ? Quelle certitude avons-nous qu'ils sont bien réellement dans la vraie Lumière ? Si l'on s'adresse au Ciel, Ses enfants et Ses anges recevront de Lui l'ordre de nous secourir sans qu'il y ait besoin de les connaître, ni de les appeler.

*

Tout endroit est bon pour prier; Dieu est partout. Il vaut mieux s'enfermer chez soi, parce qu'on n'est pas vu, et que l'attention est moins distraite; mais ne croyez pas, comme tant de dévots, qu'un lieu spécial soit indispensable pour parler au Père. L'Absolu est au-dessus, en dehors, en dedans de toutes les formes, inaccessible par les rites seuls, libre de toutes conditions d'espace et de temps.

Par contre, si ces rites sont inutiles, il n'en est pas de même du rayonnement vital de vos actes dont ces rites cherchent à utiliser l'essence. Si vous voulez que votre chambre soit pure, faites-en le temple du vrai culte, je veux dire exercez-y le bien; ne vous y mettez pas en colère; n'en laissez pas les murs entendre des paroles inutiles ou malignes; il y a partout des yeux et des oreilles qui nous observent et nous écoutent; donnez le bon exemple, même aux êtres que l'on croit inanimés.

Psychiquement, il faut aussi s'enfermer dans la chambre du soi et faire le silence intérieur. Priez à haute voix, tant que personne ne peut vous entendre. Mais que vos soucis et vos passions se taisent. Dieu est toujours en nous, même quand nous ne Le sentons pas, surtout quand nous sommes dans la sécheresse. Comprenez-le bien, nous ne devons pas prier pour obtenir des consolations sensibles, ni des impressions psychiques plus ou moins agréables. Quand, en prière, vous ressentez de telles choses, je vous dirais presque de ne pas y faire attention, parce que s'en occuper distrait et amène à rechercher les douceurs spirituelles. Si le Ciel nous les donne, acceptons-les avec reconnaissance, mais ne courons pas après, d'autant plus qu'il est facile de se suggestionner et de provoquer, par une sorte d'autosuggestion ou de magie, telle manifestation psychique obscurément désirée et accueillie comme si elle nous venait de Dieu.

En priant tout haut, la demande est mieux vivante, parce que la voix donne un corps au désir, un corps, non plus artificiel, comme avec les parfums, les gestes, les schémas, les yantras, les mantrams et les psalmodies, mais un corps normal et naturel. Nous faisons ainsi collaborer à un peu de bien l'air, les organes de la parole, les centres

du langage; nous donnons un exemple salutaire aux esprits des choses qui nous entourent et une nourriture à nos témoins invisibles. Pour les hommes, l'univers se divise en sphères, en hiérarchies; pour le Ciel, ces parties gardent bien leur existence séparée, mais Il les rassemble sans cesse dans l'Unité mobile de Sa Vie. Soyons un comme cela; étant donné un acte, que notre être entier, avec ses innombrables organe, y coopère et que l'intention pure amène tous ces courants, ces muscles, ces magnétismes, ces tensions mentales, ces feux du désir, ces esprits, ces fluides et ces souffles à l'harmonie centrale dont ils proviennent.

Le beau langage est inutile pour parler à Dieu. Il y a de par le monde beaucoup plus de païens qu'on ne le croit (*Matthieu VI, 7*). Je ne veux pas dire que le brahmanisme ou l'islamisme ou le catholicisme fassent mal en ordonnant des milliers d'invocations à leurs fidèles; mais ils ne les mènent pas directement vers le Centre. Il y a en l'homme deux parties : le coeur spirituel où brille la lumière divine et le reste où brillent des lumières naturelles. Quoi que fasse ce reste, si le coeur n'y coopère pas, ces énergies extérieures n'atteignent pas Dieu; et si le coeur agit, il n'est pas besoin du reste. Quand un dévot récite pendant une heure, il est presque impossible qu'il pense tout le temps à ce qu'il dit; ses paroles vont dans le plan invisible des sons, et y évertuent certaines ondes qui sont capables de produire des effets sur la matière psychique ou même physique; mais le Ciel n'a pas été atteint. Et si le dévot est un prodige de volonté et qu'il a pensé pendant toute l'heure, sans défaillance, à ce qu'il demandait, il a perdu cinquante-cinq minutes à refaire ce qu'il lui aurait suffi de cinq minutes pour mener à bien.

*

Les mêmes remarques s'appliquent exactement à tous les rites : depuis les gestes liturgiques auxquels nous sommes habitués dès l'enfance jusqu'aux déterminations astrologiques, jusqu'aux observances innombrables qu'on suit encore aujourd'hui dans l'Inde et en Chine. Tout cela, ce sont des supports à la faiblesse ou des excitants à la tiédeur; ils sont utiles; mais ce ne sont que des auxiliaires. Ne leur donnons pas le rôle essentiel.

*

Comment se faire entendre de Dieu? Je vais encore me répéter, mais les vérités essentielles sont si peu nombreuses qu'il faut revenir sans cesse des principes à leurs applications.

Le Père sait ce dont nous avons besoin sans que nous le Lui demandions (*Matthieu VI, 8*); parce qu'Il sait tout, sans doute, mais d'abord parce que Lui seul est bon. Et cependant il faut prier; nous le devons, même si nous croyons ne faire que quelque chose d'inutile, parce que prier, c'est un acte, parce que prier, c'est obéir au voeu de la Nature et couronner l'effort universel.

Tout prie; la pierre qui mûrit dans les ténèbres de la mine, la plante qui cherche le soleil, l'animal qui en salue la course; tout acte est une demande; un résultat ne s'obtient pas à cause de notre volonté, mais parce qu'en travaillant à sa réalisation, nos énergies, les plus physiologiques même, désirent et espèrent le succès. Seul le coeur de l'homme, trop souvent, se croit maître du monde et rejette toute idée de secours. Et, comme notre esprit est la fleur suprême de la Nature entière, nous sommes obligés de parfaire le grand oeuvre de l'évolution et d'en relier l'effort au trône du Père.

Mais nous nous agitons aujourd'hui bien loin encore de cette prière vivante,

apanage des esclaves de l'Amour et à la voix desquels obéissent les maux, les événements et les créatures. C'est pourquoi, tels que nous sommes, ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de prier par l'exemple.

Ceci posé, recherchons les conditions indispensables pour que la prière soit entendue de Dieu. Dieu est partout cependant et, de tous les êtres, c'est Lui qui nous est le plus proche, parce qu'Il est au centre de nous-mêmes; or nous pouvons être, et nous sommes trop souvent loin de Lui, car notre coeur est double; dans bien des cas notre voix n'arrive pas jusqu'à Lui parce que notre volonté ne parle pas le langage du Ciel. Il faut donc d'abord vivre selon la Loi avant que de vouloir prier.

Ensuite, il faut être humble. Dieu n'écoute pas les orgueilleux, ceux qui se croient forts ou savants ou adroits. Personne ne peut se croire tel, s'il a jamais jeté un coup d'oeil sur l'énormité des puissances qui nous écrasent et sur l'immensité des inconnus qui nous entourent. Cela, c'est le niveau raisonnable de l'humilité, c'est le plus simple. Il faut encore ne pas se croire meilleurs ou plus intelligents que ses camarades; c'est déjà plus difficile et nécessite une certaine connaissance de soi-même, avec pas mal d'expériences désagréables, car ceux-là seuls sont indulgents qui ont souffert.

Rares sont les disciples qui descendent à cette troisième espèce d'humilité, par laquelle on s'estime le dernier des hommes, le moins bon, le moins intelligent, le moins digne d'intérêt, par laquelle on entr'aperçoit que « nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu », comme le dit l'Apôtre. D'ailleurs l'humilité est un abîme sans fond; on peut toujours y descendre davantage sans crainte de se perdre. C'est la plus sûre des retraites et rien ne nous devrait coûter pour la conquérir, parce que la porte n'en est jamais à la même place; il faut recommencer sans cesse le combat pour la passer.

La troisième condition nécessaire pour que la demande soit entendue, c'est d'être sur le chemin de la Paix; le Ciel est le monde de la paix. Il faut pardonner à ceux qui nous ont fait du mal, non seulement aux hommes, mais à toute créature, aux événements, aux invisibles, aux idées, aux sentiments, aux choses. Nous ne pouvons jouir de cette mansuétude que si nous avons confiance que le Père ne donne pas d'épreuve injuste. Quand nous voulons Lui parler, oublions un instant nos ennuis; nous pourrons ensuite les soutenir avec plus de calme et mieux les combattre. Et le pardon est le meilleur anesthésique pour apaiser nos souffrances d'amour-propre. En quatrième lieu, il faut s'adresser au Ciel dans un sentiment de reconnaissance et pour les bonheurs et pour les malheurs; si les uns sont des moments de repos, les autres sont les uniques moyens de notre avancement, puisque nous craignons encore l'épreuve.

Cinquièmement, il faut être attentif à ce que l'on dit; il faut l'être parfaitement, non seulement d'intelligence, mais de coeur et de corps. Cette condition est difficile à réaliser; nous sommes essentiellement distraits, parce que nous perdons beaucoup de temps et que nous disons beaucoup de paroles inutiles. Vous vous souvenez que nous avons déjà traité de ceci. L'attention sert donc d'abord pour que la demande porte et ensuite pour l'instruction des auditeurs et des spectateurs invisibles qui nous entourent; s'ils nous voient occupés d'autre chose que de ce que nous-demandons, ils ne peuvent pas nous prendre au sérieux, ils s'en vont, et nous devenons responsable du scandale et des erreurs qui s'ensuivent.

Tout en étant persévérants dans vos demandes, n'oubliez pas de dire : Que la volonté de Dieu soit faite. Un désir trop enthousiaste ou trop avide d'être exaucé introduirait dans la prière un ferment de volonté propre.

Cet ensemble de conditions doit finir par vous paraître passablement difficile, compliqué. Ce n'est qu'une apparence. Dans le spirituel, bien plus encore que dans le matériel, tout se tient, tout est un, partout; attelez-vous à la réalisation d'une seule règle et ne prenez la suivante qu'après vous en être rendus maîtres dans toutes les applications de la première. Votre effort pour celle-ci vous allégera singulièrement l'effort nécessaire au contrôle des autres. Et puis, surtout, ne croyez pas devoir à vous-mêmes les résultats acquis; dans nos ascensions vers le mieux, c'est du Ciel que viennent la force, la réussite et les fruits; nous, quelque grande que soit notre énergie personnelle, ne fournissons rien que notre adhésion au secours divin. Je ne puis vous donner de preuves générales de ceci; mais l'observation vous en fournira certainement à chacun, et de très convaincants, parce qu'elles seront expérimentales.

*

En outre il y a une tenue intérieure habituelle qu'il faut prendre et garder, et qui rend tous nos gestes plus aisés. Dieu est simple; Il est avec les simples; Il les écoute plus volontiers. Il Se penche vers les humbles, vers les petits, vers les pauvres; c'est pourquoi les mystiques affirment que l'Absolu, l'Incréé se déversent en nous dans la mesure où nous laissons s'écouler de notre cœur le relatif et les créatures.

Il suffit donc de s'adresser au Père, dans cette même candeur avec laquelle, lorsque nous étions petits, nous demandions à nos parents ce qui nous faisait envie; la forme de la demande importe peu; nous sommes si jeunes encore que la plus sublime esthétique est gauche et malhabile au regard de l'éternelle Beauté.

Les légendes qui montrent les Anges recueillant les prières des saints pour les porter, de hiérarchie en hiérarchie, jusqu'au trône de Dieu, sont vraies. Ce ne sont pas toujours des anges, au sens théologique du mot, qui remplissent cet office; il n'importe; tout cela est prévu et ordonné, chaque chose retourne à sa mère : les lumières vont à la Lumière; les ténèbres vont au Néant. Et les unes et les autres montent ou descendent suivant leur densité. La demande s'élève ainsi aussi haut que la pureté du demandeur donne de force à ses ailes. Les prières des hommes n'arrivent donc pas toutes aux pieds du Père; mais, quand la sphère où elles touchent est trop ardente pour elles, il se peut, en effet, que des êtres de compassion les recueillent, les fassent leurs, et les présentent à Dieu, comme pour leur propre compte. C'est ainsi que nous sommes plus souvent exaucés qu'il ne devrait. Ces êtres intermédiaires, dont il est inutile de chercher le nom ou l'essence, n'entendent que ce qui porte le sceau de l'Unité; et vous les priez, eux, qu'ils comprendraient moins bien vos désirs que si vous vous adressiez directement à Dieu.

Nous ne pouvons penser sans que quelque chose de notre esprit (magnétisme, astral, mental, etc.) ne sorte vers l'objet de notre pensée. Dans cette recherche se font des rencontres imprévues; et c'est ainsi qu'en travaillant une question, nous pouvons en résoudre incidemment une autre. Or la prière vraie est une sortie totale de l'être, qui s'obtient par un calme parfait, une attention profonde; il est donc tout naturel que nous éprouvions pendant qu'elle monte des sensations spéciales, des émotions psychiques, spirituelles et mêmes physiques. Ces émotions constituent un écueil, car notre nature nous portera vers celles de ces touches qui nous seront les plus douces, nous les fera considérer, peut-être à tort, comme le signe de la faveur divine, et nous en arriverons vite à oublier l'objet de la prière, qui est Dieu, pour tendre, par notre propre volonté, vers un accident phénoménique. De là on retombe dans les illusions, dans ce que les

hermétistes appellent l'astral.

Tandis que vous priez, ne vous arrêtez pas à noter, goûter, à analyser les sensations particulières que vous pourrez percevoir; ne quittez pas le but; si ce sont des êtres mixtes ou mauvais qui vous envoient ces manifestations subjectives ou objectives, vous gagnez à ne pas vous y laisser prendre; si ce sont des êtres de Lumière, ils ne peuvent se formaliser de ce que vous ne voulez vous en tenir qu'à Dieu seul.

Nous sommes terriblement loin de l'Absolu; avant d'y arriver, que de déserts, de précipices, de tempêtes ! Ne vous inquiétez donc pas des distractions, des sécheresses, des tentations que vous subirez en priant : ce sont les incidents du voyage. Tenez ferme du fond du coeur; c'est dans ce centre le plus intime de vous-mêmes que, si votre voix est entendue, la réponse se fera connaître. Vous n'en saisirez que très rarement les mots; mais vous en goûterez toujours l'exquise fraîcheur, le charme, l'action vivifiante et régénératrice. Ne cherchons rien d'autre; remercions quand cette faveur nous est accordée; remercions encore quand elle nous est refusée, parce que c'est ainsi que notre foi grandira.

Je ne vous dis pas de mépriser toutes manifestations de l'Invisible, d'où qu'elles viennent; je vous dis de ne pas les rechercher, de ne pas vous y attacher. Notez-les comme le savant note les réactions du laboratoire. Tout comporte un enseignement : visions, voix, souffles, déplacements d'objets, tremblements; ce sont bien des plans qui se déplacent, qui viennent à nous, ou c'est peut-être nous qui allons chez eux. Ne bâtissez pas de systèmes. Si vous agissez selon la Loi, le Ciel fera tout le nécessaire pour que vous connaissiez le vrai, même si vos devoirs et vos charges ne vous laissent pas le temps d'étudier ou de réfléchir.

La prière est un acte immense; c'est le plus surhumain des efforts. Derrière chacun de nous se pressent des peuples qui attendent avec angoisse que nous leur ouvrons les portes du temple où ils pourront prier; il en est qui meurent de ce désir. Nous sommes responsables de ces souffrances que nous ne soupçonnons pas cependant, parce que nous savons tous que la prière est un devoir. Nous en sommes encore plus responsables dès ce moment. Et, quand nous nous rendons inconsciemment aux voeux de ces êtres, notre voix est pour eux une harmonie, une lumière et une rosée.

Permettez-moi de vous le dire, je vous apprends ces choses, ou plutôt je vous en fais ressouvenir; mais vous n'aviez pas besoin de les savoir pour agir avec rectitude. Car dès le commencement Dieu a fait connaître l'homme tout le nécessaire. Maintenant vous aurez en même temps moins de mérite à faire votre devoir, puisque la science aura crû en vous au détriment de la foi, et plus de responsabilité si vous ne le faites pas, puisque vous en connaissez à peu près quelques-unes des raisons. Croyez-le bien, pour faire la volonté du Ciel, pour retourner au Ciel, il n'est pas indispensable de comprendre tout; l'intelligence est un encouragement que Dieu donne, mais non pas une méthode de travail irremplaçable. Il suffit d'avoir confiance en notre Jésus-Christ. Les efforts méditatifs et volontaires servent mal à porter nos demandes aux pieds de Dieu; les actes bons et la purification du coeur sont les vrais véhicules.

*

Après tout ce que nous venons de dire, vous comprendrez que le langage dans lequel on prie est indifférent. Ceux qui sont imbus des théories de l'occultisme croient que les langues savantes, le sanscrit, l'hébreu, le grec, le latin possèdent une force plus grande pour agir dans l'atmosphère fluide. Ce qu'ils oublient, c'est que tout a sa

croissance, sa maturité, sa décrépitude. Les anciens idiomes furent vivants autrefois; aujourd'hui, ce sont les langues modernes qui ont la vie; c'est elles qu'il faut employer, dynamiser et spiritualiser. Nous naissons dans le sein de telle ou telle nation parce que notre travail actuel est dans cette société. Il ne faut pas s'hypnotiser sur les anciens; la Nature ne recule pas, elle avance sans cesse. Ce que nous avons à faire, c'est de mettre la Lumière intérieure en contact avec toutes les formes présentés de la vie créaturelle; il est inutile de s'occuper de l'astral, de l'éther, des fluides secrets; c'est le plan dont nous possédons la conscience innée qui doit recevoir nos soins; nous travaillerons plus tard les autres plans. Ne cherchons pas les choses lointaines et abstruses; contentons-nous de l'immense devoir quotidien, du terre à terre, du tangible; il y a là beaucoup plus d'ouvrage certainement que nous n'en ferons.

Qui se ressemble s'assemble, dit le proverbe; et en effet tout homme qui répète les actes d'un autre homme s'unit à son protagoniste, dans le plan de ses actes. Ceux donc qui renouvellent les paroles et les actes du Christ, même dans la minime mesure de leurs capacités, s'ils le font de tout coeur, s'unissent à Lui.

Car Sa vie forme une prière ininterrompue; Lui-même Il est l'incarnation vivante de la prière; Il fut le pionnier qui fraya le chemin par où nos appels peuvent monter jusqu'au Père; Il est le médiateur, l'intercesseur, le prêtre, la victime et le sacrifice.

Rien de ce que Notre Seigneur Jésus-Christ a pensé, agi ou dit, ne vient d'ailleurs que du Ciel. C'est pour cela qu'Il est philosophiquement incompréhensible; le mental ne peut même pas regarder cette infusion de l'Absolu dans le relatif ni cette effusion du relatif vers l'Absolu, dont la double courbe est la vie propre du Sauveur. C'est la réalisation de l'impossible, la matérialisation de l'invisible, l'existence de l'inconcevable.

Ainsi la prière modèle qu'Il a donnée à Ses disciples n'est pas que l'expression des besoins de l'Univers; c'est aussi l'énoncé des choses que le Père juge utiles à notre béatitude personnelle comme à la béatitude de la Nature tout entière. C'est le tableau du mouvement cosmique; elle en indique les composantes, les points de départ, les buts, les modes. Elle représente l'armée des créatures dans son ascension collective, et la loi de perfectionnement du composé humain. Elle est, en un mot, l'image de la Vie.

C'est donc avec juste raison que certains mystiques y ont découvert la règle des stases extraordinaires de la conscience individuelle et que d'autres y ont retrouvé les arcanes de la création du monde.

Le premier de ces points de vue, c'est sainte Thérèse qui le développe le plus clairement. Selon elle, quand l'âme a reconnu *le Père qui est aux Cieux*, par les méthodes de la connaissance humaine, par les opérations discursives de l'entendement, elle entre dans l'abandon et commence la pratique de l'oraison de quiétude dont les deux premières demandes du *Pater* décrivent les phases. La louange : *Que Ton nom soit sanctifié* est, en effet, un repos après la fatigante ascèse de la vie purgative et de la méditation logique. C'est la première aube de la vie contemplative; la créature a donné presque tout son effort; le Créateur va l'illuminer comme en réponse à la seconde demande : *Que Ton règne arrive*. La quiétude atteint ici son niveau; la joie descend dans l'âme et se communique parfois jusqu'au corps qui peut devenir le théâtre de phénomènes extraordinaires.

Mais, ce premier réconfort goûté, commence une nouvelle période de travail dont la troisième demande : *Que Ta volonté soit faite* pose les fondements par l'humilité, par

l'anéantissement intérieur complet de la créature.

L'essence de ce travail est l'assimilation de la volonté divine par la volonté humaine, dont la vie devient peu à peu un sacrifice constant. Les douleurs que cet effort produit sont les signes de la nouvelle naissance, de la genèse mystique du Verbe en nous. C'est là ce pain quotidien dont chaque jour nous apporte une miette; aliment si fort, si généreux que la masse des âmes ne peut le supporter. Tous les ennuis, toutes les épreuves, toutes les persécutions, toutes les souffrances imaginables ne sont, en réalité, que les effets sur notre esprit intérieur de ce remède divin.

Et la cinquième demande, le pardon, doit être la pierre de touche de toutes les vertus, le signe de la régénération, la preuve objective et matérielle que toutes les parties de notre être se sont assimilées le pain mystique, le Verbe vivant.

*

Mais laissons aux âmes d'élite les mystères que découvrent leurs efforts exceptionnels; restons sur le sol où vit la foule; ne nous offre-t-il pas tout ce dont notre faiblesse est capable de venir à bout? Pour mieux dire l'oraison dominicale, il suffit de s'en représenter les paroles comme énonçant des choses réelles, et non pas des allégories ou des abstractions vagues. Examinez chacune de ces paroles dans toute l'étendue de son domaine universel, dans toute la profondeur de son sens humain; une seule suffirait alors à remplir vos heures d'enthousiasme, à vous verser toute la force, à vous éclairer de toute la certitude.

Ce nom de Père, la puissance, la sagesse, la bonté qu'il évoque, le retour vers Lui à qui toute chose devrait nous ramener; ce règne sur le monde et sur nous, et sur toutes les parties de l'un et de l'autre, ce gouvernement effectif, actuel, constant, paternel d'abord, ensuite royal; cette volonté, le Christ même, que nous désirons voir se réaliser, s'incorporer en tout dans l'univers, — en tout dans notre personne; ce pain, source et somme de tous les aliments imaginables, dans toutes les variétés des substances de la Nature; ces offenses, commises ou subies, règne désespérant du mal contre lequel il faut espérer; ces tentations excellentes à nous faire des athlètes spirituels, nous et toutes les créatures; ce mal enfin, qui nous charme et que nous ne comprenons pas, qu'il faut affronter, et dont le Père seul nous délivre, quels sujets immenses pour réfléchir, pour admirer, pour adorer! Et qu'est-il besoin, si on les contemple avec simplicité, de sens hiéroglyphiques, de transcriptions savantes et de rites?

Les tâches obscures qui sont notre loi ne sont pas moins ardues que les élans du mysticisme spéculatif; elles le sont peut-être encore plus. Le Père donne à qui Il veut et ce qu'Il veut. Tel est sublime maintenant qui peut devenir imbécile dans une heure. Il vaut mieux donc ne considérer que l'effort immédiat et concentrer sur le présent toutes nos énergies.

Voici les quelques explications utiles pour, dans l'état actuel de nos connaissances, comprendre l'oraison dominicale et la dire le mieux possible, du fond du cœur, nous unissant à Celui qui nous l'a transmise.

I° *Notre Père*. — L'idée de secours qui naît dans le cœur de l'homme doit monter, en bonne logique, jusqu'à l'Être tout-puissant par excellence. Quant le Christ nomme Dieu, le Père, c'est pour nous en faire pressentir l'infinie sollicitude. Le Dieu de l'Évangile n'est pas le Jehovah vindicatif des Israélites, ni le Parabrahm indifférent et impassible des Védas. L'amour qu'Il a pour nous Le fait soucieux de notre sort, affligé de nos erreurs, heureux de nos joies saines. Si nous avons les yeux ouverts, nous serions

confondus au spectacle de tous les êtres et de toutes les forces que ce Dieu met en oeuvre pour nous donner la vie, pour nous la conserver et pour nous l'accroître. Bien loin de châtier, Il guette les moindres mouvements du repentir pour S'élaner au-devant de l'enfant prodigue, lui tendre la main, le réconforter. Rien n'arrive dans notre existence, nous ne prenons pas un morceau de pain, nous ne touchons pas un caillou, sans que le Père ne l'ait prévu et, l'ayant jugé bon, ne l'ait permis. Tout ceci, vous le savez, mais il n'est pas mauvais que vous l'entendiez dire, parce que, souvent, nous n'osons pas suivre les conséquences logiques d'une intuition spirituelle; la nature en nous s'effare et tremble devant les clartés divines. Ainsi écoutez la voix presque imperceptible de l'Ami qui parle tout au centre du coeur et, quand vous l'aurez entendue, obéissez-lui envers et contre tout.

2° *Qui êtes aux Cieux.* – Le Ciel de l'Évangile n'est pas un paradis comme les lieux de repos des religions anciennes; les paradis ne sont que des plans d'existence plus ou moins supérieurs à la terre et sur la plupart desquels l'esprit de l'homme se délasse et reprend des forces pour une descente ultérieure à un enfer quelconque. Ainsi, selon la croyance des réincarnationnistes, tel homme, comblé sur la terre de toutes les joies, se trouve en paradis; tel autre, poursuivi par le malheur, y est en purgatoire. Tout lieu d'existence est paradis pour les uns, purgatoire pour les autres, selon les mérites antérieurs. Parmi ces « jardins de délices », il en est où la beauté, l'intelligence, la splendeur s'épanouissent avec des millions de fois plus d'abondance qu'ici-bas; mais, bien que le bonheur dont on peut jouir sur ces sphères radieuses soit aussi inimaginable pour nous autres que les grandeurs astronomiques comparées aux mesures terrestres, on ne reste qu'un temps limité dans ces mondes. Tandis que l'Absolu, le Ciel, le Royaume de Dieu nous offre un séjour éternel.

C'est par excellence la résidence du Père; et si certains traducteurs de l'oraison dominicale écrivent « aux Cieux », il faut en conclure que Dieu est partout, même dans le royaume de la Mort. Il laisse bien les créatures construire des murailles entre elles et Lui, mais Il les voit tout de même; pour Lui il n'y a ni voiles, ni barrières, ni cavernes.

3° *Que votre nom soit sanctifié.* – Vous avez pu lire, dans des ouvrages spéciaux, des adaptations ésotériques du *Pater*, où l'on disserte abondamment sur des termes de Kabbale plus ou moins analogues aux paroles qui nous occupent. Ne vous enthousiasmez pas trop de ces spéculations. Sur dix auteurs qui traitent de tels sujets, il n'y en a pas un, croyez-le, qui écrive d'expérience. Les séphiroth existent bien, et tous les plans dont parle le Zohar et tous les lokas des Brahmes, et bien d'autres encore; seulement il est très difficile d'aller les exploiter en gardant son équilibre psychique. Ce n'est pas la curiosité qui manque aux amateurs, c'est la capacité.

Les plus hauts adeptes même ne savent rien ou presque rien sur l'essence du Nom, ni sur celle du Nombre. Ne tentez pas d'effort mental extraordinaire; gardez votre énergie pour l'accomplissement du devoir journalier. Vous sanctifierez ainsi le Nom du Seigneur d'une façon bien plus vivante, bien plus saine et bien plus féconde que par n'importe quelle méditation. L'hommage que nous rendons à Dieu par cette demande est la simple reconnaissance du néant que nous sommes devant Lui, et la gratitude infinie que nous devons avoir pour tous Ses bienfaits. S'il existe de par le monde des êtres de qui nous ne sommes pas dignes de délier le cordon de la chaussure, à plus forte raison ne sommes-nous même pas dignes de lever les yeux sur le Père. Jamais nous ne

Le remercierons assez.

4 Que votre règne arrive. — Dieu est le maître de l'Univers; mais Il attend, pour affirmer manifestement Sa souveraineté, que les créatures la reconnaissent. Dans l'état actuel des choses, Il laisse donc la puissance visible à ceux des êtres qui abusent de la force qu'Il leur a donnée. Cette usurpation n'a pas lieu sans Son consentement tacite, il est vrai; mais Il cache aux hommes la permanence de Sa sollicitude. De sorte que, à regarder d'en bas, ce n'est pas Son règne qui fleurit, c'est celui des dieux, des diables et des hommes. Les enfants du Ciel doivent donc désirer la manifestation divine. En d'autres termes, la soumission des créatures à leur Créateur, qui est parfaite dans le plan divin où elle constitue, par sa réalisation biologique, le Royaume de Dieu, doit descendre peu à peu de l'Absolu pour s'incarner successivement dans chacune des régions du relatif : dans les nébuleuses, dans les planètes, dans les fluides, dans les animaux, les végétaux, les pierres et les hommes, dans tout être, collectif ou individuel, invisible ou visible.

Le règne de Dieu dans l'homme, c'est la santé physique, morale ou intellectuelle; le règne de Dieu sur une planète, c'est un paradis physique, organique, social; le règne de Dieu dans l'univers, ce sera la réintégration totale. Et l'un des effets capitaux de l'oeuvre du Christ a été d'asseoir ici-bas les fondements de cette souveraineté divine et béatifique.

5° Que votre volonté soit faite. — Il est évident que nous ne connaissons pas les desseins de Dieu directement; c'est la première raison pour laquelle il nous faut Lui demander qu'Il les accomplisse. Nous sommes certains de leur excellence, intellectuellement d'abord, par définition, pour ainsi dire; et, ensuite, nous souhaitons les voir réalisés par amour pour leur Auteur. L'Absolu, en effet, n'est pas seulement l'impassible, l'indifférent et l'impersonnel que disent les panthéistes; puisqu'Il est l'Absolu, Il doit contenir d'abord toutes les formes de la vie relative et, quand Il S'incline vers les créatures, Il revêt la forme parfaite de leur manière d'être. En tant que Père du monde, Dieu S'intéresse à nous, prend part à nos joies et à nos peines et aime à voir nos mains levées vers Lui. Sa tendresse indulgente fait que Lui, le Tout-Puissant, sollicite notre collaboration, pourtant superflue, à Son oeuvre.

Or nous n'avons en somme à nous soucier que d'obéir à celles des volontés divines qui nous concernent. Le reste des projets providentiels se rapportant à la marche des autres créatures ne nous regarde pas pour le moment. Mais le vœu que nous formulons rend attentifs à ces projets universels une quantité d'agents qui s'accroît avec l'augmentation de notre clarté intérieure propre. Quant aux desseins que Dieu a formés sur nous, Il nous les fait connaître par la conscience d'abord, par la parole de Ses envoyés ensuite. Ces deux codes suffisent à résoudre toutes les incertitudes des décisions que nous pouvons avoir à prendre. Toutes les règles qu'ils contiennent se résument dans la charité. Or, comme les désirs des créatures en reviennent tous à la satisfaction de l'égoïsme, nul ne peut aider son frère sans se gêner soi-même. Par suite, faire la volonté de Dieu, c'est briser sans relâche les désirs personnels, la volonté propre, les plaisirs du Moi.

6° Sur la terre comme au Ciel. — Ceci est le corollaire de la réalisation du règne de Dieu. Le Ciel, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, est le lieu où la volonté du Père est parfaitement exécutée; toutes les formes de la vie sur ce plan sont les formes mêmes de cette volonté divine et ne subsistent que par elle seule. Ici-bas la vie vient aussi du

Père, dans son principe; mais, dans son développement, elle se sustente et se vicie d'autres aliments que de celui de l'Éternité. Il faudrait donc que sur terre la faim des êtres, la nature intime de leur désir de vivre, change. Le Père connaît seul le moment opportun et les moyens d'opérer cette conversion; c'est pour cela qu'on Lui demande de faire accomplir Sa volonté; par cela seul qu'elle est Sienne, elle est parfaite. Dans la proportion où les hommes obéissent à Dieu, la Nature entière se guérit, se perfectionne et se libère. La seule étude indispensable est donc de connaître la volonté du Ciel, et le seul travail réel est de dépenser toutes nos forces à la réaliser.

7° Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. — L'homme se fiant à lui-même croit être libre; il n'est qu'un esclave de ses passions ou de ses désirs. A un certain point de vue les unes et les autres sont les hochets que des dieux agitent devant les yeux de notre esprit, pour nous faire travailler conformément à leurs desseins. Et, comme tout fermier a soin de ses serviteurs et de ses animaux, ces dieux ont soin de nous et nous fournissent ce dont nous avons besoin. Mais la nourriture qu'ils nous donnent n'est pas toujours saine; souvent excitante, elle épuise nos organismes.

Le pain que le Père nous destine est seul bon. Mais quel est-il et où le trouver ? La nourriture du corps physique, tout est préparé d'avance pour nous la fournir. Si quelques-uns la trouvent difficilement, il y a une cause juste leur misère, cause qu'il nous vaut mieux ne pas connaître, ni même rechercher. Nous sommes ici-bas pour apprendre, entre autres choses, à subir l'épreuve matérielle; nous n'avons licence de juger que nous-mêmes. Les nourritures de nos autres corps : magnétique, astral, mental, psychique, quelques noms que les ésotéristes leur donnent et quel qu'en soit le nombre, sont également préparées dès avant notre naissance. Les fluides, les feux, les sentiments, les idées, les inspirations viennent en nous, selon le besoin que nous en avons pour faire notre travail, et aussi selon notre désir.

Mais toutes ces choses ne sont que les aliments des enveloppes de l'esprit, et de l'esprit lui-même, lequel, à son tour, n'est que le véhicule de l'âme, que le bois dont s'entretient la flamme éternelle qui vacille au plus profond de nous.

Celle-ci cherche, dans ce monde obscur où elle languit en exil, ce qui lui est semblable, ce qui porte un reflet d'absolu, de liberté, de surnaturel; ce sera son pain, le pain de la vie divine, que nous devrions uniquement demander au Père. Or qu'y a-t-il de divin par excellence dans la Création, si ce n'est l'amour, si ce n'est le sacrifice ?

Comprenez ici, sans perdre pour cela le calme ni la raison, que notre être est très vaste. Tous, même les retardataires, nous sommes des royaumes; chez tous l'univers immense envoie des voyageurs; le plus bas de nos actes a des réactions insoupçonnées et il est lui-même peut-être la dernière ride sur l'océan cosmique d'un caillou lancé à des milliards de lieues d'ici. Il y a donc tous les sacrifices dont la vie familiale, sociale et intellectuelle peut nous offrir l'occasion et, en plus, tous les autres, que la vie des parties profondes de notre être nous apporte. Tout ce qui s'agite dans l'immense forêt de l'inconscient, et qui aboutit, forcément et finalement, à des actes dont la vraie cause nous échappe ainsi que le sens véritable, dans tout cela il y a de l'amour divin, dans tout cela il y a, pour notre nature, de la souffrance.

La souffrance est donc une grâce, une faveur, une bénédiction. Quelle qu'elle soit, c'est le signe d'un amour; c'est elle le pain du Ciel, c'est elle que le disciple désire avec avidité, c'est par elle que se parfait notre union avec le grand Sacrifié; c'est elle qui, en se matérialisant, construit la nature humaine de l'Homme-Dieu; c'est par elle que

nous retrouvons les chemins où posèrent Ses pieds vénérables.

Qu'est-ce que la vie de ce corps de chair ? C'est une assimilation et une désassimilation proportionnées de la matière terrestre. Les vies de tous nos autres corps ont des processus analogues. La vie de notre âme, c'est l'absorption de la vie divine. Et la vie divine, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ. Qu'a-t-Il fait ? Il S'est donné au monde, non pas mentalement, non pas avec de la compassion subjective, mais réellement, avec de la chair et du sang, avec tout ce que comprend l'existence. Faisons de même dans notre petite mesure; donnons aux autres du temps, de l'argent, de nos aises, de notre bonheur, de tout nous-mêmes; la gêne qui en résultera pour nous – et cette gêne peut aller du simple petit ennui jusqu'aux pires angoisses – , cette gêne sera un peu du froment éternel.

Pour aider notre inconstance, notre tâche est morcelée. Quel homme peut faire d'avance le plan de sa vie, ou même celui d'une année ? A cause de cela il est écrit qu'« à chaque jour suffit sa peine ». Un jour vit, en effet; c'est comme un carré de terre; il est une oeuvre, un acte complet; il faut le commencer et le finir par un retour à son Auteur; le mystère nocturne nous empêche de voir le lendemain tel qu'il sera; c'est pourquoi Jésus ne demande avec nous que le pain d'aujourd'hui.

8° *Pardonnez nos offenses.* – Nous avons beaucoup parlé déjà du pardon; je vous rappellerai simplement que, pour l'obtenir de Dieu, il faut l'exercer nous-mêmes. Ce faisant, nous imitons le Christ, et Il nous prend alors avec Lui. On arrive à pardonner en se rappelant la justice universelle, d'abord, et en se tenant ensuite dans le zéro de l'humilité. Ces exercices passifs, subjectifs une fois suivis, on peut pratiquer la plus superficielle des sortes de pardons : l'oubli de l'injure par celui de nos organes qui l'a subie. C'est alors que nous pouvons dire la phrase du *Pater* sans craindre de nous condamner nous-mêmes.

9° *Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* – Ce pardon divin n'est pas un échange; c'est une récompense de la marque de bonne volonté que nous donnons en usant de mansuétude. L'autre traduction de cette demande, qui parle de la remise de dettes, offre le même sens. Une attaque subie est toujours une dette payée; une désobéissance à Dieu est toujours une dette contractée. Pour pouvoir dire ce verset, il ne faut pas craindre le qu'en-dira-t-on, la moquerie ni la ruse.

10° *Ne nous induisez pas en tentation.* – Ces paroles, qui traduisent exactement la Vulgate, le Christ ne les a pas prononcées, mais Il a permis qu'elles passent dans la coutume, parce qu'elles diminuent un peu l'idée de la puissance du Diable, et qu'elles encouragent les tièdes. Le Christ a dit : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation*; et, en effet, la tentation proprement dite vient de l'Adversaire, avec la permission de Dieu, comme le décrit très bien le livre de Job. Il y a deux sortes de tentations : celles qui viennent de notre perversité personnelle et sont le produit de l'alliance d'un diable avec une de nos forces; ce sont les plus communes et les moins dures. Celles qui viennent d'une visite directe d'un soldat du Mal sont plus rares, réservées aux hommes déjà forts. Une tentation à laquelle on résiste est un bon travail, un des meilleurs peut-être. D'abord on ne peut soutenir l'assaut sans humilité, sans confiance en Dieu, et sans lutte. Toutes nos puissances sont ainsi mises en oeuvre, notre esprit, notre personnalité deviennent un champ de bataille; les sept formes du mal y combattent sans cesse les sept formes du bien. Il faut, pour triompher, du calme, de la présence d'esprit et de la décision.

Vous avez vu, au Jardin des Plantes, des visiteurs taquiner les singes ou les chèvres; quand l'animal, agacé, donne un coup de corne ou crie, l'homme est content et s'en va heureux; il a sorti un peu du mal qu'il avait sur lui, à moins que la patience de son souffre-douleur ne l'ait lassé. Il y a des êtres auprès de nous, plus forts et plus indulgents que nous, qui nous taquent ainsi; nos débats les font rire, bien que nos souffrances nous paraissent horribles et désespérantes et infernales. Quand nous n'en pouvons plus, nous crions : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation*, et un gardien arrive, qui éloigne le promeneur taquin, en lui faisant honte de sa méchanceté.

Si donc la tentation vient à vous, la première précaution à prendre est de rester calme; ne vous montez pas la tête. Ce qui nous paraît grand est si petit en face seulement des grandeurs que contient le monde. Et, si vous êtes un soldat du Ciel, vous subirez l'attaque avec patience, et vous ne demanderez pas que le persécuteur s'en aille.

11° *Délivrez-nous du mal*. – C'est le mal universel dont nous désirons être guéris; maladies physiques, ignorances, égoïsmes, misères sociales, laideurs, cruautés, esclavages de toutes sortes. Comme je vous l'ai dit souvent, nous ne pouvons pas nous délivrer nous-mêmes. Un homme qui montre sans cesse une vertu héroïque, ce n'est pas sa vertu qui le guérit ou qui l'illumine; ses travaux ne sont qu'un geste ou une demande; et le Père le sauve en raison de cette prière active. Je vous le répète, Dieu fait tout en nous; nous ne pouvons que nous mettre dans la meilleure attitude pour profiter de Ses dons, en Lui demandant d'éclairer la faiblesse de notre discernement.

12° *L'Ainsi soit-il* et la formule gnostique ou kabbalistique par laquelle on termine quelquefois l'oraison dominicale se comprennent d'eux-mêmes. C'est l'acte de foi, sans lequel rien ne peut être obtenu, ni accompli. Nous avons eu et nous aurons encore souvent, d'ailleurs, l'occasion de parler de la foi.

CHAPITRE VI

La Maison Spirituelle

Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos offenses.

Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air accablé comme les hypocrites qui se composent un visage exténué afin que les hommes remarquent qu'ils jeûnent; en vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais seulement à ton Père qui est là, dans le secret; et ton Père qui voit dans le secret te le rendra.

Ne vous amassez point de trésors sur la terre où la teigne et la rouille détruisent et où les voleurs percent et dérobent; mais amassez-vous des trésors dans le ciel où la teigne ni la rouille ne détruisent et où les voleurs ne percent ni ne dérobent; car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur.

Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumônes.

La lampe du corps, c'est l'oeil; quand ton oeil est sain, ton corps entier est éclairé; mais si ton oeil est en mauvais état, ton corps entier est dans les ténèbres. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit pas ténèbres.

Nul ne peut servir deux maîtres; ou bien, en effet, il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.

C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez; ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui d'entre vous pourrait à force de soucis ajouter une coudée à sa taille ? Et quant au vêtement, pourquoi vous en inquiétez-vous ? observez comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent ni ne filent; cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, combien plutôt vous vêtira-t-il, ô hommes de petite foi ? Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous ? ou : que boirons-nous ? ou : de quoi serons-nous vêtus ? Car toutes ces choses, les païens les recherchent et votre Père céleste sait que vous en avez besoin . Mais cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par surcroît. Ne vous inquiétez point pour le lendemain; car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine...

Ne crains point, petit troupeau, car il a plu à Dieu de vous donner le Royaume...

Ne jugez point et vous ne serez point jugés. Car du même jugement dont vous aurez jugé, vous serez jugés vous-mêmes. Ne condamnez point et vous ne serez point

condamnés, pardonnez et il vous sera pardonné. Ne jugez pas sur l'apparence, jugez au contraire suivant la justice. Vous, vous jugez selon la chair; mais moi, je ne juge personne.

Donnez et il vous sera donné, on, vous donnera dans votre sein une bonne mesure pressée, secouée, débordante; car on se servira pour vous de la mesure avec laquelle vous mesurez.

Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'oeil de ton frère tandis que tu n'aperçois pas la poutre qui est dans ton oeil ? Ou comment dis-tu à ton frère : « Permits que j'ôte cette paille de ton oeil » alors qu'il y a une poutre dans le tien ? Hypocrite ! Ote premièrement de ton oeil la poutre et alors tu verras à ôter le brin de paille de l'oeil de ton frère.

Ne donnez point ce qui est saint aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les porceaux; de peur qu'ils ne les piétinent et que, se tournant vers vous, ils ne vous déchirent.

Supposons que l'un de vous ait un ami et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Mon ami, prête-moi trois pains, car un de mes amis en voyage est arrivé et je n'ai rien à lui offrir ! L'autre lui répond de l'intérieur : « Ne m'importune pas; ma porte est déjà fermée et mes enfants et moi sommes couchés : je ne puis me lever pour t'en donner ! » Je vous le dis : quand même cet homme ne se lèverait pas pour lui en donner en tant qu'ami, il se lèvera à cause de son importunité et mettra à sa disposition tout ce dont il a besoin.

Et moi aussi je vous dis : Demandez et on vous donnera; cherchez et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit; qui cherche trouve et l'on ouvrira à celui qui frappe.

Est-il un père parmi vous qui donnera une pierre à son fils s'il lui demande du pain ? Ou s'il demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson ? Ou, s'il demande un oeuf, lui donnera-t-il un scorpion ? Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent.

Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent faites-le-leur aussi vous-mêmes car c'est la Loi et les Prophètes.

Entrez par la porte étroite, car large est la porte et spacieux le chemin qui mènent à la perdition et nombreux sont ceux qui y entrent. Mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mènent à la vie et il y en a peu qui les trouvent.

Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous déguisés en brebis, mais qui dedans sont des loups rapaces. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons. Ainsi tout bon arbre produit de bons fruits, mais le mauvais arbre donne de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits ni un mauvais arbre produire de bons fruits. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits est coupé et jeté au feu. C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.

L'homme bon tire le fruit du bon trésor de son coeur et de son mauvais trésor l'homme mauvais tire le mal; car de l'abondance du coeur la bouche parle.

Pourquoi m'appellez-vous : « Seigneur, Seigneur ! » et ne faites-vous pas ce que je dis ? Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : « Seigneur, Seigneur ! » qui entreront dans le Royaume des Cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les

cieux. Plusieurs m'allégueront en ce jour-là : Seigneur ! Seigneur ! n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? en ton nom que nous avons chassé des démons ? en ton nom que nous avons fait plusieurs miracles ? » Alors, je leur dirai hautement : « Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité ! »

Tout homme donc qui entend de moi ces paroles et les met en pratique sera comparé à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont jetés contre cette maison-là; elle n'est point tombée, car elle avait été fondée sur le roc. Mais quiconque entend ces paroles que je dis et ne les met pas en pratique sera comparé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et ils ont heurté contre cette maison-là; et elle est tombée et sa ruine a été grande.

Jésus avait fini de parler. Les multitudes étaient extrêmement frappées de son enseignement, car il le donnait comme ayant autorité et non pas comme leurs scribes.

MATTHIEU, ch. 6, v. 14 à 34; ch. 7, v. 1 à 29; LUC, ch. 12 v. 33 , 34; ch. 11, v. 34 à 36; ch. 16, v. 13; ch. 12, v. 22 à 32; ch. 6, v. 37. — JEAN, ch. 7, v. 24; ch. 8, v. 15. - Luc, ch. 6, v. 41, 42; ch. 11, v. 5 à 13; ch. 13, v. 24; ch. 6, v. 43, 44; ch. 6, v. 46 à 49.

Comme nous traitons nos frères, le Père nous traite (*Matthieu VI, 14*). Par conséquent, pour obtenir de Lui quelque faveur singulière, nous ferons bien, pour Lui exprimer notre souhait, Lui montrer notre bon vouloir, Lui prouver en quelque sorte que nous nous inclinons tout de même devant Sa décision, quelle qu'elle soit, de nous priver de quelque chose agréable ou utile, au profit d'une tierce personne à qui manque cette chose.

Toutes les religions ordonnent différents jeûnes. Vous en connaissez le mécanisme. La vie, c'est une roue qui tourne et dont chacun des rayons occupe successivement la place de tous les autres. Si l'un de ces rayons voulait accélérer ou retarder, il y aurait rupture du rythme, à moins qu'il ne fournisse une compensation. Ce système d'échanges s'appelle, dans l'économie sociale, le commerce; en physiologie, la thérapeutique; en religion, le sacrifice.

Dans une sphère vivante de rayon et de fonctionnement connus, on pourrait formuler une science des sacrifices; on pourrait déterminer au moyen d'expériences appropriées que la suppression de telle énergie engendre telle autre énergie. La transformation des forces n'est pas une découverte moderne; des initiations préhistoriques ont su que la chaleur peut devenir lumière et que les forces psychophysiques sont convertibles. Telle est la source de l'antique doctrine des correspondances et des signatures, base de toutes les sciences secrètes de l'antiquité. Les fragments qui nous en restent paraissent à nos savants bien vagues et bien hypothétiques, sans doute; mais, tout au moins, cette méthode a-t-elle l'avantage d'habituer l'esprit à rechercher les ressemblances et, par là, permet de parvenir à des synthèses hardies; au lieu que l'analyse, ne collationnant que les dissemblances, multiplie l'accumulation des détails et empêche le philosophe de s'élever aux vues d'ensemble. L'analyse et la synthèse sont deux opérations de la pensée qui ne devraient

point s'exclure; ne l'oublions pas. Si la première, en bornant le regard, lui donne de la précision, la seconde fournit des arrêts le long de la rude route du Savoir, qui permettent à l'intellect de reprendre haleine et de s'encourager à repartir après avoir eu la satisfaction de classer les résultats acquis.

Les anciens sages employaient ce double mode d'étude à tous les êtres, tant physiques qu'invisibles, individuels et collectifs, concrets ou abstraits. Ils en réalisaient les données au moyen des arts occultes et avançaient ainsi d'expériences en hypothèses prudentes, puis d'hypothèses en expériences plus hardies. En particulier, pour la psychologie pratique, ils émondaient, par un précepte d'ascétisme précis, telle énergie humaine afin que telle autre croisse plus richement, comme fait le jardinier. Cette marche alternée était possible alors, parce que les roues dynamiques du monde tournaient dans un sens et avec une vitesse connus. Peu à peu les forces supérieures, sollicitées savamment, descendaient plus vite et, en réciproque, faisaient monter plus vite les forces inférieures. On procédait ainsi dans les collèges de Nabis ou de Tongsangs, à Bénarès comme à Ninive, à Thèbes comme à Delphes et dans la Celtide comme chez les Atlantes. Mais toute cette culture artificielle ne s'effectuait que dans l'orbe fermé de la Nature temporelle. Le Christ, en ouvrant un chemin nouveau au travers de cette Nature, depuis le Royaume du Père jusqu'aux lieux inférieurs, a tout bouleversé, multiplié par l'infini la force finie du sacrifice et ouvert aux hommes des issues jusqu'alors inexistantes vers la libération définitive. Toutefois il faut que les hommes suivent la voie qu'il leur indique.

Dans Sa religion, toute Esprit et Vérité, il n'est plus besoin de temple ni de prêtre ni de victime. C'est Lui, Jésus, qui est le Temple à la fois, et le Prêtre, et l'Holocauste; et chaque disciple, dans la mesure où il imite son Maître, partage cette même extraordinaire prérogative.

Examinons le jeûne corporel. Quand le corps est privé d'un aliment auquel il a droit, les cellules de cet aliment souffrent, parce qu'elles subissent un retard dans leur évolution.

D'autre part, les cellules de réserve dans le corps accourent pour combler les lacunes physiologiques que ce jeûne produit; elles se sacrifient, elles meurent pour le bien général de l'organisme. Les souffrances de ces deux catégories d'éléments, l'intention dans laquelle on s'oblige à ce jeûne, les dirigent dans l'Invisible et elles deviennent des auxiliaires pour la réalisation du désir de l'ascète, elles donnent un corps fluide à la force supérieure que ce dernier espère attirer.

Le mécanisme de la privation, quelle qu'elle soit, est analogue. Plus le besoin ou le plaisir supprimé aurait été intense, plus ce besoin ou cette joie sont subtils ou élevés, plus le dynamisme de l'abstention est actif; plus le but de l'abstinence est idéal, plus certain en sera l'effet. Ainsi la suppression d'un plaisir esthétique dégage plus de forces que la suppression d'un repas; la suppression d'une passion, encore davantage, et ainsi de suite.

Toute abstinence morale, intellectuelle, psychique imposée pour aider un de nos frères, fournit à ce secours spirituel des agents actifs. Mais il convient de ne pas faire de marché avec Dieu; ne Lui disons pas : « Si Tu m'accordes telle faveur, je ferai telle chose ». Il faut Lui offrir d'abord notre privation, et Lui dire : « Si Tu ne m'exauces pas, je ne murmurerai pas ni ne me découragerai, car Tu sais mieux que moi ce qui m'est le meilleur ou ce qui est bon à mon frère pour lequel j'ai jeûné ».

D'autre part, nous devons à notre corps la nourriture et le sommeil dont il a

besoin. C'est pour cela que le jeûne n'est licite que si notre intention est dépouillée d'égoïsme. Plus tard, quand nous aurons payé toutes nos dettes, quand nous serons libres, nous pourrions légitimement commander à notre corps comme à toute la Nature.

Ainsi le jeûne évangélique diffère des entraînements occultistes, par l'intention; le vrai disciple s'oublie soi-même et négligerait au besoin le souci de son propre salut pour porter secours à l'un de ses frères.

De plus, le Christ nous le recommande, il ne faut pas publier ce que nous faisons de bien. Que personne ne s'aperçoive de nos jeûnes. Il faut apprendre à ne jamais montrer aux autres qu'un visage souriant, même sous le coup des pires épreuves. Si la tristesse devient insurmontable, cachez-vous pour pleurer, enfermez-vous dans votre chambre, que Dieu seul voie votre sacrifice. C'est là le seul chemin qui conduise à la vraie foi. L'homme ne peut recevoir de récompenses que de deux maîtres : ou du Prince de ce Monde ou du Seigneur du Ciel. Tout ce qui est de ce monde : réputation, éloges, succès et admirations, bonheurs temporels, ce sont là les récompenses du Prince; les récompenses du Seigneur restent secrètes; c'est pourquoi Ses Amis sont en général inconnus et peu estimés des autres hommes. Et, en somme, ne se trouve-t-on pas malheureux, ne se plaint-on pas, parce que notre confiance en Dieu est trop faible, parce que l'on trouve Son fardeau trop pesant, parce que l'on se juge avec trop d'indulgence ? Il devrait nous suffire de savoir que le Père nous voit sans cesse et nous aime (*Matthieu VI, 14-18*).

*

« Les trésors sur la terre » sont les récompenses que distribue le Prince de ce Monde. Les bijoux, les beaux meubles, le luxe comptent parmi ces trésors, sans doute, mais aussi le succès, la réputation, la célébrité, la sympathie publique. Ces trésors-là, des voleurs nous les peuvent ravir; la gloire même d'un homme de génie subit des éclipses. Si l'on cherche un bonheur stable, c'est donc seulement dans la possession du stable, de l'immuable qu'il faut le situer. Or qui est immuable, sauf l'Éternel ?

Comment nous établir dans cette fixité ? C'est la plus difficile des entreprises, plus difficile que la conquête des empires; c'est le geste le plus simple si le Divin brille en nous.

La psychologie de l'Évangile est très simple. Elle indique d'abord un feu central, en l'homme, source du libre arbitre, mobile premier de tous nos mouvements conscients, et de quelques-unes des plus importantes activités de notre vie inconsciente. Ce feu est entretenu par une étincelle de la Lumière incréée qui est le germe du Verbe intérieur; le simple fait de vivre entretient ce feu; vivre selon la Loi du Christ le purifie et le porte au plus haut degré de chaleur et de clarté; de son état dépendent la croissance ou l'arrêt de la personnalité entière. L'unique travail indispensable est donc de se faire un coeur pur; et l'unique méthode de ce travail est de purifier nos mobiles.

Si l'activité d'un homme a un but naturel : fortune, gloire, science, puisque rien ne meurt, en quittant la terre le Moi de cet homme ira dans le monde invisible dont il aura convoité les formes terrestres. Or rien de ce qui fut créé n'est permanent; partout, jusque dans les étoiles les plus merveilleuses, il y a des voleurs et des parasites et des vermines destructrices. Seul le Royaume de Dieu contient et procure l'immutabilité, la certitude et l'innocuité.

L'intention change la qualité de la pensée, du désir et de l'acte; c'est donc en

intention du Ciel qu'il faut vouloir et oeuvrer, pour obéir au Ciel et uniquement pour Le servir; car, si on travaille pour gagner le Ciel, le risque fatal de l'égoïsme mystique apparaît aussitôt. Un disciple prendra le contre-pied des coutumes des hommes; au lieu de chercher à gagner de l'argent ou, au moins, au lieu d'entasser de l'or improductif, il cherchera à donner celui qu'il possède (*Luc XII, 33*); et de même fera-t-il pour tous les genres de richesses que l'on peut acquérir.

C'est par son coeur que l'homme est grand; c'est par son coeur qu'il deviendra un jour le Roi de la Création; c'est par son coeur que l'Adversaire arrive à s'insinuer dans le reste de la Nature; c'est par son coeur que les êtres non humains peuvent parvenir à leur salut propre. Ce coeur est l'oeil de l'âme, le centre du tempérament et de l'entendement et des affections. Il est pour l'esprit ce que l'oeil est pour le corps; et c'est par l'oeil, ou plutôt par la qualité du regard que la dignité spirituelle de l'homme se laisse deviner : sa dignité ou son indignité. Actuellement ce coeur est malade, sa lumière est trouble, car nous nous ingéions à ne lui donner que d'impurs aliments; aussi nos regards sont-ils éteints ou obscurs. Si, comme le demande Jésus, nous parvenions à rendre ce coeur net et splendide, la personne totale, maison encore vide qui attend son mystérieux propriétaire, serait toute resplendissante de la plus douce, de la plus calme, de la plus limpide clarté (*Luc XI, 34*).

L'homme est un; son coeur spirituel confère à toute sa personne une vivante homogénéité. La vie de l'homme doit aussi être une; son amour doit être un; son idéal doit être un; et son oeuvre doit être une. Puisque nous ne pouvons pas même étendre le bras sans que ce foyer central s'intéresse à ce geste, nous ne pouvons pas non plus poursuivre à la fois plusieurs objectifs spirituels. Toute action de l'homme terrestre se traduit, dans le monde central de l'Au-Delà qui est proprement le monde du Verbe incarné, par une marche de l'homme spirituel vers le lieu invisible où réside l'idéal qui a inspiré cette action. Pas plus que le corps ne peut aller simultanément à Rome et à Berlin, notre esprit ne peut marcher vers deux idéals en même temps. La sagesse populaire dit : Ne cours pas deux lièvres à la fois. Pour qu'un travail soit bien fait, il faut y appliquer toutes nos forces et, s'il nous est impossible de penser à deux objets réellement à la même seconde, à plus forte raison ne pouvons-nous pas accomplir à la perfection deux oeuvres en même temps.

Et puis, il est plus difficile de ruser avec les surveillants invisibles de la Vie que de tromper son chef de bureau ou son patron. Impossible de ménager la chèvre et le chou; impossible également de ne servir personne; ceux même qui ne croient ni à Dieu ni à diable, s'ils vivent pour eux-mêmes seuls, c'est par le fait le Diable qu'ils servent. Ceux même qui, plus métaphysiciens, croient échapper à toute servitude en se réfugiant dans le Non-agir oriental, deviennent à leur insu les plus actifs esclaves du Prince des ténèbres; car le voeu caché par l'Adversaire, c'est qu'il tend à être, c'est qu'il est l'Immobile. Toutes les créatures, même les plus grandes, n'ont été mises au monde que pour apprendre l'obéissance; il faut choisir et, le choix fait, s'y donner totalement.

Nous semblons ici assez loin de cet état d'indolente inertie que beaucoup d'incroyants se figurent être l'état du vrai chrétien (*Luc XII, 22 et suiv.*). Quand Jésus nous conseille de ne pas nous inquiéter, quand Il nous donne l'exemple des oiseaux et des lis, Il termine Son exhortation, la plus touchante et la plus belle que jamais poète ait adressée à ses frères, en disant : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît ». Et, en effet, l'oiseau trouve sa nourriture

et celle de ses petits parce qu'il réalise de tout pouvoir sa fonction d'oiseau; le lis, demain jeté au four, reçoit aussi sa nourriture et le plus splendide vêtement, parce qu'il réalise, de tout la force de ses racines et de ses feuilles, sa fonction de fleur. Mais l'homme, sa fonction propre, ce n'est pas de bâtir, de fabriquer, de commercer, de parler; cela, ce sont des formes de sa fonction. Sa fonction caractéristique, c'est de chercher, c'est de réaliser le Royaume de Dieu; c'est d'accomplir la loi de Dieu, c'est d'obéir au Christ. Et quiconque le tente sait combien ce travail-là exige de peines. Que l'homme donc fasse cela justement pour quoi il a été mis sur la terre, et tout le reste lui sera donné en effet par surcroît.

Le devoir du maître l'oblige à subvenir aux besoins de son serviteur; plus celui-là est élevé dans la hiérarchie spirituelle, plus celui-ci peut avoir confiance. Le Maître des maîtres, le Père, nous pouvons donc nous abandonner à Lui aveuglément, pourvu que nous nous fassions Ses Serviteurs. Telle est l'école de la foi. Le doute arrête et la chance terrestre et le secours divin. La foi fraie sa route à travers tous les halliers; elle perce les murs de tous les impossibles; sa culture demande des soins immenses sans doute, mais bien avant d'être parvenue à son développement complet, la foi nous donne des preuves de son pouvoir par les miracles qu'elle sème sous nos pas.

Cette croissance de la foi, aucune culture ne lui est plus efficace que la simple vie quotidienne animée par l'Amour. Notre vie, notre corps en sont les instruments; ne craignez donc pas qu'ils vous fassent défaut; si vous les employez au bon travail, le Maître prendra soin d'eux. L'heure de la mort n'est-elle pas inscrite, à quelques jours près? Simplifions nos soucis; habillons-nous comme nous pouvons; nourrissons-nous de ce qui se présente. Moins nous mettrons de nous-mêmes dans les détails de notre existence, mieux nous parviendront les forces et les choses que la Providence nous destine précisément. Le mécanisme de ces destinations était recherché par les anciens Sages; le Christ l'a complètement transformé; aujourd'hui, il serait presque impossible de s'en rendre compte et, au surplus, cette science empêcherait l'essor de la foi en nous. Or le Christ est venu surtout pour faire lever la graine de la foi; parce que seule l'adhésion de notre conscience à des faits indémontrables jointe à cette destruction de l'idée d'impossible, qui est l'espérance, et à cette transmutation de l'égoïsme, qui est la charité, seuls, dis-je, ces trois mouvements surhumains permettent à l'homme d'atterrir aux rivages éternels, d'où il appareilla au siècle antérieur.

Si nous voulons être incorporés dans les rangs des Enfants de Dieu, nous ne devons plus vivre que pour accomplir la volonté de ce Dieu, sans aucun espoir de gain personnel; en retour, le Père pourvoit à nos besoins de tout ordre, les matériels aussi bien que les intellectuels. Le véritable enfant de Dieu, celui que Dieu a, pour ainsi dire, créé à nouveau, connaît tout sans étude, et peut tout sans effort.

Aide-toi, dit le proverbe, le Ciel t'aidera. S'aider, c'est faire tout son possible; quant à l'impossible, c'est Dieu qui S'en charge. Pour le disciple, tout vient de Dieu; les gens qu'il rencontre, les actions qui se présentent, les paroles qu'on lui adresse, chaque minute qu'il vit, ce sont des signes de la volonté de Dieu à son sujet, des cadres à de nouveaux devoirs, des occasions à son zèle. Dans cette conformité de son bon vouloir aux formes de la vie se trouve la paix et de ces contacts jaillissent les fontaines de la grâce. L'action divine est là, toujours, partout; plus nous croyons en elle, plus elle nous verse de forces; non point parce que notre croyance la crée, comme le prétendent les panthéistes, mais parce que notre foi perce les roches de la matière et de la mentalité

commune. L'Amour divin s'offre à nous par toutes les créatures qui frappent à notre conscience à chaque instant du jour. Ces visions successives des volontés divines successives sont les feux mêmes de la sanctification. Moins on comprend, plus on peut entrer dans la foi; cependant il faut s'efforcer de comprendre, comme si la raison était notre seul guide; mais si on reste plongé dans la plus épaisse ténèbre, notre confiance ne doit pas vaciller d'une ligne. Lassitudes, obscurités, sécheresses, dégoûts, désespoirs, quel qu'en soit le motif ou l'objet, l'unique remède, c'est l'abandon à Dieu.

Que l'on fasse son devoir, l'inquiétude doit cesser puisque le Père est bon (*Matthieu VI, 28 et suiv.*). « Ne crains point, petit troupeau, il a plu à votre Père de vous donner le Royaume ». Non pas que le disciple hérite du Royaume quoi qu'il fasse en bien ou en mal; mais parce que, si bien qu'il agisse, si héroïquement qu'il travaille, l'héritage éternel est d'un prix tellement inappréciable que la valeur d'aucun effort humain ne peut lui être comparée et il reste toujours un don, une grâce gratuite.

*

Pour que le nouvel homme croisse, le vieil homme doit être violenté dans toutes ses inclinations. Or une telle lutte, si âpre, si tenace, incessante, revêtant mille formes déconcertantes, demande que l'on s'étudie à fond; on doit déjouer toutes les manoeuvres de nos défauts et de nos vices; on doit, à chaque instant, inventer une parade ou trouver une énergie nouvelle. Comment faire si, tout d'abord, on ne s'arrache pas délibérément de ce sol au contact duquel le géant de l'égoïsme retrouve à chaque chute une force toute neuve? Il faut donc avant tout être bon et être humble. La première bonté, c'est de ne pas faire du mal aux autres; la première humilité, c'est de ne pas se croire meilleur que les autres. Jésus nous dit tout cela en trois mots : « Ne jugez point ».

Le plus simple bon sens Lui donne raison. Nous sommes chacun différent de tous les autres; chacun nous avons notre destinée particulière et nos moyens d'actions personnels; chacun nous réagissons à notre angle propre. A la place de notre voisin, n'aurions-nous pas fait encore plus mal que lui? Nulle entité ne peut en connaître une autre, au sens plénier du mot, que si elle a déjà suivi elle-même la ligne d'évolution de cette seconde. Actuellement, juger, pour nous, ce n'est pas comparer et classer, c'est critiquer et condamner. En jugeant ainsi, nous rétrécissons nos perspectives spirituelles; nous évoquons, nous appelons sur nous les causes de chute qui n'étaient pas sur nous dirigées et contre lesquelles nous ne sommes pas prémunis, nous quittons enfin notre route pour emprunter le chemin de celui que nous accablons. La Justice immanente nous traitera comme nous le traitons, elle nous amènera irrésistiblement à tomber dans le même piège, à commettre la même bétise, à donner dans le même travers. De là des retards, des détours, des souffrances et mille occasions bien superflues de nous tromper encore.

Il faudrait s'interdire même la critique muette que la langue ne formule pas, mais que notre coeur acide engendre en silence. Ce que les autres font ne nous regarde pas; à chacun sa route; nous ne pouvons juger que sur les apparences (*Jean VII, 24*), puisque, fussions-nous exactement informés du détail matériel de ce qu'a fait notre voisin, nous ne pouvons pas nous installer dans son âme, ni dans sa conscience, ni dans son corps. Nous jugeons selon la chair (*Jean VIII, 15*). Et Celui-là seul qui pourrait juger selon l'Esprit, c'est-à-dire la Vérité, Il ne juge personne.

Seules les douleurs du prochain devraient nous émouvoir. Laissez donc les sciences divinatoires et les curiosités superflues; appliquez-vous plutôt à vous connaître

vous-mêmes à fond, en recherchant en vous les enchevêtrements de l'égoïsme. Cette étude suffit à remplir vos minutes de réflexion; vous laisserez vite vos voisins tranquilles. D'ailleurs, si nous ne possédions pas en nous la colère ou l'amour-propre ou l'avarice, nous ne pourrions pas les apercevoir chez autrui. Les fautes dans lesquelles on tombe le plus généralement sont celles-là mêmes qu'il importe par-dessus tout de combattre; la médisance est au premier rang de ces défauts habituels et le Christ nous l'indique bien puisqu'il nous en parle si souvent.

Il ne suffit pas de ne pas user mal de la parole; il faut encore en user bien et pour le bien. Toute vérité n'est pas bonne à dire; la discrétion est une qualité importante et à l'acquisition de laquelle on ne s'attache pas assez. Dix fois par jour on raconte ce qu'a fait ou dit le voisin et on ne se rend pas compte du tort qu'on lui porte ou du mal qu'on propage ainsi.

Quant à enseigner les autres, c'est une des tâches les plus délicates; elle réclame plus que du savoir ou de l'éloquence. Un discours uniquement logique n'atteint pas le centre spirituel de l'auditeur. On devrait être certain que celui-ci possède le germe des vérités profondes pour pouvoir lui en parler sans risque; donner à un esprit une lumière prématurée, c'est lui faire plus de mal que ne lui en ferait une blessure à son corps. Communiquer les choses saintes à ceux qui ne peuvent pas les concevoir, c'est un sacrilège et on risque de les voir pervertir cette lumière en la tournant au mal. On n'a pas à convertir les gens malgré eux. La propagande par l'exemple est bien moins aléatoire et tout le monde peut l'employer à coup sûr. Vous sermonnez un libre penseur; il ne s'entêtera que davantage dans son point de vue; mais, s'il vous voit vous dévouer sans bénéfice personnel, accueillir avec calme les épreuves et les ingratitude, il se convaincra tout seul de votre sincérité et il se demandera de lui-même quelle est donc la force de l'Idéal qui vous fait agir ainsi; il fera lui-même le travail de réflexion préparatoire et son coeur s'ouvrira par la suite sans heurts et tout naturellement (Matthieu VII, 6).

Notre parole atteint chez ceux qui nous écoutent le même centre psychique que celui dont elle découle chez nous : l'instinct, si elle est instinctive; l'intelligence, si elle est mentale; le coeur, si elle est émotive. Cette dernière est la plus vivante, donc la plus puissante. En tout cas, ne prenez point une attitude de maîtres; ne parlez que de ce dont vous êtes convaincus; ne donnez pas vos hypothèses pour des certitudes; avant de parler, priez; et préparez-vous à la parole par une purification diligente. Alors Dieu fera le reste; Il vous soufflera ce qui sera bon à dire; Il donnera la force persuasive à vos discours. Ainsi vos auditeurs ne perdront pas à vous écouter un temps de l'emploi duquel vous devenez responsables et ils s'assimileront les lumières convenables à leur état.

Vous ne satisferez pas à ces conditions si vous n'êtes humbles. Si notre corps ne dépense pas ses forces, l'appétit fait défaut; si notre intelligence ne comprend pas qu'en somme elle ne sait rien, elle reste fermée aux idées nouvelles que Dieu voudrait lui faire entendre. Dieu est toujours prêt à secourir ceux qui se croient tout petits, ignorants et faibles. Demandez donc pour toute chose et sans cesse. Soyez importuns avec Dieu (*Luc XI, 5 à 8*), car personne ne sait prier; l'organe spirituel de la prière est atrophié; combien de mois de culture physique ne faut-il pas à un enfant malingre pour qu'il gagne un peu plus de torse ou de muscles? La croissance de l'homme-esprit demande des soins encore plus persévérants.

Ne demandez point aux dieux, aux intermédiaires; peut-être vous exauceraient-ils

plus vite, mais ils prendraient sur vous une créance dont il faudrait tôt ou tard vous acquitter, capital et intérêts. Ne demandez qu'à Dieu, au Christ, à la Vierge. Ceci, c'est « frapper ». Cherchez, en outre; donnez-vous du mal; dépensez vos forces à aider les autres, et votre intelligence à poursuivre le mal dans tous ses replis. Heurtez, c'est-à-dire allez jusqu'au bout de votre effort. Tant que le Père ne nous a pas exaucés, continuez à demander, même pendant des années; car souvent, nous ne savons pas ce que nous demandons; souvent ce que nous désirons obtenir nous ferait du mal; souvent le retard que Dieu impose à nos souhaits n'est que le temps nécessaire à nous mûrir, à nous rendre capables d'apprécier, d'utiliser le don qu'il brûle d'ailleurs de nous faire. Au surplus, aucune fatigue n'est inutile; le moindre de nos gestes ni la plus petite syllabe de nos prières ne sont perdus; et le Père nous donnera toujours ce qui nous sera le plus profitable (*Matthieu VII, II*). Il dépend de nous que tout ce que nous Lui demandons devienne pour nous une source de béatitude et de force; à nos supplications les plus ardentes ajoutons toujours la formule de la confiance : « Que votre volonté soit faite, et non la mienne ». Moyennant cela, toutes nos prières, quels que soient leurs objets, leur réponse sera une descente de l'Esprit Saint (*Luc XI, 13*). Notre vie entière, notre vie complète, toute et toujours tendue vers le Ciel : voilà comment croîtront les pouvoirs et les facultés innombrables dont nous portons les germes. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. Non pas que nos peines méritent salaire; en faisant notre devoir, nous rendons strictement à la Nature ce qu'elle nous a prêté. Mais, en faisant notre devoir par amour et par obéissance au Christ, Il nous paie au centuple de cette monnaie incorruptible dont le Père Lui a donné l'entière disposition.

*

Les planètes, les soleils, les étoiles, les paradis, les enfers, tous les mondes concrets ou abstraits communiquent les uns avec les autres par des routes qui constituent comme le squelette de la Création. Ces routes sont immuables; les êtres qui les parcourent seuls changent. Ces voyageurs suivent naturellement les voies qui leur semblent les plus commodes; les routes les plus fréquentées sont donc les plus larges et les plus planes. La créature qui écoute ses préférences, qui veut voyager avec confort, avec le minimum de soucis, prend la grand-route; mais cet amour des aises, cet étalement du Moi conduit au royaume de l'égoïsme. Or, plus on a de commodités, plus on en veut avoir; il n'y a qu'à prendre le train pour observer ce trait. Et, d'exigence en exigence, on en arrive à une espèce d'idolâtrie du bon plaisir qui dessèche le coeur et qui le conduit aux portes de la Mort. Si vous voulez aller vers la Vie, il faut prendre les chemins de traverse, à peine frayés, où les pentes sont raides, où les fondrières abondent, où il n'y a pas d'hôtelleries, où de rares gendarmes vous protègent, de loin en loin. Il faut vous entraîner à la marche, à la faim, à la soif, à la solitude. Cette solitude est excellente parce que rien ne s'interpose entre le voyageur et le Grand Pèlerin des univers; elle est excellente parce que les seuls voyageurs qu'on y rencontre sont des envoyés du Père, parce que où les créatures se font rares, les anges se pressent plus nombreux; parce que, plus la vie matérielle est précaire, plus la vie spirituelle est plantureuse. Il y a de ces chemins perdus où ne passe guère qu'un voyageur par siècle; un temps viendra où vous serez de ces pionniers du Ciel. Mais, pour le moment, contentons-nous, sur la route commune où la Providence nous a lancés, de nous faire tout petits, de ne nous permettre que le strict nécessaire à nos commodités.

Vous ferez cela en saisissant toutes les occasions de vous effacer devant les

autres, de prendre la dernière place, de choisir les partis difficiles, de subir les malveillances et les empiètements. Il faut arriver à aimer le premier venu suffisamment pour le débarrasser de son fardeau dès qu'il le demande et avant même qu'il le demande si vous le voyez timide ou exténué. N'attendez pas que des occasions héroïques se présentent; commencez par les sacrifices les plus vulgaires. C'est par beaucoup de petits efforts qu'on devient capable d'en accomplir de grands (Luc XIII, 24).

Cette doctrine que Jésus enseigne est la seule vraie. Nulle autre part, même dans ces mondes radieux dont rêvent les poètes et où vivent des créatures dont la puissance et la beauté nous frapperaient d'une admiration oppressante, il n'a été promulgué de vérités plus vraies ni plus complètes que celles de l'Évangile. Ne vous précipitez donc pas à la suite des adeptes, des révélateurs, des surhommes avant d'avoir examiné les fruits de leur enseignement. Si vous avez affaire à un serviteur de Dieu, il ne se formalisera pas de votre réserve.

De plus en plus vont surgir des thaumaturges; ils foisonnent aux époques de crises; les sources de leurs pouvoirs sont rarement pures : c'est toujours la lumière de ce monde, l'esprit de ce monde, le prince de ce monde. Qu'aucun miracle ne vous suggestionne ni même ne vous étonne. Le Ciel ne peut-il pas tout ? Et ne laisse-t-il pas toujours l'Adversaire le champ le plus libre, puisque de l'excès du Mal sort toujours un Bien plus éclatant ? Voyez au nom de qui ces thaumaturges agissent, voyez s'ils emploient la contrainte; car toute contrainte à la liberté des êtres est illicite. Laissez les entraînements volontaires, l'hypnotisme, la suggestion, les expériences psychiques, la magie; même si l'on y consentait, ne réduisez personne à la position de sujet. Ne savez-vous pas que le monde invisible existe, animé par des milliers de forces inconnues, peuplé d'innombrables hiérarchies ?

Et le monde physique n'offre-t-il pas un champ plus que suffisant à votre activité ?
(*Matthieu VII, 15*)

Si vous entrez dans les pays interdits, vous n'y apporterez que du trouble, vous n'en rapporterez que des maux; et le Destin vous obligera de recommencer votre travail, soit par une incarnation réparatrice, soit par l'expiation que le catholicisme attribue au Purgatoire. A peine si nous nous connaissons dans la partie de notre être dont nous sommes conscients; notre inconscient nous est inconnu. La prudence commande donc de ne pas introduire en nous le désordre sous le prétexte de développer des pouvoirs transcendants. La clairvoyance par exemple, pour être normale et légitime, doit se produire spontanément et non artificiellement. Plus le cœur devient lumineux, plus le corps s'affine, plus l'appareil nerveux devient sensible à des vibrations subtiles, plus le champ de la conscience s'agrandit : telle est la seule voie licite. L'enfant de Dieu, pour voir ou pour agir à distance, n'a pas besoin de se mettre dans un état second; il connaît les choses cachées tout en conservant la pleine conscience du monde physique.

Seule la purification morale fait croître sainement les semences spirituelles; tout dépend du cœur. L'équilibre d'une machine dépend de son centre de gravité. Seul le cœur illumine ou enténébre nos actes; seul il guérit ou il corrompt alentour; la science, pour importante qu'elle soit, n'est jamais qu'une image des choses; et un ignorant vertueux est plus près du Ciel qu'un savant pervers (*Luc VI, 43.*)

C'est ici que l'Évangile prononce, pour ceux qui entendent, le grand arcane de l'alchimie, de la macrobiotique et des autres sciences occultes; nous l'entendrons à notre tour, un peu plus tard, quand nous serons devenus incapables d'autre chose que

d'accomplir la volonté de Dieu.

*

En résumé, les bonnes intentions ne suffisent point; les actes sont indispensables; aucune ascèse n'est viable qui ne soit fondée sur des oeuvres (*Matthieu VII, 21; Luc VI, 46*). Combien d'hommes commettent l'iniquité en invoquant le nom du Seigneur ! Tout ce qui naît de la volonté propre, et pas seulement la magie, est faux; la volonté propre prend, au lieu d'attendre que le Ciel lui donne, le bien qu'elle fait n'a que l'apparence du Bien, mais redouble le mal à l'antipode de son geste; et, plus l'homme est intelligent, plus son esprit est profond, plus il peut faire de mal en matérialisant dans des formules les bribes qu'il a pu capter des libres courants de l'Esprit.

Çà et là, à de rares intervalles, Dieu donne tel pouvoir à tel de Ses serviteurs. Parmi ceux qui les regardent, certains, par envie, par cupidité, ou par un zèle indiscret, cherchent les moyens de reproduire artificiellement ces miracles spontanés. Telle est l'origine de tous les arts occultes. Ces téméraires peuvent prendre en vain, je veux dire dans la vanité de leur présomption, le nom du Seigneur, du Christ et par là contraindre des invisibles à leur obéir; le sens de l'Évangile peut être perverti; ses maximes peuvent être inverties et servir à lier des consciences au lieu de les affranchir, à fasciner des naïfs, à assouvir des convoitises. Les enseignements du Christ cachent sous une simplicité parfaite les plus terribles mystères. Ce qu'il m'est permis d'en dire, ce n'est que des commentaires généraux; mais, dans son étude, il faut prendre garde à l'orgueil, il faut plonger à maintes reprises dans les profondeurs toniques de l'humilité. Celui des téméraires auxquels je fais allusion qui se lance dans ces recherches avec sincérité, avec bénévolence, ne parvient tout de même à construire que des mirages ou des fantômes. Nous sommes dans le physique, c'est le physique où il faut travailler, c'est dans le physique qu'est notre école. Si, un jour, notre Moi reçoit un corps plus subtil, s'il naît sur un monde plus éthéré, ce sera cet éther-là qu'il devra brasser; il aurait tort si, à ce moment, il voulait reprendre contact avec la matière terrestre; la même erreur il commettrait que ceux qui, autour de nous, tendent leurs désirs vers la connaissance et la captation de l'Invisible.

C'est en accomplissant, avec le meilleur vouloir et le plus de simplicité, les oeuvres que chaque minute nous apporte que nous nous préparons, pour après la mort, cette maison mystérieuse dont Jésus seul nous parle (*Luc VI, 48 et suiv.*). Un homme qui ne se soucie pas du Ciel se bâtit aussi une maison; mais dans l'Invisible créé, dans les royaumes de la richesse, ou de la gloire temporelle, ou de la science relative. Seulement, dans le royaume du Christ, il sera sans abri, solitaire, errant comme les démons des lieux néfastes que fuient les êtres vivants. Un homme qui se contente de bonnes intentions se construira bien une demeure dans le royaume lumineux, mais elle sera légère et les épreuves, les orages de l'Invisible la renverseront. Seul l'homme qui agit pour Dieu bâtit sa maison sur un roc, sur le roc éternel, sur ce Christ qui est la Pierre immuable et son avenir sera assuré à jamais. Si l'on admet les existences successives, on comprend que chacune d'elles prépare la suivante et dans sa trame formelle et dans sa qualité essentielle. Si l'on n'admet qu'une existence unique, réaliser en oeuvres l'enseignement du Christ mène à cette vie certaine et indestructible que l'on nomme le Paradis.

S'examiner avant d'agir selon la plus rigoureuse conscience, pour chasser le mal en nous jusque dans ses retranchements secrets, purifier nos mobiles, oeuvrer enfin avec

toute la force, toute l'intelligence, tout l'amour que nous possédons : telle est la méthode que l'Évangile nous propose, la seule qu'on puisse appliquer en toutes circonstances avec une entière certitude.

Le compte rendu du Sermon sur la Montagne se termine ici. Le Christ va passer maintenant de la théorie à la pratique. Saint Matthieu souligne pour conclure le ton affirmatif qu'a pris le Maître pour enseigner. Cette autorité souveraine ne laisse pas de place aux subtilités dubitatives; elle impressionne l'auditeur mieux que les périodes éloquentes. Jésus, en effet, le premier, l'unique entre tous les révélateurs religieux, ne raconte pas des choses qu'il aurait apprises; Il sait tout de toute éternité; rien de ce qui se passe dans l'univers ne peut Lui être inconnu; un coup d'oeil et la créature qu'il regarde, Il la pénètre de part en part, que ce soit une étoile ou un caillou, que ce soit un infusoire ou le régent d'une constellation. Le Père communique au Christ tous Ses projets, puisque l'infinité de l'action divine, c'est le Verbe. Aussi l'humble disciple se prosterne devant les paroles de son Seigneur que la malveillance ni l'ignorance n'ont pu, quoique prétendent les exégètes, altérer essentiellement. Il les étudie, ou plutôt il les contemple; il adore à travers elles Celui qui les prononça et il en reçoit, par une communication supérieure à l'intelligence, des vertus toujours neuves et toujours surabondantes. Ainsi l'existence de ce serviteur se développe dans des formes variées, mais selon une plénitude croissante de lumières, de forces et de béatitudes.
